U d'/of OTTAWA
39003000152917

Nov 14 - 16)

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/autourdesaintaug00bert

AUTOUR

DE

SAINT AUGUSTIN

OUVRAGES DE M. LOUIS BERTRAND

ROMANS

LE SANG DES RACES. (Ollendorff, éditeur.)
LA CINA. (Ollendorff, éditeur.)
LE RIVAL DE DON JUAN. (Ollendorff, éditeur.)
PÉPÈTE ET BALTHASAR. (Ollendorff, éditeur.)
L'INVASION. (Fayard, éditeur.)
LES BAINS DE PHALÈRE. (Fayard, éditeur.)
MADEMOISELLE DE JESSINCOURT. (Fayard, éditeur.
LA CONCESSION DE MADAME PETITGAND. (Fayard éditeur.)
SANGUIS MARTYRUM. (Fayard, éditeur.)
L'INFANTE (Fayard, éditeur.)

HISTOIRE ET VOYAGES

LE JARDIN DE LA MORT. (Ollendorff, éditeur.)
LA GRÈCE DU SOLEIL ET DES PAYSAGES. (Fayard éditeur.)
LE MIRAGE ORIENTAL. (Perrin, éditeur.)
LE LIVRE DE LA MÉDITERRANÉE. (Bernard Grasset éditeur.)
SAINT AUGUSTIN. (Fayard, éditeur.)
LES PLUS BELLES PAGES DE SAINT AUGUSTIN (Fayard, éditeur.)
LE SENS DE L'ENNEMI. (Fayard, éditeur.)
LES PAYS MÉDITERRANÉENS ET LA GUERRE. (La Renaissance du Livre.)
LES VILLES D'OR (Fayard, éditeur.)

CRITIQUE

LA FIN DU CLASSICISME ET LE RETOUR A L'ANTIQUE. (Fayard, éditeur.)
GUSTAVE FLAUBERT. (Ollendorff, éditeur.)

Copyright by Louis Bertrand, 1921.

Georges Simard
O. 711.

LOUIS BERTRAND

AUTOUR DE SAINT AUGUSTIN

Ideo credis quia non capis, sed credendo sis idoneus ut capias.

On croit faute de comprendre, mais c'est pour être capable de comprendre que l'on croit.

(SAINT AUGUSTIN : *Sur l'Evangile de saint Jean*, XXXVI, 7.)

ANNEXE DE LA BIBLIOTHÈQUE
uOttawa
LIBRARY ANNEX

PARIS
ARTHÈME FAYARD & Cie, ÉDITEURS
18-20, rue du Saint-Gothard.

Il a été tiré de cet ouvrage :

Douze exemplaires sur papier du Japon,
numérotés de 1 à 12.

Quatre-vingts exemplaires sur papier de Hollande,
numérotés de 13 à 92.

Cent cinquante exemplaires
sur papier pur fil des Papeteries Lafuma,
numérotés de 93 à 242.

BR
1720
.A9
B417
1921

AVANT-PROPOS

Les pages que voici peuvent être considérées comme une suite de mon Saint Augustin; *elles éclairent un certain nombre de questions que j'avais dû laisser dans l'ombre, — ou bien elles précisent des faits, des points d'histoire ou d'archéologie, qu'une documentation plus complète m'a permis de mieux comprendre et d'analyser dans un plus grand détail.*

Par exemple, je crois bien avoir retrouvé le lieu où fut Cassiciacum, cette villa voisine de Milan, où saint Augustin vint se recueillir, vivre dans la retraite, entre sa mère, son fils et ses élèves, avant de recevoir le baptême des mains de saint Ambroise. Tous ceux qui aiment fraternellement l'au-

teur des Confessions, *à cause de sa sincérité, de sa grande soif de vérité et d'amour, — tous ceux-là seront heureux sans doute, comme je l'ai été moi-même, de pouvoir le suivre à travers les beaux paysages, où il a guéri les blessures de son âme, au lendemain de la crise la plus douloureuse de sa vie, alors que sa foi nouvelle, toute de douceur et de ravissement en Dieu, ne connaissait pas encore les violences et les tristesses du combat apostolique.*

Peut-être aussi accueillera-t-on avec bienveillance et plaisir les précisions nouvelles que je me suis efforcé d'apporter autour d'un autre grand drame de la vie d'Augustin, — celui de sa rupture avec sa maîtresse, cette malheureuse dont il ne nous a même pas dit le nom et que, cependant, il paraît avoir si chèrement aimée. Sur ce sujet, les strictes données de l'histoire ne m'ont pas suffi. J'ai voulu en savoir ou en deviner davantage, — essayer de me représenter comment les choses ont dû se passer.

Et même j'ai été plus loin. J'ai imaginé ce qui s'était passé au lendemain de la rup-

ture et j'ai tenté de retrouver l'abandonnée dans son Afrique, où elle s'était réfugiée, après avoir quitté le père ingrat de son jeune enfant. Pour cela, il m'a fallu sortir des données positives de l'érudition et recourir aux procédés du roman moderne, — ces procédés qui, de l'avis de Taine et de Flaubert, sont seuls capables, en de certains cas, de compléter l'histoire. C'est l'unique excursion que je me sois permise en dehors de la critique historique proprement dite. Tout le reste est la pure et simple vérité, telle qu'elle ressort des textes. Mais on avouera que la tentation était bien forte pour un historien de saint Augustin d'arriver à savoir ce que celui-ci n'a pas voulu nous dire d'un épisode si dramatique de sa vie, — et on me pardonnera sans doute si j'ai tenté de satisfaire des curiosités assez excusables, en prolongeant l'histoire authentique par le court récit romanesque que j'ai intitulé : La Femme qui était retournée en Afrique. *Cette femme, dont nous ne savons pas le nom, j'ai dû l'appeler* Modesta, *ne fût-ce que pour la commodité de la narration.*

Mais, je ne saurais trop le répéter : ce nom, inventé par moi, n'a absolument rien d'historique.

Des personnes familières avec la psychologie de l'Africain d'aujourd'hui me disent : « Prenez garde! Vous risquez d'avoir prêté à cette femme, comme au jeune Adéodat et à Augustin lui-même, une sentimentalité toute française et toute moderne! Il est infiniment probable que la séparation des deux amants fut définitive, — que le jeune Adéodat n'éprouva pas plus le besoin de revoir sa mère qu'Augustin n'éprouva celui de revoir sa maîtresse. La femme compte si peu aux yeux d'un Africain!... » — Ceux qui raisonnent ainsi oublient peut-être un peu trop que l'Afrique islamisée d'aujourd'hui diffère considérablement de l'Afrique chrétienne du IVe siècle. Pour reprendre un texte de l'Écriture, cher entre tous à saint Augustin : « Videte et gustate quam mitis sit Dominus » — *ce ne pouvait être en vain que, depuis deux cents ans et plus, ce pays avait goûté la douceur du Christ.*

I

AU PAYS DE SAINT AUGUSTIN

On vient d'inaugurer, sur la colline d'Hippone, une statue monumentale de saint Augustin (1). Réparation bien tardive envers la mémoire du grand docteur ! Est-il besoin d'ajouter que la France officielle est restée tristement étrangère à cette manifestation qui intéresse si fort notre patriotisme de Latins et de Français. On s'afflige de tant d'étroitesse ou de misère d'esprit. Il a fallu que l'Église appauvrie et spoliée prît l'initiative et couvrît les frais de la fête et du monument. Dans cette Algérie où, comme dans notre France, les statues abondent pour perpétuer la mémoire de médiocres ou insignifiants personnages, on n'avait pas trouvé jusqu'ici un morceau de

(1) Au printemps de 1914.

marbre pour rappeler le génie et la charité du plus illustre et du plus humain de ses enfants. Désormais, grâce au zèle de Mgr Combes, archevêque d'Alger et de Carthage, de Mgr Bouissière, évêque de Constantine, de M. le chanoine Leroy, chapelain de la basilique d'Hippone, cette scandaleuse injustice a reçu un commencement de réparation.

Heureusement que nous sommes, ici, dans un pays de jeune et libre activité où l'on n'attend pas l'impulsion gouvernementale pour se mettre en marche. L'instinct populaire est plus fort que les petits calculs mesquins des dirigeants. Dès que la nouvelle de la fête se répandit, toute la région numide fut en effervescence. Des trains de pèlerins s'organisèrent. On accourut même des confins de l'Oranie. Et le troupeau s'ébranla sous la conduite de son pasteur, Mgr Bouissière, l'actuel successeur de saint Augustin, sur le siège épiscopal d'Hippone (1). Il est vraiment admirable, ce prélat

(1) Mgr Bouissière est mort depuis, pendant la guerre.

algérien ! Je retrouve en lui la figure, le caractère entreprenant, l'allure un peu rude et batailleuse des évêques africains du IVe et du Ve siècle. Ah ! le beau type d'évêque conquérant. Il faut le voir, mitre en tête, crosse en main, l'hermine aux épaules, dans les plis somptueux de son grand manteau violet. Il a la fière et martiale tournure d'un Lavigerie, d'un évêque de ce pays-ci, qui doit être d'abord un conducteur de peuples.

Mais je l'aime peut-être mieux, dépouillé de la pourpre sacerdotale, vêtu comme un curé de campagne, et mêlé débonnairement à ses ouailles. Je le regardais aller et venir dans la pauvre cambuse qui sert de buffet à la petite station de Duvivier, où nous étions descendus pour dîner avec les pèlerins. Évoluant parmi les mécaniciens et les chauffeurs tout huileux de cambouis et tout noirs de houille, se heurtant aux zouaves et aux turcos permissionnaires, distribuant des poignées de main aux connaissances, disant un mot joyeux et amical à la fille de l'auberge, caressant les enfants,

Monseigneur vint, comme nous, se laver les mains dans la cuisine de la cambuse, sous le robinet de la pompe. Après quoi, il s'en fut tranquillement s'asseoir à la table commune, la table des colons et des ordinaires voyageurs.

Ses prêtres l'entouraient, — pour la plupart de pauvres prêtres de la brousse, en soutane élimée et rougeâtre, poudreux de toutes les poussières du Tell, le visage broussailleux et recuit par le soleil africain, mais avec quelque chose de si franc et de si cordial dans les yeux, qu'on ne pouvait les considérer un instant sans leur devenir ami.

Je m'imagine que saint Augustin cheminait ainsi, avec ses clercs, au milieu des vignes et des olivaies de son diocèse. Mais, hélas! le moderne évêque d'Hippone est bien loin d'être un grand propriétaire comme son glorieux prédécesseur. C'est d'un œil désintéressé et tout platonique qu'il admire, avec nous, le paysage.

Depuis Guelma, nous traversons le vrai pays de saint Augustin, celui où pendant

quarante ans, il a porté, de ville en ville, sa crosse pastorale, apaisant les discussions, prêchant partout la concorde, l'union des cœurs et des consciences. Sans doute, il a traversé l'Afrique romaine en tous sens. Mais c'est ici que fut son berceau d'abord, puis le vrai centre de son activité apostolique. Ce pays m'avait toujours charmé par sa fraîcheur et une certaine mollesse suave, qui contrastent étrangement avec l'âpreté et la sécheresse des régions environnantes. Je ne l'ai jamais vu si beau qu'à cette époque de l'année. En ce mois d'avril, il est en plein épanouissement. On dirait un printemps de Galilée, une Galilée plus verte et plus arrosée, dans une atmosphère plus tiède et plus alourdie de parfums. Tout le long du chemin, nous côtoyons des cours d'eau qui s'étalent en larges nappes dormantes ou qui se brisent en cascades sur des roches bizarrement découpées. Des pelouses, à l'herbe haute et drue, où pâturent des vaches, s'étendent à perte de vue, ou se resserrent entre les collines aux courbes molles, et toutes chargées d'oliviers. Les

fleurs pourpres des sainfoins éclatent dans l'immense tapis couleur d'or des prairies. A l'extrême limite de l'horizon, derrière les collines médiocres et charmantes, les cimes de l'Atlas se dessinent, en profondes masses violettes, sur un ciel de nacre, où s'étirent de longs nuages de feu.

Pays de saint Augustin ! Pays de douceur, de splendeur et d'ardeur aussi ! Au bord de ces cascades et de ces berges murmurantes, le saint dut prendre un avant-goût de ce que les premiers chrétiens appelaient le « Rafraîchissement dans le Seigneur : *Refrigerium in Domino* ». Quelque chose de son âme aimante flotte encore dans la langueur délicieuse de ce beau soir.

*
* *

Nous arrivons à Bône à la nuit close. Et, tout de suite, cette petite capitale africaine nous séduit par sa physionomie riante et avenante. Elle est gracieuse, coquette, d'une jolie ordonnance à la française. Sous les arbres du Cours, large comme une place publique, et dallé comme un forum romain, nous retrouvons quelque chose de nos promenades provinciales, à l'heure de la musique, le dimanche après Vêpres. Mais, ici, à Bône, l'animation est continuelle. La jeune cité coloniale, plus française d'aspect que beaucoup de nos villes méridionales, est aussi bien plus vivante.

Elle est en fête, ce soir. Tous les édifices et un grand nombre de maisons sont pavoisés de drapeaux, décorés d'écussons, en l'honneur de saint Augustin. Les Bônois sont très fiers de leur illustre évêque et compatriote. Il en est de même dans toute

la Numidie maritime et forestière. A Souk-Akras, l'antique Thagaste, la propre patrie du saint, son nom s'étale jusque dans les endroits où l'on s'attend le moins à le rencontrer. N'ai-je pas vu, sur la place principale de la ville, un *Grand Café Saint-Augustin,* et même, — Dieu me pardonne — un *Bar Sainte-Monique ?*

Bar Sainte-Monique ! Je m'imaginai d'abord que c'était une maligne allusion (l'anticléricalisme se niche partout) au péché de jeunesse de cette grande sainte, qui, chargée par ses parents d'aller puiser le vin, dans les jarres du cellier, avait pris un goût fâcheux pour cette liqueur. Mais je n'entendais rien à la naïveté populaire. Le nom de sainte Monique, inscrit sur l'enseigne d'un cabaret, c'est tout simplement un hommage rendu à la mémoire de la mère du célèbre Augustin. Le bon peuple ne sait pas au juste ce qu'elle fut, ni Augustin lui-même. Ils sentent confusément que ce durent être de très grands personnages, tout éclatants de gloire et de sainteté.

On me raconte que des Maltais de Bône demandèrent candidement à un de leurs prêtres si saint Augustin n'était pas un fils de roi. Mais non, bonnes gens de Malte, ce ne fut pas un fils de roi. C'était celui d'un honnête colon de Thagaste, qui comme vous, serait resté obscur, sans la destinée prodigieuse de son enfant. Et c'est pour lui, pour ce fils du colon, que votre ville est en fête, et que là-haut, sur la colline d'Hippone, s'élève cette fastueuse basilique où flotte le drapeau de la France.

Le lendemain, dès l'aube, les chemins qui conduisent à la colline sont noirs de monde. Toute la population européenne, croyants ou incroyants, est en marche vers les terrasses de la basilique. Beaucoup d'indigènes musulmans se mêlent aux chrétiens. On sent bien qu'ici la gloire d'Augustin ne laisse personne indifférent, et qu'il est vraiment l'enfant du pays. La manifestation est grandiose, et, si l'on peut dire, nationale. L'Église y ajoute le prestige incomparable de ses rites et de ses cérémonies. A neuf heures, grand'messe pontifi-

cale, célébrée par le primat d'Afrique, archevêque de Carthage et d'Alger. A midi, banquet officiel dans les salles et dans les cours de l'hospice attenant à la basilique, banquet populaire sur l'herbe et sous les oliviers du terre-plein. A deux heures, inauguration de la statue monumentale, discours vibrants du primat et de l'évêque de Constantine, panégyrique du saint prononcé par un jeune prédicateur, à la voix chaude et claironnante, admirablement faite pour soulever les enthousiasmes des foules africaines. Mais le moment unique de la journée, ce fut lorsque l'archevêque de Carthage, du haut du parvis de la basilique, donna sa bénédiction solennelle à toute la terre d'Afrique, en élevant entre ses bras le reliquaire d'or qui contient le bras de saint Augustin. Ce fut une minute d'émotion intense, comme si Augustin était de retour parmi nous, debout sur le seuil de son église, et comme si sa main paternelle s'abaissait sur nos têtes en un grand geste de paix et d'amour.

Ah ! l'Église est bien la dépositaire de la

dernière beauté ! A mesure que le monde s'éloigne d'elle, il s'enlaidit. Quelle fête civile ne tomberait au rang de piteuse mascarade, sans âme et sans pensée, devant ces rites augustes qui sont une perpétuelle allusion aux plus hautes vérités de l'esprit.

Non seulement la beauté extérieure des cérémonies, mais l'unanimité des cœurs fut touchante. Parmi tous ces braves gens, qui mangeaient et qui buvaient pour honorer saint Augustin, comme on faisait ici, autrefois, sur les tombes des martyrs, pas un cri discordant ne s'éleva. Ils étaient joyeux, on lisait dans leurs yeux l'orgueil patriotique, et, cependant, une décence instinctive, inspirée par le voisinage de tant de débris et de souvenirs sacrés, réglait et modérait la liesse populaire.

J'eus la sensation, poignante jusqu'aux larmes, de cette union des âmes, le matin, dans la basilique, lorsque la foule, en un vaste ouragan sonore, entonna le *Credo*. J'étais debout, à l'angle de l'autel, à demi caché par les plis d'un drapeau que soutenait un pêcheur bônois. Et, par-dessus les

têtes innombrables des assistants qui s'écrasaient dans la nef, à travers le large cintre du portail ouvert à deux battants sur les espaces du golfe et de la mer, j'apercevais les navires de notre escadre pavoisés, eux aussi, aux couleurs de France...

Il y eut là comme une préfiguration d'événements tout proches : cette présence de la force nationale en armes, ce culte d'un commun souvenir, ce rapprochement de toutes les races africaines en face d'un obscur danger menaçant. En effet, trois mois après, la guerre était déclarée, et la ville de Bône, dès la déclaration des hostilités, était bombardée par des croiseurs allemands.

II

SAINTE MONIQUE ET LE PROJET DE MARIAGE DE SAINT AUGUSTIN

Nous avons raconté ailleurs la rupture d'Augustin avec sa maîtresse (1), — la mère de son fils Adéodat. Ce fut tout un drame domestique auquel il n'a pu faire, dans ses *Confessions,* que des allusions très brèves et comme honteuses d'elles-mêmes.

Monique y a joué le principal rôle, — et quoi qu'on en ait pu dire, un rôle, sinon très éclatant, du moins très sage, et que la conscience chrétienne la plus scrupuleuse ne saurait blâmer.

Rappelons-nous la situation. Augustin se trouvait alors à Milan, en qualité de professeur municipal de rhétorique. La mère de son fils et son fils lui-même étaient ve-

(1) *Saint Augustin* : p. 220 et suivantes.

Ce chap. est plutôt faible ...

nus l'y rejoindre, et aussi Monique, son frère Navigius, ses cousins Rusticus et Lastidianus, enfin ses amis Alypius et Nébride. C'était un véritable phalanstère africain, car il est plus que probable que tout ce monde vivait en commun, dans la maison que le professeur de rhétorique avait louée aux portes de la ville. Comment la mère du jeune Adéodat y fut-elle accueillie? Nous pouvons assez facilement nous l'imaginer. Les amis d'Augustin trouvaient qu'il se faisait tort aux yeux du public, lui qui avait des fonctions en vue, en gardant sous son toit une femme illégitime. Quant à Monique, il est trop naturel que la présence de cette intruse l'ait profondément froissée dans sa dignité maternelle. Allait-elle laisser son fils s'éterniser dans une situation fausse et quelque peu scandaleuse, même selon le monde?

Chrétiennement, il importait qu'Augustin se mariât. Mais pouvait-il épouser la mère d'Adéodat? Notons que l'Église se montrait très sévère pour les concubines et que celle dont il s'agit était une concu-

bine dans toute la force du terme : il y avait plus de dix ans qu'elle vivait avec Augustin. Ajoutons que, sans doute, elle était de condition et d'éducation tellement inférieures, qu'une union de ce genre n'était possible ni pour Augustin ni pour elle. Monique dut peser toutes ces raisons. Mais la raison déterminante, celle qui la frappa le plus fortement, c'est que cette liaison était, pour son fils, une véritable chaîne de péché, — une habitude liée à toutes les autres, autant les habitudes de son esprit que celles de son cœur. Elle le voyait bien : tant qu'il continuerait à vivre de cette vie, il retarderait indéfiniment sa conversion. S'il restait avec cette femme, il ne recevrait jamais le baptême, il ne serait jamais chrétien. Cela, Monique ne pouvait point l'admettre. En son âme et conscience, elle jugea qu'il fallait en finir. Et c'est pourquoi elle conseilla à son fils la rupture et la séparation.

Évidemment, cette rupture dut être pénible pour Augustin d'abord : il nous l'a avoué lui-même, bien qu'il n'aimât plus

guère sa vieille amie. Elle dut être non moins cruelle pour la mère et l'enfant, qu'on allait ainsi séparer pour toujours. Mais la conversion d'Augustin était au prix de ce déchirement. Était-ce l'acheter trop cher?... Il se convertit, en effet, quelque temps après.

Enfin, gardons-nous de juger sa conduite selon nos idées modernes, Augustin n'était pas encore chrétien. Il se comporta donc selon les préjugés de la société païenne de son temps, laquelle était peu tendre pour les courtisanes comme pour les pauvres, quels qu'ils fussent. Et d'autre part, — en ce temps-là comme aujourd'hui, — le mépris de la femme était, pour ainsi dire, de règle chez les Africains et les Orientaux. L'enfant *seul* comptait. L'idée que l'esclave, la courtisane ou la femme séduite a droit à une réparation, est une idée toute moderne. Aussi, la possibilité d'un mariage entre Augustin et sa maîtresse, est-elle une question que celui-ci ne se posait même pas, à laquelle sa maîtresse elle-même n'aurait jamais osé songer.

Sans doute, notre sentimentalité moderne nous induit à nous apitoyer sur la mère d'Adéodat ignominieusement renvoyée. Mais peut-être qu'elle-même s'attendait à ce renvoi et qu'elle n'en voulut pas trop à Augustin d'agir selon la morale courante et peut-être aussi à son insu, selon la rigide morale de l'Église. Il semble bien que cette femme ait été chrétienne, avant même qu'Augustin ne le fût : autrement, on ne s'expliquerait guère qu'en le quittant elle ait fait vœu de chasteté. Ce vœu semble bien être une pénitence qu'elle se serait infligée, en expiation de sa vie irrégulière et du scandale qu'elle avait causé. Vraisemblablement, il n'existait pas encore de monastères en Afrique, à cette époque. Il est donc probable qu'elle entra dans la maison d'une veuve ou d'une « vierge consacrée », qui groupait autour d'elle quelques femmes ou jeunes filles désireuses de vivre selon la règle stricte de la piété et de la continence chrétiennes. Comme beaucoup d'affranchies de ce temps-là, la maîtresse d'Augustin, ainsi abandonnée, aurait trouvé

un abri, un refuge à la fois matériel et spirituel dans une de ces pieuses maisons.

Peut-être aussi que le drame domestique dont j'ai parlé, c'est nous qui le créons de toutes pièces, et que les choses se passèrent très simplement, sans cris, ni protestations. La malheureuse s'en serait allée comme elle était venue, résignée au sort qui était celui de presque toutes ses pareilles. En tout cas, lorsque, bien des années plus tard, Augustin, dans ses *Confessions,* fait une allusion à la douleur qu'il éprouva de cette rupture, il ne nous dit point que cette douleur ait été partagée.

Quoi qu'il en soit, Monique, de propos délibéré, fit souffrir Augustin. Elle lui infligea cette espèce de médication héroïque, parce qu'elle estimait qu'il y allait du salut de son âme. Nous ne pouvons que nous incliner devant la décision de cette terrible sagesse, comme le fit Augustin lui-même.

Cependant des esprits mal intentionnés font remarquer que si Monique lui conseilla de rompre, ce n'était pas seulement pour le convertir, mais pour l'amener à un ma-

riage avantageux. Cela est vrai dans une certaine mesure. Mais entre deux maux, Monique choisit le moindre. Assurément, il eût mieux valu à ses yeux qu'Augustin se convertît tout à fait et vécût désormais dans la continence. Du moment qu'à cette époque-là il ne le pouvait pas encore et qu'il lui fallait absolument une compagne, le mariage était préférable pour lui à une vie de désordre et d'incrédulité. Et cela nous prouve une fois de plus que cette chrétienne rigide savait se montrer souple quand il le fallait, qu'elle tenait compte de la faiblesse humaine et qu'elle acceptait en définitive ce qu'elle ne pouvait absolument pas empêcher. Cela nous prouve aussi qu'il y avait une chose sur laquelle elle ne transigeait point, sur laquelle elle n'a jamais transigé : le salut de son fils.

*
* *

En matière spirituelle, elle n'a pas été seulement pour lui une éducatrice, elle a été un guide, une auxiliatrice de tous les instants. Comprenons bien son rôle : en dehors de quelques vérités rudimentaires, elle ne lui a point enseigné didactiquement le dogme catholique, elle ne l'a point catéchisé à proprement parler. Dans la première moitié de sa vie, lorsqu'elle n'était pas encore avancée en sainteté, la pauvre femme en eût été sans doute bien incapable. Ce qui le prouve, c'est qu'avant d'avoir entendu, à Milan, les instructions de saint Ambroise, Augustin n'avait qu'une idée confuse et superficielle du catholicisme. Lui-même reconnaît qu'au temps où il était manichéen et où il attaquait les dogmes catholiques, il n'avait « aboyé, nous dit-il, que contre des chimères de son imagination charnelle ». Il ignorait tout, ou presque

tout des mystères essentiels, celui de la Trinité, ou celui de l'Incarnation.

Monique ne fut donc pas précisément une catéchiste pour Augustin. Mais elle fit peut-être mieux que de l'enseigner en paroles. Elle le prêcha d'exemple, ainsi qu'elle avait prêché son mari Patricius. Elle lui manifesta, en sa personne, la splendeur de la foi et des vertus chrétiennes. Bien plus, elle ne cessa jamais de l'avertir, quand elle crut qu'il se trompait. Continuellement, elle veillait sur lui, elle priait et pleurait pour lui. Et chaque fois qu'elle le vit sur le point de s'engager dans des voies mauvaises, elle accourut à son secours, elle se jeta résolument en travers de sa route.

C'est ainsi qu'elle favorisa tant qu'elle le put ses projets de mariage.

III

CASSICIACUM A-T-IL DISPARU ?

Les lecteurs qui ont suivi avec un bienveillant intérêt mes études sur saint Augustin, ne m'en voudront pas sans doute de les ramener à Cassiciacum.

Cette villa de la banlieue milanaise, où le grand rhéteur converti se prépara à recevoir le baptême, a-t-elle décidément disparu, sans laisser les moindres traces? C'est ce que j'avais affirmé dans un des chapitres de mon livre (1). Mais je pensais que, s'il fallait la chercher quelque part, c'était sur les coteaux de la Brianza, cette région intermédiaire entre la plaine et les hautes montagnes, où les Milanais d'aujourd'hui viennent encore passer la

(1) Voir *Saint Augustin* : quatrième partie : *la Vie cachée*, p. 253 et suivantes.

saison chaude. Guidé par je ne sais quel instinct, je m'étais plu à l'imaginer dans les environs de Cernusco, petit village situé sur la ligne qui va de Lecco à Milan.

Or, il paraît que je m'étais trompé. A peine mon livre était-il publié, que je reçus de Milan plusieurs lettres, où l'on voulait bien m'avertir de mon erreur. Un lecteur de la *Revue des Deux Mondes,* notamment, me fit l'honneur de m'écrire : « Cassiciacum n'a pas disparu. C'est le moderne village de *Casciago* près de Varèse. Dans une position délicieuse, en vue du lac, il est dominé par de belles montagnes auxquelles conviennent parfaitement les paroles de Licentius. » — J'avais cité, en effet, sinon pour préciser le site, du moins pour en indiquer l'orientation, le vers du jeune Licentius, l'élève favori de saint Augustin, où celui-ci rappelle à son maître leur commun séjour à Cassiciacum, — ce qu'il exprime par cette périphrase poétique : « les soleils révolus parmi les hautes montagnes de l'Italie. »

Dans le même moment, un aimable ma-

gistrat italien, M. Luigi Anfosso, membre de la Société historique de Lombardie, m'écrivait à son tour, en des termes non moins précis et affirmatifs : « Cassiciacum n'a pas disparu. Il revit dans le village actuel de *Cassago,* près de Côme. » Et il me proposait, en faveur de sa thèse, un certain nombre de preuves qui, sans être péremptoires, me paraissaient assez plausibles.

Mais alors, qui avait raison, des partisans de Cassago ou de ceux de Casciago ? J'étais fort embarrassé, d'autant plus qu'en jetant les yeux sur la carte, j'y découvrais un *Carnago* et un *Camnago* qui, eux aussi, pouvaient avoir la prétention d'être l'antique Cassiciacum. L'archéologie locale n'est jamais à court d'arguments, et, d'ailleurs, dans tout le Milanais, les noms en *ago* foisonnent, à peu près comme les noms en *court* dans notre Lorraine. Enfin, détail inquiétant, on me signalait un second Casciago, juste en face du premier, sur l'autre rive du lac de Varèse.

Dans ce genre de questions, où le senti-

ment a tant de part, où les preuves matérielles manquent presque toujours, rien n'est tel que de s'en rapporter à ses yeux. Quelquefois la simple figure d'un pays suffit à ruiner une hypothèse hasardeuse. Je me résolus donc d'y aller voir. Évidemment, je n'avais pas l'illusion d'aller à la conquête d'une certitude, mais je pensais y trouver des probabilités plus précises et plus convaincantes. Et puis, à mettre les choses au pis, j'aurais, en fin de compte, la consolation d'avoir parcouru de très beaux paysages et vécu, quelques jours encore, avec le souvenir très cher de saint Augustin. C'est donc à une sorte de pèlerinage que je convie mes lecteurs, un pèlerinage, où nous ne sommes pas sûrs d'arriver jusqu'à la chapelle du Saint. Mais nous en approcherons de très près, et, souvent peut-être, par les sentiers mêmes où il est passé, nous mettrons nos pas dans ses pas.

*
* *

On se rappelle l'admirable phrase des *Confessions,* véritable largesse de grand seigneur, par laquelle Augustin paya son ami Vérécundus de son hospitalité à Cassiciacum : « Tu le lui rendras, mon Dieu, au jour de la résurrection des justes... Tu rendras à Vérécundus, en retour de son hospitalité, dans cette campagne de Cassiciacum, où nous nous reposâmes en toi, *au sortir de l'été brûlant du siècle,* tu lui rendras la fraîcheur et les ombrages éternellement verts de ton paradis. »

« L'été brûlant du siècle » n'est point, ici, une pieuse métaphore. C'est, en effet, au moment le plus torride de l'été, au mois d'août, après l'ouverture officielle des vacances, que le rhéteur de la ville de Milan partit pour la campagne. Sans doute, les chaleurs avaient achevé de débiliter ce malade, qui souffrait depuis longtemps d'une

bronchite chronique. Même dans les hautes chambres de la maison qu'il avait louée, — probablement aux portes de la ville, — sous les figuiers de son jardin, où la grâce du Christ venait de le terrasser, il ne respirait qu'un air embrasé et suffocant. Son départ fut pour lui, non pas seulement au moral, mais encore au physique, une délivrance et une renaissance.

Pour le comprendre, il faut avoir subi, ne fût-ce que quelques jours, cet été milanais. Milan est peut-être la ville la plus chaude de l'Italie. Par comparaison avec la Riviera, d'où je venais, la plaine lombarde me parut une fournaise. A travers cette immense campagne toute verte et toute luxuriante, où l'eau fume et miroite sous le regorgement des herbes et des feuillages, c'était le même souffle aride que sur les routes d'Afrique, sur les champs pierreux de la région sétifienne, ou la morne vallée du Chéliff. Et, dans les rues de Milan, devant le parvis éblouissant du Dôme, je retrouvais l'atmosphère cuisante et sèche, où j'ai vécu, tout un mois, à Séville, à

l'époque où l'Andalousie dévastée flambe comme un Sahara.

En traversant la cour de la gare, mon *facchino,* qui ruisselait de sueur, me dit, avec un soupir d'envie :

— Bienheureux ceux qui peuvent aller à la montagne !

Aller à la montagne ! Ce vœu citadin doit être, depuis des siècles, celui de tous les Milanais, en ce moment de l'année. Saint Augustin fit comme tout le monde. Il alla, lui aussi, à la montagne.

Mais quelle montagne ? Où son ami Vérécundus avait-il sa villa ? Est-ce, comme on me l'assure, à Casciago, près de Varèse, qu'il se reposa « de l'été brûlant du siècle ? »

*
* *

Varèse!... Les beaux arbres! C'est cela surtout, cette beauté des arbres, qui me frappe et m'enthousiasme, en arrivant. Les gens du Nord, habitués aux splendeurs végétales de leurs parcs, ne partageront pas, je le crains, mes admirations. Mais, au sortir de la Riviera, calcinée par le soleil caniculaire, on s'étonne devant cette opulence des feuillages et cette opacité des ramures. Sur ces premiers escarpements des Alpes, où il fait, tour à tour, très froid et très chaud, toutes les essences peuvent s'acclimater. Le Nord et le Midi sont réconciliés. Voici des palmiers nains, des cyprès, des thuyas, des cèdres pêle-mêle avec des sapins, des platanes, des trembles et des peupliers...

La route qui conduit de Varèse à Casciago est tout ombragée de ces beaux arbres. Bien que le soleil soit encore très haut dans le ciel, — il est à peine quatre heures du soir, — on y éprouve une impression continuelle

de fraîcheur : c'est la profusion des verdures sans doute, l'éclat velouté des prairies qui en donnent l'illusion. Mais, par instants, cette fraîcheur est très réelle. Un courant d'air, venu des montagnes couvertes de neiges, vous caresse la figure et vous épanouit la poitrine. On se sent vraiment dans un pays d'ombrages, de nonchaloir, de repos. Les auberges qui bordent la route portent des enseignes significatives : *Ristorante della pace, Osteria della quiete :* Restaurant de la paix, Estaminet du repos. J'aperçois, au passage, le portail d'un collège, qui s'intitule mêmement : *Collegio della quiete,* Collège du repos, — un nom bien engageant pour les petits collégiens !... Au-dessus de l'entrée, une fresque naïve, peinte de couleurs claires et joyeuses, représente le repos de la Sainte Famille : la sainte Vierge, saint Joseph et l'Enfant Jésus étendus et dormant sous un palmier, auquel l'âne est attaché. Ces enluminures ajoutent à la gaîté tranquille et voluptueuse du paysage. Elles y mettent une pointe de sensualité italienne. Mais c'est l'impression de

fraîcheur et de repos qui domine. Augustin, fatigué dans son corps, l'âme brisée par les luttes de sa conversion récente, ne pouvait trouver une retraite plus propice. Tout ce qu'il cherchait, il l'aurait, ici, avec surabondance : le calme, le recueillement dans la prière, le rafraîchissement dans le Seigneur, la jouissance solitaire de son cœur et de son esprit enfin pacifiés.

Le trajet est très court de Varèse à Casciago : une lieue au plus. Nous y voici déjà. Sur un fort épaulement de terrain s'éparpillent quelques maisonnettes, que domine, tout en haut, une usine, avec sa cheminée de briques et son panache de fumée. On me dit que c'est une filature de coton. Et mon cœur se serre à la pensée que l'odieuse fabrique occupe peut-être l'emplacement de la villa de Vérécundus. Je me remémore les *Dialogues* écrits, à Cassiciacum, par saint Augustin. On y descend fréquemment sur le pré pour discuter philosophie. Or voici le pré, au bas de la colline, de l'autre côté de la route. Cette colline elle-même est le lieu le plus élevé du vil-

lage, le plus salubre sans doute et le mieux aéré. L'endroit était tout indiqué pour une maison de campagne. Alors, c'est du côté de la filature de coton qu'il faut chercher?...

Mais je me souviens aussi que Casciago possède un palazzo célèbre dans toute la contrée, celui des Castelbarco. Un lieu seigneurial a presque toujours de lointaines origines, et il est bien rare qu'il devienne complètement désert. Le château appelle le château. Des raisons d'hygiène, de commodité, de beauté y attirent de nouveau des hôtes, même après un long temps d'abandon. Il est donc assez vraisemblable de voir dans les Castelbarco les héritiers et les successeurs de Vérécundus. — Je ne me dissimule pas la fragilité de ce raisonnement, ni combien il fut influencé par l'horreur de la filature. Encore une fois, le sentiment est peut-être le guide le moins trompeur en ces obscures matières. Jusqu'à ce que des fouilles nous aient restitué les débris authentiques de la villa romaine, nous ne pouvons que tâtonner, avec plus ou moins de bonheur, dans nos investigations. Il suffit

que l'emplacement choisi par nous s'accorde aussi bien que possible avec les textes.

D'ailleurs, mon cocher, sans prendre mon avis, me conduit, à la plus fringante allure, jusqu'à la grille du palazzo : ce doit être un but de promenade pour les touristes. Mais la concierge, brusquement surgie, se précipite à la tête des chevaux, et nous crie, toute palpitante d'une respectueuse émotion :

— *La principessa è arrivata!*

Du moment que la princesse est arrivée, je ne puis que solliciter humblement la permission de visiter les jardins. C'est d'ailleurs tout ce qui m'intéresse.

Accompagné par la femme du jardinier, je pénètre sur la terrasse du château, je m'accoude à la balustrade, et j'admire... Un immense horizon vient de se déployer subitement devant moi. Que c'est beau ! Comme je voudrais que les archéologues milanais, partisans de Casciago, ne se fussent point trompés ! Ce paysage est vraiment le cadre que l'on rêve pour les méditations platoniciennes de saint Augustin.

Partout des lacs, étalés en larges nappes

dormantes, laiteuses et profondes comme des opales. Il y en a cinq, — le lac de Varèse, le Lac Majeur et trois autres plus petits, — mais si rapprochés qu'on dirait un unique miroir d'eau, aux formes contournées et capricieuses, découpé et brisé par la sertissure des montagnes et les mille courbes des terrains. Derrière, la masse violette des Alpes, où se détache, pareil à une gigantesque nef toute en marbre blanc, le Mont Rose chaperonné de ses neiges étincelantes. Au pied de la terrasse, une vaste plaine ondulée et mamelonnée, avec ses villages aux toits rouges, ses prairies et ses bouquets d'arbres : tout cela flottant dans cette lumière bleue et suave, qui, chez les peintres italiens de la Renaissance, baigne les fonds des paysages.

Je me retourne vers la façade cérémonieuse du château. De chaque côté du perron, deux grands jets d'eau en parade élancent leurs panaches jusqu'à la hauteur des corniches. Une pluie cristalline nous enveloppe et nous rafraîchit. Des fleurs aux couleurs vives composent la tapisserie éclatante

des parterres : des œillets d'Inde, des bégonias, des glaïeuls, des hibiscus. Dans les massifs, des magnolias épanouissent leurs énormes corolles de satin blanc. Nous descendons, parmi les parfums âpres des plantes surchauffées et les gouttelettes d'eau pulvérisée, que chasse un coup de brise. Sous le mur d'appui de la terrasse, entre les deux rampes d'un double escalier, un dauphin de pierre dégorge une onde paresseuse dans un bassin obstrué de nénuphars ; et, tout de suite, à l'extrémité d'une étroite pelouse bordée de sapins, la vue se perd sur les dernières sinuosités du lac de Varèse...

Où suis-je ? Chez le grammairien Vérécundus, ou chez la princesse de Castelbarco ? J'essaie tant bien que mal de découvrir la villa antique sous son revêtement moderne et de raccorder ce que j'ai sous les yeux aux descriptions sommaires de saint Augustin. Avec un peu de bonne volonté, on peut très bien le voir assis sur l'herbe de cette pelouse et dissertant, entre ses deux disciples, sur l'ordre des choses et la vie heureuse. Ce dauphin de pierre épancherait

dans le bassin la veine exténuée du ruisselet, qui, autrefois, coulait dans les bains de Vérécundus et dont le murmure empêchait de dormir le maître Augustin et ses élèves. Mais, sans doute, il n'y a pas une villa, à dix lieues à la ronde, qui ne puisse nous offrir, comme le palais Castelbarco, une pelouse encadrée d'arbres et un ruisseau canalisé. Le plus embarrassant, c'est que, de quelque côté que l'on se tourne, il est impossible de ne pas apercevoir les lacs. Or, saint Augustin n'en a point parlé dans ses *Dialogues*. Que cette omission serait surprenante de sa part! Il a noté une foule de détails extérieurs, de circonstances fortuites, qui nous aident à reconstituer la physionomie de Cassiciacum. Il a remarqué les cailloux et les amas de feuilles mortes, qui brisaient ou qui interrompaient le cours du ruisseau, la dissymétrie des ouvertures dans la façade de la villa, les aspects maussades ou joyeux du ciel, les variations de la température, et il aurait oublié la principale beauté du paysage, une beauté qui s'impose même aux yeux les plus indifférés-

rents! Avec leurs colorations changeantes comme l'expression d'un visage, les cinq lacs vous regardent et attirent le regard. Et Augustin, attentif à une bataille de coqs, ne les aurait pas regardés!...

Une autre objection moins forte, mais qui a sa valeur aussi, c'est que Casciago est bien éloigné de la ville, pour une maison de campagne. Soixante-cinq kilomètres environ le séparent de Milan. Cependant, nous voyons, dans les *Dialogues,* que le bon Alypius ne fait, pour ainsi dire, que le chemin entre Cassiciacum et la ville. Ç'aurait été un véritable voyage. Est-il vraisemblable qu'il se soit imposé si souvent, — et en plein été, — la fatigue d'un tel trajet? Enfin est-il naturel que le grammairien Vérécundus ait acheté, ou conservé une propriété si distante de la ville où le retenaient ses fonctions?

Tandis que je médite et que je pèse ces raisons, un carillon rustique commence à tinter au campanile de l'église, qui est en contre-bas de la terrasse. Alors, frappé d'une lueur soudaine, j'interroge la femme du

jardinier : n'y aurait-il pas, dans l'église de Casciago, quelque souvenir, ou quelque relique de saint Augustin ? — « Non, il n'y a rien, absolument rien. D'ailleurs, le patron de la paroisse, ce n'est pas saint Augustin, c'est saint Eusèbe. » — Et, comme elle a l'air tout étonnée de ma question, je suis obligé de lui expliquer que j'écris un livre sur ce grand saint. Une curiosité brille dans ses yeux, et, tout de suite, elle me demande « où s'achète le livre ? » — Ah ! la parole courtoise que voilà et combien douce aux oreilles d'un auteur ! Tant de politesse m'engage à continuer la conversation. Nous parlons de saint Augustin. La bonne femme veut savoir depuis quand il est mort, et s'il n'était pas le fils de saint Ambroise. Ces questions naïves me prouvent que la mémoire des deux saints, si déformée qu'on voudra, hante encore l'imagination populaire dans cette région du Milanais. Et puis, cet intérêt, aussitôt manifesté au seul nom de saint Augustin, n'est-ce point touchant ? Il y a là une source d'émotion très ancienne et qui n'est pas encore tarie. Il me semble

qu'à travers les siècles, par la bouche de cette femme, il me revient un peu de la vénération dont les paysans de Cassiciacum entouraient le rhéteur de Milan, le grand savant chrétien, qui se mêlait à leurs travaux.

Néanmoins, je ne me contente pas des allégations de la jardinière. Par la porte de la sacristie, je pénètre dans l'église de Casciago, et dès le seuil, je reconnais le buste du patron de la paroisse, — un saint Eusèbe barbu, pourvu d'un long nez et d'une mitre colossale, qui attend, sur une planche, le jour de sa fête et la procession solennelle dans les rues du village. Chance providentielle pour moi, le vicaire est en oraison devant le maître-autel. Nous ne tardons pas à causer du motif qui m'amène.

Le jeune prêtre confirme les dires de la paysanne. — « Non, encore une fois, on ne découvre, à Casciago, aucune trace du passage de saint Augustin. Pas une légende, pas une tradition. C'est à Cassago de Brianza qu'il faut aller! » — D'ailleurs, ajoute le vicaire, il y a des raisons philologiques. *Cassiciacum* a pu se syncoper en *Cassiacum,*

lequel a donné, en latin médiéval, *Cassiagum,* d'où Cassago. En revanche, le nom de Casciago, tel qu'il est prononcé par les gens du pays (Cat-chiago, prononciation figurée à la française), suppose un son dental-fort dans le nom latin étymologique : *Castiagum,* avec un *t,* et non *Cassiagum*... En effet, c'est bien ainsi que mon cocher a prononcé le nom de Casciago, lorsque je lui ai demandé de m'y conduire : *Cat'chiago* et non *Cas'chiago,* — en figurant toujours la prononciation à la française.

Sans doute, ces doctes arguments valent ce qu'ils valent. Il n'en est pas moins probable que j'ai fait fausse route. Pour moi, ce qui m'incline le plus sérieusement à le croire, c'est d'abord la distance considérable entre Casciago et Milan, et surtout la présence des cinq lacs, auxquels saint Augustin n'a fait aucune allusion. J'en suis désolé. Ce paysage du lac de Varèse est admirable, et il m'aurait été doux d'associer à son souvenir celui du grand rhéteur pénitent.

Vais-je trouver aussi bien à Cassago de Brianza?...

*
* *

En attendant, je m'arrête à Varèse, dans une villa du XVIIIe siècle, transformée en hôtel.

Elle a très grand air, cette vieille maison seigneuriale, avec son portique, sa cour d'honneur à colonnade, sa façade rococo, peinte en rose du haut en bas, couronnée de balustres, de pots-à-feu et de statues mythologiques. Quand on arrive du dehors, la figure enflammée de soleil, les mains encore sèches de l'air chaud du couchant, c'est une sensation exquise de s'enfoncer dans la pénombre fraîche des longs corridors, où les pieds glissent, sur la mosaïque polie du dallage, comme sur une rivière gelée.

Tout à coup on débouche dans un vestibule haut et sonore, aussi spacieux qu'une salle des gardes, avec sa cheminée monumentale et ses portes à deux battants. Puis,

l'enfilade des corridors recommence, s'infléchit vers une autre aile du vieux logis, déployant, le long des murs, un étrange musée de toiles écailleuses et surannées, dans le goût du Bachiche ou de Pietro de Cortone, de Loutherbourg ou de Joseph Vernet : paysages échevelés et pathétiques, se détachant sur des ciels d'orage, avec des arbres tous pareils, qui font des effets de torses et de racines, belles personnes pressant leur cœur à deux mains, les prunelles chavirées et luisantes de larmes sentimentales... Puis, une petite porte s'ouvre, et l'on entre dans une chambre au mobilier gothique, au plafond en nacelle, peint de bouquets de fleurs, comme on en voit dans les keepsakes romantiques. Cela ne détonne point. Il est même étonnant de voir comme le rococo et le gothique 1830, ces deux frères ennemis, se réconcilient aisément et, juxtaposés, finissent par faire bon ménage.

Mais l'endroit unique de la villa, celui où l'on goûte vraiment la volupté italienne, qui sait si bien mêler la nature aux émotions d'art, c'est la terrasse. Par delà un

grand parterre, où fuse un jet d'eau, entre les silhouettes des sapins et des cyprès, gigantesques et sombres comme des obélisques et des pyramides de marbre noir, la face lunaire du lac se décolore lentement. L'air est très doux. Une odeur de foin coupé monte de la prairie. Dans une flambée d'incendie agonisant, le soleil s'abîme derrière la crête des montagnes. Alors, la face du lac se ranime : il est lilas, bleu, orangé. Puis, les feux s'éteignent, l'eau morte reprend son aspect lunaire. Le ciel est devenu vert et jaune soufre, et, dans un poudroiement d'or, qui tourne au rouge sanglant, les aiguilles des pins et des cyprès se découpent, avec on ne sait quoi de splendide et de déchirant, qui ressemble aux derniers accords d'une symphonie expirante...

Là-bas, dans la galerie, des violons se lamentent. C'est le concert de tous les soirs. J'écoute par la porte entre-bâillée de la salle de bal, une grande pièce Louis XVI, solitaire et nue, sans autre mobilier que ses banquettes de soie crème, dont les pieds blancs se mirent dans la profondeur frigide

du parquet. Avec ses médaillons, ses broderies, ses colifichets de stuc, elle est toute blanche et toute bleue comme une jeune fille en atours. Le long des frises, des danseuses pompéiennes tournent silencieusement dans des envols d'écharpes, de rubans et de gazes flottantes. Personne. Les ampoules électriques du plafond déversent une clarté violente sur le parquet trop brillant, sur les appliques anciennes qui se morfondent contre les murs, avec leurs bobèches trop larges, et leurs bougies qu'on n'allumera plus.

J'écoute. Les violons se lamentent. Dans les hautes glaces en trois morceaux, que ternit une buée vétuste, les danseuses des frises se reflètent, vagues comme des spectres. Sous ce trumeau, voici la console historique où Verdi écrivit d'inspiration un de ses chœurs... Sanglots romantiques, grâces maniérées du siècle galant, tout ce passé se confond, emporté par un même rythme nostalgique et funèbre. Ah ! la belle nuit, enfiévrée de tristesse et de volupté, et qui va mourir trop vite !...

Soudain, ma mémoire se réveille. Me suis-je tant écarté du pénitent des *Confessions,* qui, tout près d'ici, a connu des exaltations et des mélancolies pareilles? Au bord de ce lac, invisible maintenant sous les ténèbres, son ami Manlius Théodore avait peut-être une de ses villas. Comme Augustin s'y plaisait! Qu'il eut de peine à quitter pour le Christ tout ce qu'il goûtait, tout ce qui le ravissait chez son hôte : « les fontaines et les bains, les jardins aux beaux ombrages, les festins somptueux et délicats, les jeux des mimes et les concerts des musiciens!... »

Pourtant, lui, il eut le courage de quitter tout cela.

*
* *

Si Cassago de Brianza est Cassiciacum, cette campagne offrit, du moins, au nouveau converti, une retraite abondante en consolations. Et si ce n'est pas un lieu d'enchantement comme Casciago, si le paysage y est moins grandiose, il est encore très beau.

Il y a tout au plus trente-trois kilomètres entre Cassago et Milan : Alypius pouvait aller à la ville, pour les affaires de la ferme, et rentrer le même jour. La région est verdoyante et fraîche. Aussi les villas y sont-elles nombreuses. Partout, des eaux courantes ou jaillissantes, que l'industrie moderne s'est empressée d'exploiter. L'éclairage électrique est prodigué jusque dans les moindres bourgades. A l'*osteria* de Barzano, où le tramway m'a déposé, je m'ébahis devant les splendeurs du luminaire.

De là à Cassago, encore deux petits kilomètres. Par une pente douce, entre des murs de jardins, que débordent des bran-

ches de platanes et de sapins, on descend vers l'endroit où fut, me dit-on, Cassiciacum. Avant d'y arriver, on aperçoit, sur une éminence, une énorme chapelle gothique, qui écrase de son faste toute la campagne, — le mausolée familial des Visconti Modrone, les actuels propriétaires de Cassago et les successeurs possibles de Vérécundus. En tout cas, nous sommes ici dans un pays tout plein de saint Augustin. Quelque conclusion qu'on en tire touchant Cassiciacum, il est certain que, nulle part, dans aucune autre partie du Milanais, son souvenir n'est plus vivant.

Avec une obligeance extrême, le curé de la paroisse veut bien me servir de guide et me communiquer toutes les traditions qu'il a recueillies.

Nous commençons par l'église, qui est de construction relativement récente et qui ressemble à toutes les églises du Nord de l'Italie. Mais elle remplace un très ancien sanctuaire, situé un peu plus haut, et qu'on a dû abattre pour rebâtir le palazzo des Visconti. Sainte Monique y occupe une niche

d'honneur, à l'un des angles de la nef, et saint Augustin y possède un autel. Mitre en tête, la statue coloriée du grand évêque se dresse derrière un vitrage enguirlandé de fleurs artificielles. D'une main, il presse un fort volume contre sa poitrine, et, de l'autre, il élève vers le ciel un cœur enflammé et tout rouge, comme on le voit dans les gravures liminaires des éditions bénédictines. A ses pieds, dans la maçonnerie de l'autel, une relique vénérable est encastrée. Nous détachons le paravent de bois peint qui la protège, — et une vieille pierre rugueuse apparaît, sillonnée de lignes bizarres, de figures à demi effacées, dont il est impossible de deviner la signification. Tout ce qu'on y distingue, c'est une croix romane surmontant on ne sait quelle forme, qui évoque l'image confuse d'un Sacré-Cœur. Une légende veut que, pendant son séjour à Cassiciacum, saint Augustin ait dit la messe sur cette pierre.

Mais le curé lui-même me fait remarquer que cette légende ne tient pas debout, puisque saint Augustin n'était pas encore

ordonné prêtre, pas même baptisé, lorsqu'il habitait ici. Il faudrait supposer qu'il y revint après son ordination. Or, aucun texte n'autorise une telle hypothèse.

Il n'en est pas moins vrai qu'on chercherait vainement ailleurs des traditions populaires comme celle-ci. Le fait qu'elles se rencontrent seulement à Cassago prend donc une certaine importance, — et une importance d'autant plus grande que d'autres traditions locales s'ajoutent à cette première légende. Ainsi derrière l'église, dans le parc du château, il y a un ruisseau qui, depuis un temps immémorial, s'appelle « la fontaine de saint Augustin. »

Précédés du régisseur, nous allons la voir, cette fontaine, qui a entendu de si doctes entretiens, et qui en est restée célèbre à l'égal des plus grands fleuves. Au bas d'un talus gazonné, nous nous arrêtons devant un mince filet d'eau stagnante, qui émerge d'un fourré de noisetiers et d'acacias et qui se perd, un peu plus loin, sous les herbes. Elle ne murmure plus, elle ne rebondit plus sur les cailloux, comme au temps où elle

distrayait les insomnies de saint Augustin. C'est une flaque presque tarie, qui va être bue par la terre et les feuilles mortes. Cependant le régisseur nous assure qu'en hiver ou au printemps, après les pluies ou la fonte des neiges, la fontaine expirante se ranime, qu'elle coule alors à gros bouillons et qu'elle est encore capable de faire un assez beau tapage. A quoi le curé ajoute qu'elle est dérivée d'un torrent, qui passe tout près du village, — le *Gambaione,* — et que saint Augustin aurait implicitement désigné, lorsqu'il parle de cette eau, qui est amenée aux bains de Cassiciacum par des tuyaux de bois, — *canalibus ligneolis.*

Naturellement, les tuyaux de dérivation auraient été détruits au cours des siècles. Mais, dans le sous-sol d'un jardin, proche du palazzo Visconti, on a exhumé des conduits en terre cuite, comme les Romains en employaient pour leurs hypocaustes. Seraient-ce les derniers vestiges des thermes de Vérécundus ? Il n'est nullement déraisonnable de le croire.

Enfin, pour épuiser les raisons archéolo-

giques, il y a encore, sur le territoire de Cassago, un lieu qu'on appelle *Oriano* et qui est désigné dans le testament de l'archevêque Andréa, daté de l'an 903, sous le nom latin d'*Aurelianum*. Or, on sait que saint Augustin s'appelait *Aurelius* Augustinus. Est-ce en souvenir de son passage à Cassiciacum que les paysans auraient donné son nom à ce quartier de leur village ? Quoi qu'il en soit, tous ces menus faits forment un faisceau de concordances, qui obligent à réfléchir même les plus sceptiques.

Quant à la topographie de la villa moderne, elle se plie sans peine aux allusions descriptives de saint Augustin. Rien de plus facile, puisque ces allusions sont très sommaires. Dans toute cette région montagneuse, il n'est guère de villa qui n'ait sa pelouse ou sa terrasse, avec une prairie en contre-bas, où s'éparpillent des bouquets d'arbres. Et c'est bien ce que je trouve à la villa Visconti. Entre deux sapins, qui encadrent l'horizon, une vaste perspective se creuse, par-dessus les ondulations de la Brianza, jusqu'à la chaîne nébuleuse des

Alpes. Les contours tremblent dans ce bleu suave et léger qui semble la couleur de l'air, en ce pays. A gauche, je reconnais la montagne en dents de scie et les escarpements fauves, que j'avais déjà contemplés, l'an passé, à Cernusco. En somme, le paysage est le même que celui que j'ai décrit dans mon chapitre sur Cassiciacum. Si Vérécundus eut, ici, sa villa, je ne me suis pas trompé beaucoup, en la cherchant sur la ligne de Lecco à Milan.

Le palazzo moderne, qui l'a remplacée, a sans doute des parties très anciennes, mais déguisées et devenues à peu près méconnaissables sous un jupon de style 1830. Néanmoins, le régisseur tient à me faire visiter des sous-sols, où il s'obstine à voir la cuisine de sainte Monique. J'avoue que le seul aspect des lieux décourage tous les efforts de mon imagination pour le suivre sur cette piste. Il y a bien une cour entourée d'un promenoir à colonnes toscanes, avec des tentures de grosse toile rougeâtre, dans les entre-colonnements, qui rappelle de loin l'atrium d'une maison romaine. Ce

n'est qu'une vision fugitive. Presque tout le revêtement du logis est conçu dans le gothique oxfordien le plus pur. Aimable revenant, le genre troubadour, ici, m'environne. Il ne me choque point. Je sais que je suis au berceau même du romantisme italien. Cassago n'est pas loin du lac de Côme, cher à Manzoni, qui plaça sur ses rives les principales scènes de ses *Fiancés*. Et je songe aussi à tout ce qu'il y eut de romantique dans l'âme ardente et troublée de saint Augustin.

Le curé me ramène à ce grand saint, en me montrant, dans les archives du presbytère, un curieux document rédigé en latin, d'une belle écriture diplomatique, où il est dit que, dans les premières années du XVIIe siècle, la paroisse de Cassago fut préservée de la peste, grâce à l'intercession du « pontife d'Hippone, *Hipponensis pontificis* » : ce qui confirme l'existence d'un culte traditionnel de saint Augustin dans la région. Enfin, le 28 août, sa fête y est célébrée avec une solennité qu'elle n'a nulle part ailleurs.

Rappelons-nous maintenant les autres faits invoqués par les archéologues : la pierre légendaire encastrée dans la maçonnerie de l'autel, la fontaine de saint Augustin, le nom d'*Aurelianum* donné à un quartier du village. Est-il besoin d'autres preuves, pour nous assurer que nous sommes bien, ici, à Cassiciacum ? Évidemment, aucune de ces preuves n'est absolument concluante. Mais pourquoi est-ce à Cassago seulement qu'on rencontre ces faits et ces traditions ? Pourquoi la mémoire du saint y est-elle toujours vivante, — et cela depuis des siècles ? Il faut bien qu'il y ait quelque chose. Si, d'autre part, le site et la topographie ne contredisent point les allusions des *Dialogues* et des *Confessions*, nous aurions mauvaise grâce à exiger davantage, d'autant plus que l'archéologie ne peut pas et ne pourra jamais, sans doute, trancher le problème par des arguments positifs. Ne cherchons donc pas plus loin, et croyons simplement que nous avons retrouvé Cassiciacum.

*
* *

Me voici devant la réalité, que j'ai si longuement poursuivie, et, comme toujours, je reste mélancolique devant mon rêve accompli. Je n'ose pas dire : « Eh quoi ? Ce n'est que cela ! » parce que je sais bien que c'est ma faute si je reste froid. Tout occupé, à Cassago, de réunir des documents et de rapprocher des vraisemblances, j'ai fait comme le peintre amateur qui, à l'affût du motif pittoresque, oublie de voir et de sentir le paysage. L'an dernier, à Cernusco, j'étais autrement ému, lorsque, sans espoir de les retrouver jamais, je cherchais les vestiges du saint, et que toute ma pensée n'était pleine que de lui.

IV

LE TRAVAIL MANUEL DES MOINES ET LA QUESTION SOCIALE A LA VEILLE DES INVASIONS BARBARES

« Je prends le Seigneur Jésus à témoin de la sincérité de ce que j'avance, et je puis dire sur mon âme que, pour ma commodité personnelle, j'aimerais beaucoup mieux, à de certaines heures de la journée, — comme cela est établi dans les monastères bien réglés, — m'occuper de quelque travail manuel et avoir le reste du temps libre pour lire, pour prier, pour méditer sur les lettres divines, que d'avoir à subir sans cesse le tumulte et les perplexités des procès, soit comme juge, soit comme arbitre... »

Ainsi s'exprime saint Augustin dans une lettre *Sur le travail des moines*, adressée à son collègue Aurélius, évêque de Carthage et primat d'Afrique.

Cette lettre est un véritable opuscule, destiné à la publicité, et qui dut être très lu au moment de sa publication. Plus tard, pendant tout le moyen âge, il ne cessa point d'être médité et commenté par les fondateurs d'ordres religieux. Aujourd'hui encore, il offre un grand intérêt, même pour des lecteurs profanes, hostiles à l'idéal monastique. Il leur présente une des faces historiques de l'éternelle question sociale, laquelle a le privilège d'être toujours d'actualité. Comme saint Augustin, nos théoriciens du socialisme et de l'anarchie ont à se préoccuper du droit à la paresse dans leur cité de l'avenir. En admettant qu'un jour les machines accomplissent tout le travail humain, est-il admissible, est-il possible, est-ce une bonne chose enfin que les citoyens de la cité nouvelle vivent dans l'oisiveté complète ?

Telle est la question que le grand docteur se pose pour les futurs citoyens de la cité céleste. On en voit assez l'importance. Ajoutons que cet opuscule est un des plus vivants qu'il nous ait laissés. Et, bien qu'il

se défende, dans ses écrits, de toute préoccupation littéraire, c'en est assurément un des morceaux les plus agréables et les plus brillants.

Il avait naturellement beaucoup d'esprit. On s'en aperçoit jusque dans ses traités théologiques. Il en a dépensé extraordinairement dans cette lettre *Sur le travail des moines*. On y trouve même, par endroits, une fantaisie, qui fait songer à cette phrase de Fromentin sur les Africains d'aujourd'hui : « Ils ont, disait l'auteur de *Dominique*, quelque chose de léger et d'ailé dans l'esprit... »

*
* *

Lorsque saint Augustin écrivit cet opuscule, une querelle venait de s'élever parmi les moines de Carthage, querelle qui passionnait les laïques autant, et peut-être davantage, que les clercs.

Les uns soutenaient que le véritable moine ne devait faire œuvre de ses dix doigts, comptant, pour subvenir à tous ses besoins, sur la charité des fidèles. Et ils alléguaient les propres paroles du Seigneur : « Je vous le dis en vérité : ne soyez point en peine, pour votre vie, de ce que vous mangerez ou de ce que vous boirez ; ni pour votre corps, de ce qu'il faut pour le vêtir... Voyez les oiseaux du ciel ! Ils ne sèment ni ne moissonnent, ils ne font aucune provision dans les greniers, et votre Père céleste les nourrit. N'êtes-vous pas plus excellents qu'eux ?... Pour ce qui est du vêtement, pourquoi vous en mettre en peine ? Voyez

les lis des champs. Comment croissent-ils? Ils ne travaillent ni ne filent. Cependant je vous dis que Salomon même, dans toute sa gloire et sa magnificence, n'a jamais été paré comme la moindre de ces fleurs. »

En revanche, les partisans du travail dans les monastères s'appuyaient sur un passage célèbre des *Epîtres* de saint Paul, et, pour confondre leurs contradicteurs, répétaient avec l'apôtre : « *Qui non vult operari, non manducet :* Celui qui ne veut pas travailler ne doit pas manger. »

On devine que ces rigoristes rencontraient peu d'approbateurs, notamment dans les milieux populaires. L'opinion adverse, infiniment plus séduisante, était aussi beaucoup plus suivie. C'étaient les anciens esclaves surtout qui, dans les couvents, ne voulaient plus travailler. Ils y étaient très nombreux. Lorsqu'un grand propriétaire terrien se convertissait, généralement toute sa domesticité et toute sa clientèle se convertissaient avec lui. L'usage était que le nouveau chrétien, comme don de joyeux avènement à la foi, affran-

chît ses esclaves. Mais ce
nait, dans la pratique,
nients, auxquels on dut e

Par exemple, lorsque
Jeune et Pinien, son épo
dans la pauvreté, firen
leurs immenses domai
mano, leurs esclaves
voulant ni être affranc
vouait à une misère ce
cédés aux acquéreurs
les biens de leurs maît
habitués à trouver leur
et à ne pas s'inquiéter
franchissement devenait
de gîte, plus de nourri
ments. C'était, à bref dé
dénûment. Alors les ric
tissaient et qui donnai
l'Église décidèrent, dan

maîtres imprévoyants trouvaient également un refuge dans les monastères, où beaucoup restaient pour ne pas mourir de faim.

« Aujourd'hui, dit saint Augustin, ceux qui embrassent le service de Dieu sortent, la plupart du temps, d'une condition servile. Ce sont des affranchis, ou des esclaves que leurs maîtres affranchissent ou promettent d'affranchir à condition qu'ils acceptent ce nouveau service... On aurait grand tort de ne pas les y admettre, car beaucoup d'entre eux se sont montrés vraiment grands et dignes d'être imités... Cette pieuse et sainte pensée fait malheureusement qu'on en admet aussi qui n'ont donné aucune preuve de changement de leur vie passée. Il est difficile de voir s'ils se présentent dans les monastères avec l'intention sincère de se consacrer au service

dans cette entrée au
délivrance des plus du
vie. Désormais, ils éta
habillés, soignés gratu
ils devenaient les égau
d'hier. Ils les avaient
quelquefois pour servi
dire : « Nous aussi, no
gneurs ! » Les marques
témoignaient les fidèle
griser. C'est pourquoi
pris et trouvaient fort
rieur vînt leur déclare
ne voulez plus rien fai
tais-tu pas, hier, courl
Et toi, sur ta charrue?
pas les fardeaux sur
qu'aujourd'hui vous pr
les bras? » — « A que

consulter, de les instruire et de les dirige
En échange de ces services spirituels, ceu
ci se chargeront de les vêtir et de les nou
rir. De cette façon, le vrai moine réalisera
à la lettre, l'idéal évangélique. Il sera pare
aux lis des champs et aux oiseaux du cie
qui ne filent ni ne sèment, et que, pou
tant, le Père céleste nourrit avec abondanc
et habille avec splendeur.

Ces moines faisaient de nombreux pro
sélytes, particulièrement dans le men
peuple, auquel ils vantaient les douceur
d'une telle existence. Mais, à beaucou
d'entre eux, cette grasse fainéantise n
suffisait pas. La claustration et la règl
monastiques les gênaient. Sous prétext
d'aller évangéliser les populations, ils par
taient en apôtres voyageurs. Ils allaient d
ville en ville, vendant des reliques, de

désignées. Saint Augustin, dans une de ses lettres, reproche énergiquement son imprudence à une matrone nommée Ecdicia, qui s'était laissé gruger par deux faux moines. En l'absence de son mari, elle leur avait donné, sous prétexte de bonnes œuvres, tout l'argent disponible de la maison. Les deux coquins s'étant éclipsés, elle n'avait plus de nouvelles de son argent, et son mari, apprenant ce bel exploit, s'était mis dans une colère effroyable...

Les moines fainéants, pour mieux abuser de la crédulité publique, éblouissaient le vulgaire par tout un étalage d'austérité et par un costume charlatanesque. A l'imitation des moines orientaux, certains d'entre eux s'étaient mis à porter les cheveux longs. A Carthage, cela était très mal vu : il n'y avait que les Juifs, les Grecs ou les Syriens pour porter la longue chevelure. Cette question des cheveux devint une véritable affaire d'État. Parmi les chrétiens, on s'était divisé en deux camps, les partisans des chevelus et les partisans des tondus. Quant à la populace païenne, la seule vue d'une

chevelure monacale l'exaspérait. On s'attroupait au passage des moines chevelus, on les huait, on les couvrait d'injures. C'était un scandale continuel. Des rixes, peut-être des émeutes étaient à prévoir. L'intervention de l'autorité ecclésiastique s'imposait au plus tôt.

*
* *

C'est alors que l'évêque de Carthage, Aurélius, pria son collègue Augustin de donner son avis sur la question.

Celui-ci était alors un bien jeune évêque. Il occupait le siège d'Hippone depuis quatre ou cinq ans au plus. Mais on le considérait déjà comme une des lumières de l'Église, et son autorité était très grande en Afrique. En outre, c'était lui qui avait organisé le premier monastère africain. Au lendemain de sa conversion, en rentrant d'Italie, après avoir visité les communautés de Rome et de Milan, il avait réuni quelques solitaires dans une maison de campagne qu'il possédait aux portes de Thagaste, sa ville natale. Quelques années plus tard, lorsqu'il fut ordonné prêtre à Hippone, l'évêque Valérius lui céda un jardin appartenant à l'église de cette ville, pour y créer un nouveau couvent. Enfin, devenu évêque à son tour e

désirant rester moine, il installa un véritable monastère dans sa maison épiscopale. Ces pieuses fondations ne suffisaient pas à son zèle. Il aurait désiré multiplier les couvents dans tout le pays. Il louait bien haut la vie monastique, « cette profession si bonne et si sainte, que nous voudrions, dit-il, au nom et par la grâce du Christ, voir se répandre à travers l'Afrique entière, comme elle l'est déjà dans toutes les parties du monde. »

Fondateur ou introducteur du monachisme dans sa patrie, nul n'était plus qualifié que lui pour prescrire une règle aux moines et pour les diriger. Il avait voyagé dans les pays d'outre-mer et pu comparer les règles en vigueur dans les différentes communautés. Sans compter sa science et sa sainteté, cette expérience lui donnait un surcroît d'autorité dans la question en litige. Elle le touchait personnellement. C'est pourquoi il répondit volontiers à la demande d'Aurélius, et cela avec d'autant plus d'empressement, qu'il redoutait sans doute, pour ses propres moines, la contagion

du mauvais exemple donné par ceux de Carthage. Ses monastères prospéraient, étaient imités dans les autres églises, — et voilà que de mauvais moines, des illuminés ou des hypocrites, risquaient de compromettre son œuvre par les extravagances de leur conduite ou de leurs propos, par le ridicule de leur accoutrement! De plus, le débat, d'ordre purement spirituel, semblait-il, présentait aussi un intérêt matériel, auquel Augustin, en bon administrateur, ne pouvait rester indifférent.

Essayons de voir la situation telle qu'elle apparaissait au chef de l'église d'Hippone.

Soit par testament, soit par donation formelle, une personne pieuse cédait un domaine à la communauté catholique. Généralement, ce domaine était considérable. Avec les terres et les immeubles, il comprenait toute une population servile de laboureurs, de bergers, d'artisans. Évidemment, une partie d'entre eux ne changeait pas de condition, en passant sous le régime ecclésiastique ; mais beaucoup — saint Augustin nous dit que c'était le plus

grand nombre — acceptaient avec joie l'affranchissement qu'on leur offrait, à condition qu'ils se consacreraient au service de Dieu. Les esclaves d'hier devenaient donc des moines. Et voilà que, du jour au lendemain, ces esclaves refusaient de travailler. C'était une brusque diminution de la main-d'œuvre. L'exploitation du domaine périclitait.

Comment y remédier? Sans doute, il était permis de compter — et les moines paresseux y comptaient un peu trop — sur la générosité des fidèles. Néanmoins, il fallait user des aumônes avec discrétion. Vivre uniquement de la charité publique, c'était, pour les religieux, se mettre sous la dépendance des laïques. Il y allait de la dignité de l'Église. Que celle-ci ne se prévale pas trop des services spirituels qu'elle rend à ses ouailles, afin d'en obtenir le paiement en argent ou en terres! Saint Paul a bien pu dire : « Qui est-ce qui va à la guerre à ses dépens? Qui est-ce qui plante une vigne et qui n'en mange pas du fruit? Qui est-ce qui fait paître un troupeau et qui ne

se nourrit pas du lait de ce troupeau? » C'est le même apôtre qui a écrit : « Celui qui ne veut pas travailler ne doit pas manger. » Et, prêchant d'exemple, il exerçait un métier, afin de ne pas être à la charge de ses frères. A Corinthe, il travaillait chez un fabricant de tentes. S'il s'astreignait à ce labeur, ce n'était point seulement par égard pour ses frères en Jésus-Christ, mais aussi pour ne point scandaliser les gentils, en leur laissant croire qu'il vivait de sa prédication. Augustin, qui songeait aux païens d'Afrique, ne voulait pas non plus que l'Évangile parût vénal à ceux qui n'étaient pas encore chrétiens.

Enfin, — en dehors de toute question matérielle, — il songeait aussi à tous les vices qu'engendre le désœuvrement et qui étaient particulièrement à craindre chez d'anciens esclaves. Et il pensait encore aux autres, à ceux de ses frères qui avaient appartenu au monde, qui avaient reçu une éducation libérale, qui, avant leur conversion, avaient vécu dans tous les raffinements du luxe. Il jugeait de ceux-là d'après lui-même. Ces

intellectuels, débilités par une existence trop douce, goûteraient certainement un véritable plaisir à se retremper dans la rude vie des champs. Lui, il se serait plu volontiers aux travaux rustiques, s'il en avait eu le temps. Il les connaissait bien. Il pouvait dire comme Lamartine :

Je suis né parmi les pasteurs.

A Thagaste, chez son père, qui était un petit propriétaire rural, il avait passé son enfance et sa première jeunesse parmi les vignerons et les laboureurs. Plus tard, à Cassiciacum, il s'était improvisé fermier, surveillant les travaux de la villa, distribuant leur tâche aux ouvriers agricoles, entre deux explications de Virgile. Pour cet ancien professeur de rhétorique, quel commentaire imprévu et vivant des *Eglogues* et des *Géorgiques!*

Son imagination de poète lui embellissait la campagne et ses humbles besognes. Nul, avant lui, n'a parlé de la nature avec plus d'émotion et, si l'on peut dire, avec plus

de complaisance : il a célébré les bois, les jardins, les montagnes, la mer, en homme qui en a savouré le charme ou admiré les magnificences. A Hippone, il avait établi son monastère dans un verger, d'où l'on découvrait les molles sinuosités et les grands espaces miroitants du golfe, les hautes cimes de l'Édough, toutes verdoyantes sous leurs végétations forestières. Comme les principaux fondateurs de monastères, il croyait sans doute que la présence continuelle d'un beau paysage n'est point inutile pour élever les âmes à la contemplation des vérités invisibles. Et, comme eux aussi, il croyait à l'influence apaisante des solitudes, à l'action bienfaisante et purificatrice du travail en plein air.

*
* *

Dans cet esprit, il écrivit sa réponse à Aurélius, véritable monitoire à l'adresse des moines fainéants.

Il leur oppose d'abord les commandements de cette Écriture, derrière laquelle ils se retranchent pour justifier leur paresse. Puisqu'ils réclament le droit de ne rien faire, afin de méditer, du matin au soir, les Lettres divines, qu'ils les lisent donc d'un bout à l'autre ! Ils constateront bientôt que, si tel passage semble autoriser leur opinion, une foule d'autres la démentent. L'Écriture ne se contredit point pour cela. Une étude plus approfondie de ses préceptes montre comment ils se concilient, en dépit de leur apparence contradictoire. Il y a tel cas où le chrétien peut accepter les dons des fidèles et s'abstenir de tout travail. Et, dans tel autre cas, il vaudra mieux qu'il vive du travail de ses mains. Voyons plu-

tôt l'exemple de saint Paul. Lorsque l'apôtre s'en alla prêcher les gentils, il aurait pu, suivant la parole du Seigneur, s'en remettre à son Père céleste pour le soin de son vêtement et de sa nourriture, c'est-à-dire accepter les aumônes des frères. Cependant il ne l'a point fait, afin de ne pas scandaliser ceux qui sont encore faibles dans la foi. Il a travaillé comme un ouvrier, lui qui s'imposait le travail épuisant et continu de la prédication, lui qui était sans cesse par les chemins du monde...

Or, que font les moines paresseux ? « Que font-ils, je me le demande ? Ont-ils rempli la terre, depuis Jérusalem jusqu'à l'Illyrie, de la parole évangélique ? Ont-ils entrepris de faire pénétrer la paix de l'Église dans le sein de quelque nation barbare ?... Tout ce que nous savons d'eux, c'est qu'ils se sont réunis en une sainte société, pour vivre dans la paresse. »

« Car enfin, je voudrais bien savoir, reprend saint Augustin, à quoi s'occupent les moines qui ne veulent pas travailler. — A la prière, au chant des psaumes, à la lecture

de la parole de Dieu! me répondront-ils. — C'est, à coup sûr, une vie sainte et remplie de la bonne odeur du Christ. Mais si nous ne cessons pas quelquefois ces occupations, si pieuses qu'elles soient, il faut aussi renoncer à manger et à préparer notre nourriture de chaque jour. »

Est-ce qu'ils y renoncent, ces pieux chanteurs? A Dieu ne plaise! Ils se préoccupent fort de faire cuire leur repas : ils travaillent donc pour apaiser leur faim. Et les voilà déjà en contradiction avec eux-mêmes!

Mais, puisqu'ils sont si infatigables à chanter les louanges de Dieu, ne pourraient-ils chanter en travaillant? Les matelots chantent sur leurs barques, tout en ramant. Le cordonnier, tout en tirant son alène, le maçon tout en maniant la truelle, répète les airs qu'il a entendus au théâtre. Pourquoi les moines ne les imiteraient-ils point? Comme des rameurs sur la barque de l'Église, ils pourraient rythmer la manœuvre et charmer leur travail au son des cantiques divins.

Ils préfèrent, disent-ils, imiter les oiseaux.

Ils prétendent qu'ils ne doivent point travailler, parce que « les oiseaux du ciel ne sèment ni ne récoltent », comme l'a dit le Seigneur. Or, le Seigneur nous les a proposés en exemple, non pour nous encourager à la paresse, mais pour détourner nos pensées des choses matérielles. D'ailleurs, le Seigneur ajoute : « Et ils n'amassent rien dans les greniers. » Pourquoi donc ces moines amassent-ils ? « Pourquoi veulent-ils avoir leurs mains oisives et leur garde-manger plein ? Pourquoi mettent-ils en réserve ce qu'ils tirent du travail des autres, afin de subvenir à leurs besoins journaliers ? Pourquoi enfin font-ils moudre leur grain et cuire leurs repas ? Les oiseaux du ciel ne font rien de tout cela. »

Admettons qu'ils puissent persuader à de bonnes âmes de leur apporter leur dîner tout cuit, ils se donnent au moins la peine d'aller puiser de l'eau à la fontaine, de tirer un seau du puits ou de la citerne... Mais les oiseaux du ciel ne font pas cela. « Qu'à cela ne tienne ! pourront répondre les moines. Nous aurons des serviteurs pour

aller puiser l'eau. » — « Allons! que de pieux fidèles se dévouent pour eux! Sujets du Roi éternel, qu'ils se mettent au service de ces vaillants champions du Christ! Qu'ils leur évitent la fatigue de remplir un seau! Mais, encore une fois, les oiseaux du ciel ne font pas cela. »

Les oiseaux ne se font point servir. Quand on les sert, c'est qu'ils sont en cage. Et ils y sont à leur corps défendant. Qu'on entre-bâille la porte de la cage, ils s'envolent et ne reviennent plus. Ils aiment mieux la clé des champs que d'avoir des esclaves pour les servir et leur apporter leur nourriture.

Les imitateurs des oiseaux feront peut-être comme eux. Ils s'en iront dans les champs chercher leur pâture... Malheureusement, il y a des gardes pour surveiller les propriétés et Dieu a négligé de donner des ailes aux moines, comme aux oiseaux... « Ah! que n'ont-ils des ailes, ces serviteurs de Dieu! Les gardes ne les arrêteraient pas comme des voleurs : ils se borneraient à les chasser comme des étourneaux! »

O moines fainéants, cessez donc de vouloir imiter les oiseaux! Vous n'y arriverez jamais. Si vous êtes des oiseaux, c'est par votre orgueil qui vous élève imprudemment vers les hauteurs; et si vous ressemblez aux fleurs des champs, c'est par vos sentiments matériels, qui vous abaissent, comme elles, vers la terre...

*
* *

En réalité, nul ne peut échapper à la loi sainte du travail, pas plus les moines que les autres.

D'une façon générale, le travail manuel doit être exigé dans les monastères, mais un travail modéré et sagement réglé, qui permette aux religieux de vaquer à toutes les occupations spirituelles de leur état. Si la prédication et l'instruction des fidèles leur prennent tout leur temps, qu'ils s'en chargent à tour de rôle, afin qu'il y ait toujours, dans le monastère, des moines qui travaillent de leurs mains. Ainsi, ils pourront se procurer le nécessaire pour leur entretien : les dons des fidèles ne doivent venir que par surcroît. C'est un « supplément » destiné à secourir les pauvres, à héberger

les passants, ou à nourrir les frères qui sont dans l'impossibilité absolue de travailler.

Il est, en effet, des cas de dispense qui s'imposent.

Mais ceux qui réclament le plus ardemment ces dispenses sont précisément ceux qui en ont le moins besoin, ceux qui, avant d'être moines, travaillaient aux champs ou à l'atelier. Ils sont vigoureux, bien portants. L'accoutumance, l'endurcissement à la peine leur ont rendu le labeur moins pénible. S'ils ne sont point infirmes ou malades, ceux-là n'ont aucune excuse pour se dérober au travail manuel. « Puisqu'ils ne veulent pas travailler, dit saint Augustin, qu'ils s'abstiennent aussi de manger. Car, dans la milice chrétienne, il ne faut pas que les riches soient humiliés, pour que les pauvres deviennent orgueilleux. Il ne convient pas du tout que, dans cette vie monastique, où des sénateurs sont laborieux, des ouvriers ne fassent rien, ni que là où les seigneurs de la terre viennent se réfugier, après avoir abandonné toutes leurs délices, des paysans vivent en délicats... »

C'est aux riches, aux gens du monde qui, autrefois, menaient une vie de mollesse, que des dispenses *peuvent* être accordées. Les débiles, les malades y ont droit comme leurs anciens esclaves. Quant à ceux qui se portent bien et qui sont libres de toute occupation ecclésiastique, « s'ils veulent cependant travailler de leurs mains, pour ôter aux paresseux d'humble condition, et par cela même accoutumés à une vie laborieuse, toute excuse de fainéantise, ceux-là accomplissent alors un acte de charité et de miséricorde beaucoup plus grand que lorsqu'ils ont distribué tous leurs biens aux pauvres. Cependant, s'ils ne voulaient pas travailler, qui oserait les y forcer? Car, en considération de la grandeur d'âme qu'ils ont montrée et du bien qu'ils ont fait à la communauté, en la soulageant plus ou moins dans ses besoins par l'abandon de leurs richesses, ils auraient certainement le droit d'exiger que la charité de leurs frères leur fournît les choses nécessaires à leur existence. *Il faut pourtant leur trouver, dans le monastère, quelque occupation con-*

venable, exempte, si l'on veut, de travail corporel, mais qui demande des soins et une grande vigilance d'administration, *afin qu'ils ne mangent pas gratuitement leur pain, qui est devenu le pain de tous.* »

On alléguera peut-être que ces riches ou ces intellectuels ne vivent pas toujours dans le monastère auquel ils ont donné leurs biens (c'était le cas de saint Augustin qui était moine à Hippone, après avoir abandonné son patrimoine au couvent de Thagaste). Ainsi, ils sont complètement à la charge de leurs frères. « Qu'importe! reprend Augustin. Tous les chrétiens ne sont-ils pas les membres d'une seule et même république? C'est pourquoi tout chrétien, en quelque lieu qu'il ait distribué ses biens, en quelque lieu qu'on lui ait donné le nécessaire pour lui-même, il l'a prélevé sur les biens du Christ. Car, là où lui-même a donné sa richesse, c'est le Christ qui l'a reçue. »

Cependant, les mauvais moines ne pourront-ils pas retourner ces arguments contre celui qui leur fait la leçon? Que chacun,

dans la mesure de ses forces, soit astreint au travail, et, autant que possible, soumis à la règle commune, voilà qui est conforme à l'idéal de l'égalité chrétienne. Mais si, dans un monastère, les riches comme les pauvres, les anciens esclaves et leurs maîtres d'hier sont obligés de travailler, pourquoi les moines-évêques seraient-ils exemptés de cette obligation ?

— C'est malgré eux, dit Augustin, qu'ils s'y dérobent : « Ne croyez pas que notre intention soit « de lier des fardeaux pesants « sur vos épaules, tandis que nous ne vou- « drions pas les remuer du doigt », selon la parole du Christ. Informez-vous plutôt de nos occupations et de nos labeurs, auxquels nous sommes forcés quelquefois de vaquer en dépit de nos infirmités corporelles ; informez-vous des coutumes introduites dans les églises où nous servons et qui sont telles qu'il nous est impossible de nous livrer aux travaux que nous vous recommandons... »

Quelles sont donc ces occupations imposées à l'évêque ? Elles sont innombrables et vraiment épuisantes. D'abord, la prédica-

tion : l'évêque a seul le droit de prêcher dans son église. Et il prêche à peu près tous les jours et, souvent, plusieurs fois par jour. Puis l'instruction des catéchumènes, la préparation au baptême, l'administration des sacrements. Puis la direction spirituelle, soit orale, soit par lettres. Un évêque est obligé d'entretenir une correspondance des plus étendues. On le consulte de tous les points de la chrétienté. Ensuite, il doit rendre la justice, et c'est le pire de tous ses soucis : trancher les procès, arranger les différends. Car on aime mieux, dit Augustin, « déférer à notre jugement les causes concernant les chrétiens, que de les porter devant les tribunaux publics... Enfin, je passe sous silence les autres soins innombrables que nous imposent les affaires ecclésiastiques, *et dont personne ne peut se faire une idée, s'il n'en a pas lui-même l'expérience.* »

Il veut parler sans doute de la préparation des conciles, des controverses avec les païens et les hérétiques, surtout de l'administration des biens temporels de son église. Car

l'évêque est un grand propriétaire. Il est agriculteur, vigneron, commerçant, fabricant de toute espèce d'objets. Il ne tiendrait qu'à lui, s'il voulait en courir le risque, d'être armateur et trafiquant, d'aller vendre ses huiles, ses blés ou ses chevaux dans les pays d'outre-mer.

Aussi Augustin ne peut-il comprendre que les moines oisifs lui envient ce qu'il appelle « le fardeau épiscopal ». Son plus grand désir serait de le déposer. Mais cela ne lui est pas permis : « Tous tant que nous sommes, dit-il, chacun selon sa condition et ses devoirs, nous avons à passer sur la terre une vie de travail et de peine. Cette vie, cependant, a ses joies et ses espérances, car il est doux à porter le joug de Celui qui nous appelle au repos, et qui, le premier, a traversé cette vallée de larmes, où lui-même a eu tant à souffrir. Si vous êtes nos frères et nos fils, serviteurs avec nous du même maître, *ou plutôt si nous sommes vos serviteurs dans le Christ,* écoutez nos avertissements, reconnaissez l'utilité de nos préceptes, acceptez la tâche que nous vous

donnons à remplir... Celui à qui nous ouvrons le fond de notre cœur, pour y lire ce qu'il y a mis lui-même, connaît toute la charité fraternelle que nous avons pour vous... »

*
* *

Après ces éloquentes et si cordiales adjurations, saint Augustin en arrive à la ridicule question des cheveux.

Il range en bataille des arguments tirés de l'Écriture. Et, comme pour le travail manuel, il s'abrite derrière l'autorité de saint Paul. Selon l'apôtre, en effet, c'est là une question oiseuse et vaine, indigne d'occuper des esprits sérieux : « La nature, dit-il, ne nous apprend-elle pas qu'il est honteux à un homme de prendre tant de soin de sa chevelure ? » Mais dans un débat aussi futile, saint Augustin estime que la raillerie suffira sans faire intervenir la grave parole de l'apôtre. Il se moque des moines chevelus, comme le peuple de Carthage : « A quoi bon, leur dit-il, porter une longue chevelure, contrairement aux préceptes de saint Paul? Est-ce pour éviter, par paresse, la

peine de se faire couper les cheveux? Est-ce pour imiter les oiseaux de l'Évangile qui craignent d'être déplumés, parce qu'ils ne pourraient plus voler?... » Enfin : « Croyez-vous que la sainteté tondue ne vaille pas la sainteté chevelue? »

Au fond, en bon citoyen romain, l'évêque d'Hippone est hostile aux longues chevelures orientales. Qu'on laisse cette affectation aux Grecs ou aux Juifs! Mais ce qu'il réprouve surtout, dans cette affaire, c'est la passion fanatique et malsaine que les moines y dépensent et le vulgaire avec eux. Tout cela trouble inutilement les esprits. « De là naissent, entre les frères plus ou moins forts d'intelligence, des contestations remplies d'amertume, et qui ne sont pas sans danger pour la saine et salutaire doctrine. Si ceux dont nous admirons et aimons, dans tout le reste, la vie et la conduite, étaient pénétrés de la vérité de nos avertissements, ils se corrigeraient sans aucun doute. Ce n'est donc pas à eux que s'adressent nos reproches, mais nous les conjurons et les supplions, par la divinité

et l'humanité du Christ, de ne plus, désormais, scandaliser par leur exemple les faibles pour lesquels le Christ est mort... »

Cependant, saint Augustin ne s'illusionne pas trop sur l'effet de sa lettre. Il sait l'endurcissement et la folle présomption des mauvais moines et aussi avec quelle discrétion et quelle délicatesse il sied de toucher au parti pris, même des plus saints personnages. C'est pourquoi il termine par ces paroles mélancoliques : « Que si, après cet avertissement, ou plutôt après nos instantes prières, ils voulaient persister dans leur pernicieuse erreur, il ne nous resterait plus qu'à les plaindre et à gémir. Ils connaissent maintenant notre pensée. Cela suffit. S'ils sont de vrais serviteurs de Dieu, ils auront pitié de nos peines. S'ils n'en sont pas touchés, je ne veux pas en dire davantage. »

Notons l'esprit de douceur et de tolérance qui anime tout ce monitoire. Augustin n'était point un violent ni un intransigeant. Il ne respirait que charité. Il ne commande point sur un ton superbe, il prie seulement ses frères de céder à la raison et au bon

sens, de s'incliner enfin devant les préceptes de l'Écriture.

On ignore si ses idées de réforme monastique triomphèrent immédiatement. Il est probable que non. Mais l'avenir lui donna gain de cause. Non seulement les moines occidentaux furent tondus, mais la règle du travail pour tous fut adoptée dans tous les monastères.

*
* *

Ainsi, au lendemain des invasions barbares, après la destruction de la grande propriété romaine, çà et là des domaines stables se reconstituèrent, de petits îlots de vie laborieuse et intelligente se formèrent au milieu des ruines du vieux monde et de l'anarchie du monde nouveau. Les moines vigoureux défrichèrent les terrains redevenus incultes ou les forêts des régions sauvages. Les faibles et les délicats recopièrent les manuscrits anciens, réunirent des bibliothèques, à l'exemple de saint Augustin lui-même, qui, dans sa maison épiscopale d'Hippone, avait fondé une bibliothèque. Il l'enrichissait de son mieux et avec une constante sollicitude. Encore à la veille de sa mort, lorsque la ville est assiégée par les Vandales, il remer-

cie le comte Darius de lui avoir donné de l'argent pour acheter des livres.

Ne fût-ce que pour cela, parce qu'il a proclamé dans cette société en décomposition la nécessité et la sainteté du travail, celui des bras comme celui de l'intelligence, saint Augustin a donc été un des sauveurs — sinon le sauveur — de la civilisation occidentale.

V

LES DEVOIRS DU CLERGÉ EN TEMPS D'INVASION

Une récente et admirable lettre pastorale du cardinal Mercier (1) vient de restituer une actualité tragique à une lettre toute semblable, une lettre pastorale vieille de quinze siècles, et qui fut écrite par saint Augustin dans des circonstances analogues à celles que la Belgique et le Nord de la France viennent de traverser.

Si habitué qu'on soit aux retours de l'histoire, on sera frappé par la similitude de la situation. Des deux côtés, un évêque enfant du pays, — mais d'un pays extrêmement divisé de races, de langues, de mœurs et d'idées, — un évêque, qui, dans cette division, représente l'unité romaine,

(1) Écrit en 1915.

celle de la civilisation latine et de la foi catholique. En face, des hordes germaniques, conduites par un chef, qui se considère comme l'héritier de l'Empire romain, prédestiné pour la conquête du monde et investi d'une mission divine. Guillaume II n'a rien inventé. Tous les chefs barbares, depuis Alaric jusqu'au sinistre Attila, se sont proclamés les alliés de Dieu, ses vengeurs et ses justiciers. Le pilote de Genséric, au moment d'appareiller pour une course de piraterie, lui demandait dans quelle direction il devait cingler : — « Vers les peuples que Dieu veut punir ! » répondit le joyeux Vandale. Cette brutalité mystique est un trait de race. Il fallait que Dieu fût de moitié dans le pillage. Dès les temps les plus reculés, ils l'ont enrôlé dans leurs bandes et astreint au service obligatoire.

Ce n'est pas pour le vain plaisir d'un parallèle, toujours un peu forcé sur quelque point, que nous rappelons cette lointaine histoire. Mais, en la relisant de près, on se convaincra une fois de plus que, sous le masque de la civilisation, l'Allemand mo-

derne est resté aussi barbare que son ancêtre Vandale. On pourra même trouver que le Vandale du ve siècle était relativement plus humain que l'Allemand du xxe. Enfin, l'attitude prise par saint Augustin dans cette lettre pastorale nous offre un enseignement qui peut être médité avec fruit par beaucoup. Dans les circonstances actuelles, sa conduite non seulement très ferme vis-à-vis des Barbares, mais héroïque jusqu'au risque du martyre, digne enfin d'un Apôtre et d'un représentant de Jésus-Christ, est, comme celle du primat de Belgique, une leçon pour toute l'Église.

*
* *

Aujourd'hui que les armées en présence se chiffrent par des millions d'hommes, on estimera peut-être que les quatre-vingt mille envahisseurs lancés par Genséric, au printemps de l'année 429, sur l'Afrique romaine, représentent un bien faible contingent. Néanmoins, cette armée parut formidable aux contemporains. Celle que Rome entretenait dans les provinces africaines n'a jamais dépassé treize mille hommes, en y comptant les corps auxiliaires d'infanterie et de cavalerie. Ainsi l'armée vandale dut prendre, aux yeux des Africains, les proportions d'une masse écrasante. Les récits des fuyards l'augmentaient encore dans les imaginations. Enfin, comme toutes les hordes barbares, le corps expéditionnaire de Genséric était suivi par les femmes, les enfants et les vieillards, véritables tribus

errantes, qui donnaient l'impression d'un peuple en marche.

Les femmes avaient leur rôle dans ces bandes de voleurs et d'assassins. Elles se signalaient par leurs excitations furibondes au meurtre et au pillage. Comme ces dames allemandes, qui suivent les glorieuses armées du kaiser, elles se paraient des bijoux et des toilettes des dames romaines, que leurs maris ou leurs amants avaient volés. Claudien, dans un de ses poèmes, nous représente une de ces mégères invectivant son époux, qui rentre de Constantinople, les mains vides : « Heureuses, dit-elle, heureuses les autres femmes, que leurs maris vainqueurs enrichissent des dépouilles des cités conquises, qui sont servies par les beautés d'Argos et de la Thessalie, et qui ont la gloire d'avoir pour esclaves les filles de Lacédémone !... » L'avidité et la férocité de ces femelles exaspéraient encore celles des mâles.

Le gros de l'armée se composait de Vandales, originaires des pays qu'occupent les Prussiens d'aujourd'hui. Mais elle compre-

nait aussi de forts contingents de Goths et d'Alains, sans parler des autres peuplades venues de la Germanie ou des régions limitrophes. Il est probable aussi que les Barbares du Sud s'étaient joints aux Barbares du Nord, nomades du désert et des steppes, Maures et Gétules, tous les éternels ennemis de la civilisation latine.

Pour ce qui est des Goths et des Vandales, ce serait une erreur de se les imaginer comme des sauvages à peine échappés de leurs forêts natales. Ils vivaient depuis longtemps sur les territoires de l'Empire. Genséric, roi des Vandales, était né à Séville. S'ils n'étaient pas romanisés, si même ils se défendaient de l'être, depuis longtemps ils étaient en contact avec le monde romain. Certains de leurs chefs aspiraient à devenir citoyens de l'Empire : « *Tu Romanus eris*, tu seras Romain à ton tour ! » est-il dit par sa femme au gruthonge Tarbigilde, dans le passage de Claudien que nous avons cité... Oui, mais entendons bien la pensée du Barbare. S'il consentait à entrer dans la *romanité*, et même, au fond,

s'il ne demandait que cela, c'était afin d'exploiter plus commodément l'Empire et d'y prendre la place de ses anciens maîtres.

En vérité, ils eussent été bien naïfs de se résigner à n'être que des hôtes et des mercenaires là où ils pouvaient devenir les maîtres de la terre et les chefs des armées. Méditons attentivement ceci : c'est notre histoire d'hier.

Au ve siècle, les Barbares tiennent en leurs mains toute la force romaine. Ils sont partout dans l'Empire. L'armée est à eux. Non seulement ils lui fournissent la plus grande part de ses contingents, mais le commandement leur appartient. A Milan, lorsque saint Ambroise s'enferme, avec son peuple, dans une de ses basiliques, que l'impératrice Justine veut livrer aux Ariens, ce sont des officiers goths qui font le service d'ordre autour de l'édifice. Les généraux les plus distingués de ce temps sont tous Barbares, ou d'origine barbare : les Stilicon, les Boniface, les Aétius. L'Empire n'a rien trouvé de mieux pour son salut que de les opposer les uns aux autres.

Hippone, la ville épiscopale de saint Augustin, dernier rempart de la domination romaine dans la Numidie, est défendue contre les Vandales par une garnison de Goths, sous la conduite du comte Boniface, qui est un Thrace d'origine.

Mais ils n'ont pas que l'armée, ils ont aussi le sol, d'abord en qualité de colons, de métayers ou de travailleurs agricoles. Fréquemment, les empereurs leur distribuent des terres. Ensuite, ils s'infiltrent dans les *fundi* des grands propriétaires romains, pour suppléer à la rareté de la main-d'œuvre. La bête de somme barbare se charge de toutes les besognes grossières que la délicatesse latine ne veut plus ou ne peut plus assumer.

Ainsi, qu'ils fussent parqués dans leurs cantonnements militaires, ou établis à demeure dans les villas et les fermes, un grand nombre de Barbares vivaient sur le territoire de l'Empire. Tout le matériel de la civilisation gréco-latine les enveloppait, et, par eux, grâce à leurs perpétuelles allées et venues par-dessus les frontières, péné-

trait dans leurs campements des bords du Danube et de la Germanie. La tactique des civilisés, tout ce long héritage militaire sans cesse accru et perfectionné au cours des siècles, ils se l'étaient approprié, — et, avec cela, ce qu'il y avait de plus extérieur et de plus immédiatement utilisable dans la civilisation des peuples méditerranéens, ce qui flattait leurs vices et leur appétit de jouissances. On ne séjourne pas impunément dans la mollesse de l'Andalousie ou de la région des lacs italiens. Et, peu à peu, les mariages opéraient un rapprochement plus intime entre les envahisseurs et les envahis. Des fonctionnaires romains épousaient des femmes gothes ou vandales, et les chefs barbares tenaient à honneur de mettre dans leur lit des princesses romaines. Ataulf, le frère d'Alaric, fut si content de convoler avec Galla Placidia, la propre sœur de l'empereur Honorius, que, dans Narbonne, il célébra leurs noces par un déploiement de pompe extraordinaire. Cinquante jeunes gens, vêtus avec magnificence, présentèrent à la princesse, assise

sur un trône, à côté de son rude mari, des bassins remplis de pierreries d'une valeur inestimable : galanterie barbare, qui trahissait du moins un réel désir de plaire.

Les vainqueurs s'étaient encore rapprochés des vaincus, en leur empruntant leur religion, ou plutôt une contrefaçon à leur portée de la religion de l'Empire. Très facilement, ils étaient devenus ariens, l'arianisme leur offrant un catholicisme simplifié qui convenait à leurs cerveaux épais de Barbares. On peut se plaire à voir dans cette hérésie, qui niait la divinité du Christ, qui ramenait sa doctrine à un monothéisme confus, qui substituait enfin la langue gothique à la langue latine dans la liturgie et la prédication, on peut y voir, sans trop d'exagération, une sorte de protestantisme avant la lettre.

Quoi qu'il en soit, les Vandales, qui se jetèrent sur l'Afrique, au printemps de l'année 429, étaient des ariens fervents. Ils s'acharnèrent à exterminer les catholiques par le fer et par le feu. Le catholicisme, pour eux, était le grand ennemi, parce qu'il

était la religion de l'Empire. Ils traquaient de préférence le clergé, — et principalement les évêques, — parce qu'ils les considéraient comme les têtes de la résistance, les suppôts de Rome, les représentants de son influence et de son autorité dans les provinces conquises.

*
* *

Avec quelle avidité, quelle soif de rapines et de ripailles ils se précipitèrent sur ce malheureux pays !

L'Afrique était alors la contrée la plus riche de tout l'Occident. Pour Salvien de Marseille, elle est « quelque chose comme l'âme de l'Empire ». Depuis un siècle, depuis que les blés d'Égypte étaient dirigés sur Constantinople, c'était elle qui nourrissait Rome. Avec ses immenses plaines à céréales, ses olivaies naturelles, elle la fournissait d'huile et de froment. Ses vignes donnaient du vin en abondance. L'ivrognerie était un vice africain si répandu, que, dans ses sermons, saint Augustin ne manque pas une occasion de rappeler ses ouailles à la tempérance. Mais ce qui frappait surtout l'étranger, c'était la beauté des jardins d'Afrique, tout pleins d'arbres frui-

tiers et savamment entretenus par un ingénieux système d'irrigation, dont nos indigènes du Sud ont conservé le secret dans leurs oasis. Les vergers numides et maurétaniens produisaient des figues, des poires, des pommes, des amandes, des noix, des citrons et des grenades, qui avaient grande réputation en Méditerranée. Quelle joie, pour les Barbares, de se ruer sur toutes ces bonnes choses ! Enfin ! ils allaient manger du pain blanc tous les jours et boire tout leur saoul ! Ils allaient piller les greniers, vider les outres et les jarres, où mûrissaient lentement les beaux vins d'or sucrés et capiteux.

Outre ses richesses agricoles, l'Afrique en avait d'autres, bien faites pour exciter les convoitises d'un chef de bande. Pays d'élevage, elle était féconde en bétail de toute sorte. Ses chevaux et ses moutons étaient non moins appréciés qu'aujourd'hui. Elle avait des mines de fer et de cuivre en pleine exploitation. Mais surtout elle était orgueilleuse et elle tirait profit de ses carrières de marbre et des essences précieuses de ses

forêts. Genséric, qui manifesta une réelle intelligence politique et qui n'ignorait rien de toutes ces ressources, savait bien ce qu'il faisait, en tournant ses armes contre l'Afrique : il espérait, grâce à elle, arriver à dominer petit à petit les deux moitiés de l'Empire.

La fortune le servit à merveille. Le comte Boniface, par ressentiment contre l'impératrice Placidie, lui ayant livré toutes les provinces, depuis le détroit de Gibraltar jusqu'aux syrtes de Libye, il n'avait plus qu'à prendre possession de son nouveau royaume. Il y entra sans coup férir. Les troupes romaines se repliaient devant lui. Mais, comme il traînait, avec ses Barbares, des hordes de pillards indigènes, habitués de longue date à rançonner les municipes, à razzier les colons et les propriétaires de *fundi,* le soulèvement des populations civiles était à craindre. Alors, pour assurer ses derrières et couper court à toute velléité de rébellion, il inaugura un système de terreur qui, bien plus que la destruction des œuvres d'art et des grands monuments, a valu aux Van-

dales, comme aux Allemands d'aujourd'hui, leur sinistre réputation. Il s'agissait d'abord de mater les peuples conquis par l'épouvante de la répression. Ensuite, ceux-ci avaient le choix entre disparaître, ou se laisser, si l'on peut dire, *vandaliser*. La conversion à l'arianisme, la religion des vainqueurs, leur était imposée, sous peine d'extermination ou de déportation en masse.

Les Barbares commencèrent par incendier les villes et par les saccager, soit pour punir les habitants de leur résistance, soit uniquement pour assouvir leur rage de destruction. Genséric savait bien qu'il ne posséderait jamais que nominalement les régions des deux Maurétanies, à part quelques villes du littoral. Il s'y comportait donc comme en pays ennemi, où l'important est de faire le plus de mal possible. A Tipasa, d'énormes blocs de maçonnerie, détachés du rempart comme avec des leviers, semblent indiquer qu'il ne se borna point à brûler la ville, mais qu'il démantela ses murailles. Possidius, l'évêque de Guelma, l'élève de prédilection de saint Augustin, nous a laissé une

description de toutes ces horreurs, dont il a été, en partie, témoin.

« Les habitants des villes, raconte l'évêque, périssaient sous les ruines de leurs maisons, quand ils ne tombaient pas sous le fer de l'ennemi », ou bien ils étaient traqués et mis en fuite. Afin de les affamer, les Barbares incendiaient les cultures et même, — véritable sacrilège aux yeux des Africains, — ces beaux arbres fruitiers, qui formaient une ceinture verdoyante autour de leurs municipes, et dont ils étaient si fiers. « Il y avait des hommes, dit Possidius, qui s'enfuyaient dans les montagnes de l'Atlas, les forêts, les grottes et les cavernes, ou dans quelque forteresse. Mais les uns étaient forcés de se rendre ou massacrés, les autres, privés ou dépouillés de tout moyen de soutenir leur existence, finissaient par mourir de faim... » Les Barbares avaient tout pris, ou tout détruit.

Obéissant à un mot d'ordre certain, ils réservaient les pires traitements aux catholiques. Leur fureur dévastatrice se déchaînait surtout contre les édifices du culte, les

couvents, les maisons d'assistance ou de charité. Ils mettaient le feu aux basiliques après les avoir pillées. Quand la population s'y renfermait comme dans un asile inviolable, ils enfonçaient les portes à coups de hache et de masse, et c'était l'ivresse du carnage jusque sur les marches de l'autel. Les cimetières étaient profanés, les chapelles des martyrs abattues ou incendiées : « Si grandes étaient la méchanceté et l'impiété de ces hérétiques, dit Victor de Vite, qu'ils brûlaient avec plus d'animosité et de fureur les saints lieux et les maisons de prières que les villes, les châteaux, les forteresses et les lieux de défense. » On sait quels motifs politiques et religieux expliquent cette rage des Vandales contre les églises. En tout cas, ils durent en détruire un grand nombre. On ne comprendrait pas autrement pourquoi tant de basiliques africaines datent de l'époque byzantine. Ce sont des reconstructions hâtives sur l'emplacement ou dans le voisinage d'anciennes églises démolies par les Barbares. Au ve siècle, le pays était couvert,

d'un bout à l'autre, d'innombrables basiliques, de *memoriæ,* ou oratoires consacrés aux martyrs locaux, élevés fréquemment sur leurs tombes. On accuse trop facilement les Arabes de toutes ces destructions. Il est évident que les Vandales peuvent en revendiquer la plus grande part.

Mais ils avaient aussi d'excellentes raisons utilitaires pour s'attaquer aux églises, aux couvents, aux hôpitaux, et pour traquer de préférence le clergé. Ils faisaient main basse sur les vases sacrés, les ornements sacerdotaux, les ustensiles du culte, les lampes d'or et d'argent, les appliques et les candélabres de bronze. Dans les monastères et les hospices, ils trouvaient des provisions en abondance, des réserves de vin, d'huile et de froment, des vestiaires bien fournis et souvent, — comme à Louvain, — des bibliothèques à réduire en cendres. Des domaines considérables avec des populations d'artisans et d'ouvriers agricoles, des fermes et des villas, des celliers, des moulins et des pressoirs dépendaient des églises et des monastères. Ce n'était qu'un

jeu, pour le conquérant, de s'en emparer. Mais des milliers de misérables étaient sans pain et sans abri.

Enfin, dans la maison de l'évêque, il y avait le trésor diocésain, objet de toutes les convoitises barbares. L'imagination des Vandales leur grossissait démesurément ce trésor, car le plus clair des richesses ecclésiastiques consistait en immeubles, et, fréquemment, — nous pouvons en croire les doléances de saint Augustin, — la caisse était vide. Mais les envahisseurs ne voulaient pas admettre cette détresse. Ils prétendaient que le clergé cachait son or.

Pour le lui extorquer, il ne manquait plus que de mettre à la torture les clercs et les évêques, comme les simples fidèles.

*
* *

Ces tortures furent effroyables : cela entrait dans le plan de terrorisation adopté par Genséric. Il faut bien qu'elles l'aient été, pour avoir soulevé un tel mouvement d'horreur, dans un pays accoutumé depuis deux siècles aux violences et aux cruautés des donatistes, et enfin pour avoir excité une telle réprobation dans le monde entier.

Des historiens modernes ont prétendu que les atrocités des Vandales avaient été exagérées. Ils se refusent à admettre le témoignage des chroniqueurs contemporains comme entaché de fanatisme catholique. Ce qu'il y a au fond de cette défiance, c'est le préjugé humanitaire que de telles abominations ne sont pas possibles, attendu qu'elles répugnent à l'humanité. Ces illusions naïves sont communes à toutes les époques d'extrême adoucissement des mœurs, où l'on ne sait plus ce que c'est

que l'ennemi, et encore dans des pays très fermés et très spéciaux, qui ignorent tout en dehors de leurs frontières et qui s'imaginent candidement que leur civilisation particulière, — la Civilisation, comme ils disent, — règne ou va régner sur tout le reste de l'univers.

Si nous pouvions conserver le moindre doute sur la possibilité des crimes abjects reprochés aux Vandales, nous n'aurions qu'à lire, à défaut des documents publiés par les commissions d'enquêtes, le résumé que M. Pierre Nothomb en a donné dans un article intitulé : « La Belgique martyre » et récemment publié par la *Revue des Deux Mondes*. Nous y verrions les Allemands d'aujourd'hui recommencer toutes les horreurs de leurs ancêtres, avec la même obstination systématique, et, comme eux, s'attaquer de préférence aux prêtres et aux évêques, sans épargner d'ailleurs aux villes et aux provinces le pillage général et le massacre collectif.

Les Vandales torturaient les prêtres et les fidèles, d'abord pour leur arracher le secret

de leurs cachettes d'or et d'argent, et ensuite pour les contraindre à la conversion. De tous temps, les Germains ont été renommés pour l'atrocité de leurs supplices. Au moyen âge, leur « justice » détenait le record de la cruauté. En Afrique, ils s'ingénièrent à de si horrifiques raffinements, qu'on les croirait d'hier, et qu'à tout instant on se demande si ces choses se passent dans le Limbourg belge, ou dans la Numidie proconsulaire.

Tels patients étaient liés à la crapaudine, par la tête, les mains et les pieds, et le divertissement consistait à serrer progressivement la corde qui attachait le cou et les membres, jusqu'à ce que les os et les tendons se missent à craquer. A d'autres on entonnait des potées d'eau de mer, ou bien du vinaigre, de la lie, de la saumure, ou encore de la graisse fondue. A ceux-là, — il faut tout dire, — on remplissait la bouche avec des excréments, on les bâillonnait et on leur plantait un pieu sous le menton. S'ils réchappaient de ces ignobles traitements, on les employait comme bêtes de

somme. Des prêtres, des évêques, de grands personnages civils remplaçaient les chameaux et les mulets pour porter les bagages des soldats, les provisions et les ustensiles des goujats. Quand ils défaillaient, un coup de lance les forçait à se relever, et quand ils ne bougeaient plus sous le fer des piques, on les abandonnait au bord du chemin, en pâture aux chacals et aux oiseaux de proie.

Et nous ne parlons que pour mémoire des mutilations de toute sorte. A Tipasa, les notables de la province furent condamnés à avoir la main droite et la langue coupées. Des vierges consacrées subirent le supplice de l'estrapade. On leur appliqua des lames rougies au feu sur le dos, sur le ventre, sur les côtes et sur les seins, pour leur faire avouer de prétendues relations coupables avec des moines et des clercs. Les femmes, en général, furent copieusement violées. En maints endroits de ses sermons, saint Augustin console les victimes et rassure leur conscience, en rappelant que la pudeur est chose spirituelle, et que toutes les souillures de la chair, si elles ne sont

point consenties, ne peuvent rien contre elle. La luxure des Vandales allait jusqu'au sadisme. Presque toujours, les malheureuses qu'ils violentaient étaient égorgées ou torturées. L'histoire ne dit point s'ils leur tranchaient les seins, comme ils firent en Belgique et dans le nord de la France, ni s'ils les forçaient à marcher devant le front des troupes, en s'abritant derrière elles contre les traits de l'ennemi. En revanche, ils se signalaient déjà comme bourreaux d'enfants : « Leur fureur était si dénaturée, dit Victor de Vite, qu'ils arrachaient les nouveaux-nés du giron et du sein de leurs mères, puis ils les écrasaient contre le pavé... D'autres les tranchaient par le milieu du corps, depuis la fourche des jambes jusqu'au sommet de la tête, comme fait le veneur quand il jette à ses chiens quelque morceau de venaison... »

On le voit : l'ignoble guerre allemande d'aujourd'hui a de qui tenir. Ses lettres de noblesse remontent aux siècles barbares. Ici et là, les procédés sont les mêmes : terrorisation systématique, pillage, incendies,

massacres de populations désarmées, tueries de femmes et d'enfants, viols et tortures. Et c'est peut-être le caractère le plus frappant de cette nouvelle guerre inaugurée par les Vandales du xxe siècle, qu'à tous les perfectionnements de la tactique moderne elle ait ajouté, en les ressuscitant, les vieilles armes, les vieux procédés sanguinaires et féroces des guerres d'autrefois. Les brûlots reparaissent à côté des canons de 420, les flèches et les boucliers à côté des shrapnells et des tranchées en béton. Il est naturel qu'ayant des âmes de Barbares, les modernes Germains retournent à la stratégie de leurs ancêtres, et même à leurs panoplies.

*
* *

Devant le flot des envahisseurs, les populations affolées refluaient vers la région d'Hippone et de la Numidie forestière. Les Vandales approchaient. Ils avaient dû laisser une armée sous les murs de Constantine et ils assiégeaient Guelma : l'évêque, Possidius, avec ses clercs, s'était réfugié dans la ville épiscopale de son ancien maître. C'est au milieu de ces conjonctures que saint Augustin écrivit sa lettre pastorale.

En temps d'invasion, quelle doit être la conduite du clergé ? Telle est la question, que, de tous côtés, des évêques et des prêtres lui avaient posée, comme à la plus haute autorité religieuse non seulement de l'Afrique, mais de l'Église d'Occident. Déjà, il avait répondu, dans une lettre adressée à Quodvultdeus, évêque de Carthage et

primat d'Afrique. Malgré son âge avancé, — il avait alors près de soixante-quinze ans, — il continuait à s'occuper de tout ce qui touchait à l'intérêt et à la vie spirituelle de ses ouailles. Il ne lui suffisait pas de se lamenter avec son peuple sur les atrocités des Barbares, il le réconfortait par sa parole : « Jusqu'à sa dernière maladie, raconte Possidius, il ne cessa de prêcher dans l'église *avec une ardeur et un courage sans borne,* un esprit et un jugement aussi sains que droits. » Enfin, par ses missives, il relevait dans son clergé et dans celui des diocèses voisins, les courages défaillants.

Mais sa lettre à Quodvultdeus, — qui ne nous a pas été conservée, — était, nous dit-il lui-même, un peu courte. Le saint n'avait pas pu tout prévoir. On réclamait des instructions plus précises, et on lui demandait des consolations. On savait quel grand cœur était l'évêque Augustin.

En outre, comme la faiblesse humaine retrouve toujours ses droits, beaucoup de prélats et de clercs commençaient à discuter sur leur devoir. Les pusillanimes allé-

guaient, pour excuser leur défection, les propres paroles du Christ : « Lorsqu'on vous persécutera dans une ville, fuyez dans une autre. » Les esprits pratiques estimaient absurde de s'offrir inutilement au carnage, quand on pouvait se conserver pour l'utilité des fidèles. Le flot barbare passerait. Une fois qu'il se serait retiré, il n'y aurait pas assez de clercs non seulement pour assurer le ministère pastoral, mais pour secourir toutes les misères matérielles, pour subvenir à toutes les œuvres d'assistance et de charité. Et puis enfin, il fallait sauver les biens de l'Église, qui étaient le patrimoine des pauvres.

Un prélat de la région d'Hippone, l'évêque de Thiave, Honoratus, se fit l'écho de ces sentiments. Il écrivit à Augustin pour lui soumettre les observations des timorés et des utilitaires : « Quel avantage, disait Honoratus, y aura-t-il pour nous, ou pour notre peuple, à rester dans nos églises, *sinon de voir devant nos yeux massacrer les hommes, violer les femmes, incendier les lieux saints, et de mourir nous-mêmes dans*

les tourments, quand les Barbares veulent nous extorquer l'argent que nous n'avons pas?... »

Saint Augustin répondit cette fois par une longue lettre, où il examine la situation sous toutes ses faces. Il la juge, sans illusion, mais avec une fermeté entière, non en diplomate ou en politique, mais en apôtre, en père spirituel de son troupeau. Tout de suite, il a fait la part du feu, il a vu ce qui est condamné à périr, ou ne peut être sauvé que par un miracle. Bien qu'il ne cesse d'en gémir, il se résigne aux dévastations, aux cruautés et aux massacres des Vandales. Et, pour s'en consoler, il se répète le mot du sage : « Quoi d'étonnant que les pierres et le bois des édifices s'écroulent et que des mortels meurent!... » Mais quelque chose de pire que tout cela, c'est la mort des âmes. Le couteau sur la gorge, les Africains sont contraints à l'apostasie par leurs envahisseurs hérétiques. (La même rage imbécile qui pousse les Allemands d'aujourd'hui à anéantir jusqu'à la pensée du vaincu, poussait les Vandales d'alors à extirper

complètement le catholicisme d'Afrique.) S'ils y réussissent, c'est un désastre pour l'Église et la pire des épreuves pour Augustin, qui, depuis quarante ans, s'épuise à restaurer l'orthodoxie africaine.

Dans ces conditions, le devoir des prêtres et des évêques devient d'une évidence qui rend toute discussion superflue. Ils doivent rester dans leurs églises, d'abord pour remplir les obligations de leur ministère, ensuite et surtout pour empêcher les apostasies et soutenir les fidèles dans les tourments, quitte à subir eux-mêmes la torture et le martyre. Sans doute, il peut y avoir quelques exceptions à cette règle, mais elles sont rares. En tout cas, les prêtres doivent s'inspirer uniquement de la charité du Christ et n'avoir en vue que le bien des âmes.

Pied à pied, le vieil évêque discute et réfute les objections des tièdes : « Oui, dit-il, que les serviteurs du Christ, qui sont les ministres de sa parole et de ses sacrements, fassent ce qu'il leur a prescrit ou permis : qu'ils fuient de ville en ville, lorsque ce sont eux qui sont spécialement exposés aux per-

sécutions, pourvu que leurs églises ne soient pas abandonnées par les prêtres qui ne sont point exposés aux mêmes périls, et pourvu que ces prêtres restent, pour distribuer aux fidèles la nourriture spirituelle, sans laquelle ils savent bien qu'ils ne peuvent vivre. Mais, lorsque le danger est commun aux évêques, aux clercs et aux laïques, que ceux qui ont besoin de protection ne soient pas abandonnés par ceux qui peuvent les secourir. Que tous ensemble se retirent dans des lieux sûrs, ou que ceux qui sont forcés de rester ne soient pas délaissés par les pasteurs qui leur doivent le secours de l'Église. Qu'ils vivent ensemble, ou qu'ensemble ils attendent ce qu'il plaira au Père de famille de leur faire endurer... »

Il est clair qu'en restant, les prêtres s'exposent à assister aux pires horreurs et qu'eux-mêmes risquent beaucoup. « Mais, dit l'évêque, nous ne devons pas, pour des maux incertains, déserter les devoirs certains de notre ministère, sans lequel le peuple aurait à souffrir un malheur assuré en ce qui regarde non pas la vie présente,

mais la vie future, incomparablement plus digne de notre sollicitude et de nos soins... »

Ces soins, qui réclament la présence du prêtre, saint Augustin les énumère, en homme qui connaît les foules et qui les a contemplées dans leurs moments de panique : « Faut-il donc oublier ce qui se passe, lorsque les peuples en sont arrivés à cette extrémité de danger où toute fuite est impossible? *Quelle foule de tout sexe et de tout âge se presse dans nos églises,* les uns pour y demander le baptême, les autres la réconciliation, ceux-ci même pour faire publiquement pénitence, tous pour y chercher des consolations, la grâce et la dispensation des sacrements!... » — Oui, c'est bien ainsi que les choses se passent : nous avons revu cela encore une fois, il n'y a pas très longtemps. — « Alors, poursuit Augustin, si les ministres font défaut, quel dommage mortel pour toutes ces âmes qui sortent du siècle sans avoir été régénérées ou déliées de leurs fautes! »

Évidemment, il faut un grand courage pour s'offrir ainsi à une mort presque cer-

taine, et quelle mort, puisque la férocité des Barbares est si ingénieuse à en raffiner et à en prolonger les affres!... Eh bien! dit le saint, que les prêtres qui tremblent demandent à Dieu la charité : « La charité vient de Dieu. Prions donc pour qu'elle nous soit donnée par Celui qui nous la commande. Tout pleins d'elle, craignons que les brebis du Christ ne périssent dans leur âme par le glaive de l'iniquité spirituelle, plutôt que dans leur corps par le fer des Barbares, puisque, d'une manière ou d'une autre, elles devront mourir tôt ou tard. Craignons plutôt la perte de la chasteté de la foi par la corruption de notre sens intime, que la violence qui peut souiller les femmes dans leur chair. Car la violence ne porte point atteinte à la pudeur, tant que l'âme reste chaste... Craignons que notre désertion ne cause la ruine des pierres vivantes du temple du Seigneur, plutôt que de voir brûler sous nos yeux les bois et les pierres des édifices terrestres. Enfin, craignons que les membres du Christ ne périssent faute de nourriture spirituelle, plutôt que de voir nos

corps exposés aux tourments et à la cruauté des Barbares. »

Pourtant, Augustin concède que certains peuvent « se dérober par la fuite à de telles calamités, afin de se conserver pour l'utilité de l'Église dans des temps plus calmes ». Il admet encore que les clercs s'enfuient, à l'approche d'une grande dévastation, pour donner ensuite leurs soins et venir en aide à ceux qui auront échappé au désastre. Cela est licite assurément, mais à condition que le ministère pastoral soit assuré, — et à cette condition seulement.

« Concluons donc, dit Augustin à l'évêque de Thiave, concluons que quiconque se retire, de manière à ne pas priver l'Église du secours nécessaire aux fidèles, fait ce que le Seigneur prescrit ou permet. Mais ceux qui, par leur fuite, privent le troupeau du Christ des aliments nécessaires à la vie spirituelle, ressemblent à ce mercenaire qui fuit devant le loup, parce qu'il n'a pas soin de ses brebis. Voilà, frère bien-aimé, ce que la vérité et la charité m'engagent à te répondre, puisque tu m'as consulté. Si tu trouves un

avis meilleur que le mien, suis-le, je ne m'y oppose point. Toutefois, ce que nous pouvons faire de mieux dans les dangers où nous sommes, c'est de prier le Seigneur notre Dieu d'avoir pitié de nous... »

*
* *

Telle est cette lettre, écrite dans des circonstances si critiques, et dont l'inspiration est à la fois si chrétienne et si généreusement humaine. Cette exhortation au martyre, prêchée sous la menace des bourreaux, c'est peut-être ce que le grand apôtre africain a fait de plus grand. C'est comme le testament de sa pensée et de son cœur. En effet, il allait mourir, quelques mois plus tard, dans sa ville épiscopale assiégée, sans avoir affronté directement le Barbare. Il ne manque à la beauté de son acte que cet achèvement suprême : la confirmation de ses paroles par sa conduite.

Comment se serait-il comporté en face de l'envahisseur ? On voudrait le voir aux prises avec le roi des Vandales. Nul doute qu'il eût résisté jusqu'au bout, et que son attitude eût été digne de sa lettre pastorale. Peut-être Genséric, qui était un barbare

rusé, se fût-il efforcé de le gagner par ses flatteries. L'évêque d'Hippone entretenait des relations amicales avec son adversaire, le comte Boniface : il pouvait servir d'intermédiaire entre lui et le généralissime romain. En outre, l'autorité et le prestige d'Augustin étaient immenses dans toute l'Afrique et même dans tout l'Empire. Que de raisons pour le ménager ! Mais il est infiniment probable que l'évêque eût repoussé les avances du Vandale, ou, tout au moins, qu'avant d'accepter l'entretien avec lui, il lui eût reproché publiquement ses atrocités et les crimes de ses soldats. Quelques années plus tôt, il n'avait pas craint de blâmer les exactions et les pillages du tout-puissant Boniface. Très certainement, à l'approche du chef barbare, qui venait de mettre l'Afrique à feu et à sang, il se serait souvenu de celui qu'il appelait son « père spirituel », d'Ambroise de Milan, arrêtant aux portes de sa basilique l'empereur Théodose souillé du massacre de Thessalonique. En son cœur paternel, Augustin avait entendu le cri des peuples : il n'aurait pas manqué, par ses

protestations indignées, de donner ce soulagement à la conscience chrétienne.

Quoi qu'il en soit, même s'il eût payé de sa vie une si belle franchise, son martyre n'eût rien ajouté à l'efficacité de l'héroïque lettre pastorale, où il excitait à la résistance le clergé africain mis en demeure d'apostasier. Il fut obéi avec enthousiasme non seulement par les clercs et les évêques, mais même par les colons et les pauvres gens. Les Vandales se virent obligés de déporter en Sicile, en Sardaigne et en Gaule le clergé réfractaire, et de parquer dans la zone voisine des régions sahariennes des populations entières de catholiques. Malgré les pires vexations et les pires traitements, les défections furent peu nombreuses. Aussi, lorsque cent ans après, Bélisaire vint chasser d'Afrique les Barbares, le pays se retrouva, en majorité, catholique, comme au temps d'Augustin. L'esprit et le cœur du grand évêque y vivaient toujours.

Ainsi, le haut exemple de charité évangélique, qu'il avait donné, ne fut d'aucune façon stérile. Grâce à lui, l'Afrique resta

romaine près d'un siècle encore. Et ceci est consolant pour le pauvre monde si souvent attristé par les réussites scandaleuses de la force et de la ruse. Ceux qui servent exclusivement l'idéal finissent par arriver aux mêmes résultats que les politiques uniquement occupés de fins matérielles, — et ils ont la gloire, ou la sainteté, par surcroît.

VI

UNE ÉLECTION SACERDOTALE DANS LA CATHÉDRALE D'HIPPONE

C'est une singulière histoire et bien caractéristique des mœurs du temps que cette émeute populaire qui se produisit dans la cathédrale d'Hippone, vers la fin de l'année 410, ou au commencement de l'année 411. Les principaux personnages sont deux saints et le mari d'une sainte, lequel fut bien près lui-même d'être un saint : saint Augustin l'évêque d'Hippone, sainte Mélanie-la-Jeune et Pinien son époux, qui appartenaient à la plus haute aristocratie romaine.

Comment ces deux patriciens de Rome se trouvaient-ils parmi les paroissiens de saint Augustin, dans cette lointaine ville d'Afrique?

Ils y étaient en fuyards ou, si l'on aime mieux, en émigrés. A la tête de ses hordes barbares, Alaric venait de saccager Rome dans le courant du mois d'août 410. A son

approche, ç'avait été une véritable panique. La plupart des riches et des nobles s'étaient empressés de quitter la ville, emportant avec eux tout ce qu'ils pouvaient. Comme beaucoup de gens de leur caste, Pinien et Mélanie n'avaient pas attendu l'investissement de Rome pour s'enfuir. Dès l'année 408, lors des premières tentatives d'Alaric contre la Ville éternelle, ils avaient émigré en Campanie, avec l'intention de gagner, de là, leurs propriétés de Sicile, ou, si c'était nécessaire, leurs immenses domaines de Numidie et de Maurétanie.

Le jeune ménage était, en effet, très riche — d'une richesse qui confond nos imaginations de bourgeois modernes. Ils possédaient des terres non seulement en Italie et en Afrique, en Campanie, dans les Pouilles, dans la Cispadane et la Transpadane, mais en Espagne, en Gaule et jusque dans la Grande-Bretagne. Ces territoires représentaient des sommes si considérables qu'on avait beau les mettre en vente : ils ne trouvaient point d'acquéreurs.

On a essayé de supputer le revenu an-

nuel de ces domaines, vastes comme des royaumes : les chiffres auxquels on est arrivé nous paraissent, aujourd'hui, fantastiques. Le cardinal Rampolla, qui a écrit une Vie de sainte Mélanie, propose, d'après un vieux texte latin, celui de 116 millions 640.000 francs. Effrayé par l'énormité d'une telle somme, M. Georges Goyau a consulté à ce sujet M. le vicomte d'Avenel, grand spécialiste en ces matières économiques. Il lui fut répondu : « Combien d'hectares en culture, et, dès lors, combien d'esclaves aurait représenté un tel revenu? En évaluant à 50 francs le produit net de l'hectare, il faudrait supposer deux millions trois cent trente mille hectares, cinq départements français, avec peut-être un million de personnes. »

J'avoue que, pour ma part, cette hypothèse ne me semble point si exorbitante. Il me suffit de songer à l'étendue des concessions dans notre Algérie ou notre Tunisie actuelles, ou encore à tout ce que possède le Sultan dans la vallée du Jourdain : ce sont des pays entiers.

*
* *

Or, les propriétaires de ces fabuleuses richesses étaient des chrétiens très pieux, qui s'efforçaient de conformer leur vie à l'idéal d'ascétisme prêché par saint Jérôme, le grand directeur des consciences mondaines d'alors. Pinien et Mélanie prodiguaient les aumônes et les donations. Ils donnaient avec une sorte d'acharnement, comme s'ils voulaient tarir à toute force leur inépuisable richesse. Mais, en ce temps-là, n'était pas pauvre qui voulait. Le jeune couple pouvait bien jeter l'or par les fenêtres, dissiper en bonnes œuvres ses énormes revenus : une loi leur défendait d'aliéner leurs biens-fonds. Il fallut que l'autorité impériale forçât la main au Sénat pour leur permettre de vendre la totalité de leurs domaines. Ce fut un gros scandale dans la Rome patricienne. On accusa Pinien et

Mélanie de détruire une illustre maison, de ruiner les fondements mêmes de l'État, en autorisant, par leur exemple, la dispersion des biens et l'émiettement des grandes fortunes. La plupart les considéraient comme des fous et réclamaient très haut qu'on les fît interdire.

Mais, en somme, leur conduite n'était pas si folle qu'il y paraît d'abord, même humainement parlant. Sans doute, en se dépouillant avec une joyeuse abnégation, Pinien et Mélanie entendaient, suivant la parole de l'Écriture, s'amasser des trésors dans le ciel. Mais telle était alors l'inclémence des temps que ces domaines patrimoniaux pouvaient leur être arrachés, d'un moment à l'autre, par des confiscations arbitraires, ou, ce qui était plus à redouter, par des envahisseurs barbares. Ne valait-il pas mieux faire profiter de leurs richesses des frères en Jésus-Christ que de les abandonner à la cupidité imbécile des Vandales ou des Goths? Ils y gagneraient au moins que le Barbare leur laissât la vie sauve. Devenus pauvres, ils ne tenteraient pas

son avarice ; ils échapperaient à la torture et à la mort.

Ensuite, leur folie charitable était peut-être plus clairvoyante et plus prévoyante que toute la prudence des politiques attachés aux vieilles traditions du patriciat. A cette époque d'anarchie, de spoliations, de destructions sauvages, donner ses biens aux églises et aux monastères, c'était reconstituer une propriété stable, puisque ces biens étaient, au moins théoriquement, intangibles, même aux yeux des Barbares. Et, dans ces églises et ces monastères, qu'ils avaient fondés, ou enrichis de leurs dépouilles, Pinien et Mélanie étaient sûrs de trouver un refuge pour eux-mêmes, quand viendrait le grand désastre : ils y auraient au moins le vivre et le couvert. Encore une fois, la folie du Christ se montrait, au fond, plus sage que la sagesse du monde.

Malheureusement pour eux, toute leur bonne volonté de renoncement ne suffisait pas pour les appauvrir : le difficile était de liquider ces immenses domaines qui épouvantaient les acquéreurs. Ils durent s'en

défaire, morceaux par morceaux. L'opération fut longue, pleine de difficultés. Leurs esclaves mêmes se révoltaient contre cette pieuse entreprise. Ceux qu'ils avaient dans la campagne romaine ne voulaient ni être affranchis, ce qui les vouait à une misère certaine, ni être cédés, avec les terres, aux nouveaux maîtres qui se les partageaient : ils tenaient à rester au service, probablement très doux, de Pinien et de Mélanie. Ce fut presque un soulèvement, et il était à craindre que l'effervescence ne gagnât les autres esclaves qui vivaient sur leurs domaines d'outre-mer.

Cependant, des ordres avaient été expédiés, par la chancellerie impériale, aux gouverneurs de province. Ils étaient chargés de procéder à la vente de ces domaines. L'or commença à affluer dans les coffres du jeune ménage, qui le dissipa immédiatement en libéralités de toute sorte. Les aumônes pleuvaient autour d'eux. Ils donnaient à tout le monde et dans tous les pays du monde. Des prêtres orientaux emportaient leur argent, qu'ils répandaient

dans les communautés chrétiennes d'Égypte, de Palestine, de Syrie. Ces largesses, célébrées par les apôtres de la vie ascétique et grossies démesurément par la renommée, étaient un sujet d'admiration ou de scandale, d'un bout à l'autre de l'Empire.

*
* *

Depuis longtemps, Pinien et Mélanie n'habitaient plus leur magnifique villa du Célius. Lorsque, à l'approche des Barbares, ils s'enfuirent de Rome, ils n'y étaient guère que campés. Cet exil, auquel ils étaient si bien préparés, leur en parut, sans doute, moins pénible. En tout cas, il leur fut une nouvelle occasion d'exercer leur infatigable charité. Partout, — à Nole, auprès de saint Paulin, en Sicile, dans les îles Lipari, ils semèrent l'or sur leur passage. Quand ils débarquèrent à Carthage, il est plus que probable que leur bourse était vide. Sous les vêtements de bure grossière qu'ils avaient pris l'habitude de porter, en esprit d'humilité chrétienne, ils avaient l'air de deux pauvres.

Cette apparence misérable n'aurait point suffi à les protéger contre les vexations du comte d'Afrique — un certain Héraclianus,

qui se fit alors une réputation sinistre en détroussant les fugitifs d'Italie. Des grands seigneurs comme eux étaient assurément connus d'un fonctionnaire impérial : celui-ci savait l'état de leur fortune et, malgré leurs héroïques dilapidations, ce qu'ils possédaient encore dans toutes les parties de l'Empire. S'il renonça à les rançonner, ce fut probablement par crainte du proconsul de Carthage, Volusianus, qui était l'oncle de Mélanie. Ces patriciens milliardaires étaient les alliés de tous les puissants, et ils étaient partout chez eux. Dans cette Afrique même, où ils arrivaient en fugitifs, ils conservaient toujours des propriétés considérables, qui n'avaient pu encore être vendues. Ainsi, grâce à la catastrophe de l'invasion barbare, ces terres immenses, que ni Pinien ni Mélanie n'avaient jamais vues, connaîtraient enfin leurs maîtres.

De Carthage, ils se rendirent bientôt à Thagaste, où, justement, ils possédaient un grand domaine. La rumeur de leurs prodigalités les y avait précédés. Et ceci nous prouve une fois de plus avec quelle rapi-

dité les nouvelles se propageaient dans le monde romain : on n'ignorait rien, en Afrique, de ce qui se passait à Rome, à Antioche, à Alexandrie, ou à Constantinople. Notamment sur les largesses de Pinien et de Mélanie, on se racontait, à Thagaste, des choses si surprenantes qu'on n'osait pas y croire : « Lorsque vous n'étiez pas encore dans ma ville natale, leur écrivait saint Augustin, et qu'on y entendait parler de votre naissance et de ce que vous êtes devenus par la grâce du Christ, bien qu'on fût disposé à le croire, on hésitait cependant à le raconter, dans la crainte de ne pas être cru. »

On devine avec quel enthousiasme les riches fugitifs furent accueillis par les habitants de la petite ville africaine, par les pauvres surtout. Le flot des aumônes recommença à couler. Mais, sur les observations de l'évêque de Thagaste, Alypius, l'ami d'enfance de saint Augustin, et de saint Augustin lui-même, tous deux approuvés par le primat de Carthage, les époux, sans doute assiégés de demandes,

se décidèrent à faire un emploi plus judicieux de leur fortune. Au lieu de vendre des terres et de dépenser en aumônes un argent qui ne se retrouvait plus, ne valait-il pas mieux donner ces terres à des couvents, qui en tireraient un revenu perpétuel, tant pour l'entretien des religieux que pour le soulagement des pauvres?

Or saint Augustin, avant d'être élu évêque d'Hippone, avait fondé un monastère à Thagaste, sa patrie. Pinien et Mélanie résolurent donc d'attribuer à ce monastère le domaine qu'ils possédaient dans le pays, avec sa population d'artisans et d'ouvriers agricoles. Cela ne les empêcha pas d'ailleurs de continuer leurs libéralités coutumières. Ils donnèrent aux pauvres, ils donnèrent à l'Église. L'évêque Alypius reçut de sa nouvelle diocésaine tant d'argent, tant de voiles tissés d'or et de perles, que ses frères dans l'épiscopat en devenaient presque jaloux. Entre deux méditations sur l'Écriture, entre deux conversations spirituelles, elle fabriquait elle-même des ornements liturgiques...

Si les autres évêques n'étaient point jaloux d'Alypius, les villes voisines l'étaient de Thagaste. Les gens d'Hippone, en particulier, auraient bien voulu attirer chez eux les opulents donateurs. De leur côté, Pinien et Mélanie brûlaient de se rendre à Hippone, pour voir l'évêque Augustin, dont ils admiraient depuis longtemps la science et la sainteté, et avec qui ils étaient en correspondance.

Cependant Augustin, qui partageait leur désir, ne les pressait point de se mettre en route, et, au besoin, les en aurait même dissuadés.

*
* *

Pinien et Mélanie avaient dû arriver à Thagaste vers la fin de l'été, ou au commencement de l'automne de l'année 410. Ils s'y étaient installés en compagnie de leur mère et belle-mère, Albina, qui était, comme ses enfants, une chrétienne austère et fervente. Avides, tous les trois, de se rencontrer avec Augustin, le grand homme du pays et l'une des lumières de la catholicité, ils lui écrivirent, afin de hâter une entrevue. Ils lui proposaient, soit de venir les visiter à Thagaste — ce qui lui serait une agréable occasion de revoir sa ville natale — soit d'aller eux-mêmes à Hippone.

Augustin était, alors, absent de son diocèse. Il préparait, à Carthage, une importante conférence, que les évêques catholiques devaient avoir, l'année suivante, avec leurs collègues donatistes.

Lorsqu'il rentra, l'hiver approchait. Des

pluies torrentielles tombaient sans discontinuer, mauvaises conditions pour entreprendre un nouveau voyage. Et, d'ailleurs, il n'y pouvait guère songer en ce moment. A son retour, il avait trouvé ses ouailles fort mécontentes de leur évêque. On lui reprochait de déserter son diocèse, d'être constamment à Carthage, ou sur les routes d'Afrique. Pour de vaines querelles théologiques, il négligeait, disait-on, l'administration temporelle de son église. Il ne se préoccupait nullement de l'enrichir, au rebours de ses confrères qui savaient attirer les héritages et les donations. Ainsi, n'aurait-il pas pu, à l'exemple d'Alypius, faire bénéficier l'église d'Hippone des largesses de Pinien et de Mélanie, ces richissimes Romains ? Mais sans doute qu'il était de connivence avec son ami Alypius pour détourner sur le monastère de Thagaste les bienfaits de ces étrangers ! Ce monastère était le premier qu'il eût fondé, les gens de Thagaste étaient ses compatriotes. Quoi d'étonnant s'il favorisait ceux-ci au détriment de ses propres diocésains et s'il portait tant

d'amour à un monastère qui était son œuvre ?

Voilà ce qui se disait dans le peuple d'Hippone. Augustin ne l'ignorait pas, et cela le rendait très perplexe pour répondre à l'invitation des trois exilés. S'il allait à Thagaste, les calomnies des gens d'Hippone prendraient une apparence de vérité. De plus belle, on l'accuserait d'être le complice d'Alypius, pour achever de dépouiller Pinien et Mélanie au profit du monastère de Thagaste. Si, au contraire, il engageait les deux époux à venir le visiter dans sa ville épiscopale, Alypius, son ami, n'en serait-il pas froissé ? N'y verrait-il pas une manœuvre déloyale pour détacher de lui deux riches paroissiens ?

Mais il y avait quelque chose de plus grave à redouter pour Augustin : il connaissait les dispositions, peut-être même les intentions de ses ouailles : on pouvait craindre, en effet, qu'elles ne le forçassent à ordonner Pinien, malgré lui. L'ordination, en ce temps-là, entraînait, pour le nouveau prêtre, l'abandon total de ses biens à la com-

munauté où il recevait la prêtrise. Augustin était suffisamment édifié à ce sujet. Lui-même, étant de passage à Hippone, avait été ordonné prêtre malgré lui. L'évêque Valérius n'avait pas osé résister à la volonté populaire. Ces violences étaient assez fréquentes dans toute l'Église. D'illustres exemples le prouvaient : à Milan, à Barcelone, le peuple ameuté avait obligé saint Ambroise et saint Paulin de Nole à recevoir l'ordination sacerdotale.

Dans ces conditions, n'était-il pas préférable d'exhorter Pinien et Mélanie à rester chez eux jusqu'à nouvel ordre, de différer toute entrevue ?

*
* *

Augustin leur écrivit une belle lettre où il les comblait d'éloges pour leur piété, pour le magnifique exemple de renoncement qu'ils avaient donné au monde. Il s'excusait de n'avoir pas encore rendu visite à de si éminents personnages. Certes, s'il n'avait écouté que son cœur, il eût volé à leur rencontre, il eût même passé la mer pour jouir de leur entretien. Mais sa santé était chancelante, sa poitrine plus délicate que jamais. Et voici qu'il faisait très froid, qu'on était en pleine saison des pluies, et que les routes devenaient mauvaises. Quand le beau temps serait revenu, il trouverait, tôt ou tard, l'occasion d'aller les voir, à Thagaste ou ailleurs.

En attendant, il avait fort à faire avec ses diocésains, qui lui causaient beaucoup de tourment. Augustin n'en disait pas davantage. Mais il terminait sa lettre par cette phrase grosse de sous-entendus : « Je le

crains, la ville où je travaille pour le Seigneur n'est pas digne de goûter avec nous la joie et le bonheur de votre présence. »

Sans doute, Pinien comprit parfaitement ce qu'Augustin lui insinuait à mots couverts. D'ailleurs, Alypius avait pu l'éclairer sur le danger auquel il s'exposait en allant à Hippone. Néanmoins, il passa outre, si vive était son impatience et celle de Mélanie de rendre leurs devoirs au grand évêque ! Augustin dut en être extrêmement contrarié. Mais, pour éviter toute apparence de calcul intéressé en recevant chez lui ces deux prodigues de la charité, il promit à Pinien que jamais il ne l'ordonnerait prêtre sans son consentement formel.

Ainsi rassurés, les époux arrivèrent à Hippone en compagnie d'Alypius. La présence de ce dernier paraît indiquer qu'ils avaient renoncé à toute velléité d'incognito : comment l'évêque d'une ville rivale, et que tout le monde connaissait à Hippone, eût-il passé inaperçu ? Reconnu, il eût éveillé les soupçons sur ses compagnons de route. Il est plus probable que

Pinien et Mélanie, confiants dans la parole d'Augustin, se montrèrent franchement au peuple d'Hippone.

Les voilà donc les hôtes de la maison épiscopale.

Le temps se passait, pour eux, en causeries, en discussions théologiques avec l'illustre prélat. Sans doute les époux avaient une foule de questions à lui poser. De toutes les villes de la catholicité, on écrivait à Augustin pour lui demander des éclaircissements sur des points de dogme ou de morale Eux, ils avaient le bonheur de pouvoir l'interroger de vive voix. Ils en profitèrent avec joie. Mais ces conférences particulières ne leur suffirent pas : ils voulurent l'entendre en public, admirer le grand orateur dont la renommée était parvenue jusqu'à Rome.

C'était très imprudent de leur part, puisqu'ils étaient guettés comme une proie par le peuple d'Hippone. Néanmoins, en dépit des remontrances de l'évêque, ils décidèrent qu'ils assisteraient à son premier sermon dans la cathédrale.

*
* *

Comme à des visiteurs de marque, on dut leur donner une place d'honneur dans les tribunes qui se déployaient au-dessus de la double colonnade de la grande nef.

Derrière le chancel des veuves et des vierges consacrées, le peuple occupait la nef principale et les bas côtés. Séparés des fidèles, les catéchumènes se massaient dans l'atrium, d'où ils suivaient une partie de l'office à travers le triple portail ouvert à deux battants. L'évêque, flanqué de son collègue Alypius et entouré de son clergé, siégeait au fond de l'abside, exhaussée de plusieurs degrés au-dessus du pavé de l'église, et que décoraient des fresques ou des mosaïques. Du haut de sa cathèdre de marbre, il dominait toute la basilique, par-

dessus l'autel, simple table de bois dressée à l'extrémité de la nef.

Tandis que la messe commençait, Augustin, assis sur sa chaise épiscopale, observait, avec une appréhension croissante, l'attitude de la foule. Elle était houleuse. On gesticulait, on causait presque à voix haute. Çà et là, des conciliabules se formaient. Des doigts tendus désignaient la tribune où Pinien et Mélanie étaient agenouillés ! Néanmoins, quand le moment fut venu, l'évêque se leva pour prononcer le sermon. Aussitôt, on lui imposa silence. De tous côtés, des cris retentirent :

« Pinien prêtre ! Pinien prêtre ! »

La contenance du peuple était si résolue et ses clameurs si menaçantes que, d'abord, Augustin prit peur. Il se tut, craignant d'irriter davantage la fureur populaire. Puis, les cris s'étant un peu apaisés, il déclara au peuple avec douceur, mais du ton le plus ferme, qu'il exigeait là une chose impossible, attendu que lui, Augustin, avait promis à Pinien de ne point l'ordonner contre son gré et qu'il était lié par sa promesse.

Afin de couper court à toute discussion, il ajouta :

« Si vous insistez, je me retire : vous ne m'aurez plus pour évêque ! »

Or, les gens d'Hippone tenaient extrêmement à leur évêque. Ils étaient fiers de sa gloire, s'ils lui reprochaient de ne pas enrichir leur église. Cette déclaration comminatoire d'Augustin jeta le trouble et l'hésitation dans la multitude. Mais bientôt, « comme une flamme excitée par le vent, la foule redoubla de véhémence et d'ardeur », croyant qu'elle pourrait lui arracher ainsi la violation de sa promesse. Ce fut en vain. Alors les forcenés crièrent :

« Eh bien ! fais-le ordonner par un autre évêque ! »

Effrayé et déconcerté, à son tour, par cette injonction inattendue, Augustin ne répondit pas d'abord. Comme le tumulte s'exaspérait, des notables allèrent trouver l'évêque dans l'abside et ils le conjurèrent de céder à la volonté du peuple :

« Non, répondit Augustin : rien ne me fera manquer à la religion dame promesse

Jamais, sans ma permission, Pinien ne sera ordonné prêtre, fût-ce par un autre évêque, dans une église confiée à ma direction ! »

Les notables, peut-être d'accord avec la foule, se firent plus pressants :

« Ne voyez-vous pas, leur dit Augustin, que ce serait tromper, en définitive, le désir du peuple ? Car, si Pinien est ordonné contre son gré, vous pouvez être sûrs qu'il quittera la ville. Et c'est ce que vous ne voulez point ! »

Cependant, le peuple poussait des vociférations effroyables, en se bousculant contre la balustrade qui protégeait l'autel et l'abside. Il s'en prenait surtout à Alypius, l'évêque de Thagaste, qui se tenait à l'écart et qui essayait de se dissimuler. Les pires injures lui étaient lancées à la tête. On l'accusait de vouloir confisquer, pour lui et pour son diocèse, les richesses de Pinien et de Mélanie. Avec les paroles, la fureur de la multitude augmentait. Il était à redouter qu'elle ne passât aux voies de fait, que l'église ne fût profanée, pillée par la canaille qui s'était mêlée aux fidèles. Augustin,

affolé, craignant pour la vie de son ami et celle de ses hôtes, ne savait quel parti prendre.

S'il se retirait en compagnie d'Alypius, quelque énergumène était capable de porter la main sur lui. Et pourtant il ne pouvait l'abandonner. Autrement il aurait l'air de le livrer à la fureur du peuple. S'il restait, l'émeute continuerait, et c'était la basilique profanée !

*
* *

Pendant ces tergiversations, les deux époux, bloqués dans leur tribune, criaient au guet-apens. Pinien, qui se jugeait indigne du sacerdoce, se défendait énergiquement contre les sommations du peuple et les prières des moines d'Hippone. Ceux-ci l'entouraient, le suppliaient d'accepter. Sentant que, malgré tout, il lui faudrait subir la loi du plus fort, il envoya un des moines dire à Augustin que, si on l'ordonnait contre son consentement, il allait jurer devant le peuple de quitter non seulement Hippone, mais l'Afrique.

« Vous le voyez, dit Augustin aux notables, vous n'aboutirez qu'à chasser d'Afrique un homme dont le voisinage peut être, pour nous tous, si profitable ! »

Mais, se doutant bien de l'effet qu'une telle communication produirait sur le peuple, il se garda prudemment de lui en faire part. Et, pour gagner du temps, il résolut d'aller trouver Pinien, qui, d'ailleurs, lui demandait de venir.

En chemin, il se croisa avec un second émissaire, le moine Timasius, qui lui dit :

« Pinien a changé d'avis : il promet de rester à Hippone, mais à condition qu'on ne lui impose pas le sacerdoce. »

Augustin en fut ravi. « Ranimé, au milieu de ses angoisses, dit-il lui-même, comme par un air vivifiant », il se rendit auprès de Pinien, qui lui confirma les paroles du moine. Immédiatement, sous les regards soupçonneux de la foule, il redescendit dans l'abside pour annoncer à Alypius la triste nouvelle et s'excuser sans doute de lui prendre, à son corps défendant, le plus généreux de ses paroissiens. Mais Alypius, ne voulant rien faire ou rien dire qui pût blesser Pinien et Mélanie, ou achever d'irriter les gens d'Hippone, répondit simplement à Augustin :

« Que personne ne me consulte à ce sujet ! »

Et il se renferma jusqu'au bout dans un mutisme absolu.

Il ne restait plus à Augustin que d'annoncer au peuple la décision de Pinien. Il s'avança jusqu'à la balustrade de l'abside. Une grande agitation régnait toujours dans la basilique, l'évêque ne parvenait pas à se faire écouter. Enfin, ayant obtenu un peu de silence, il prononça :

« Mes frères, Pinien consent à rester parmi vous, mais à condition qu'on ne l'oblige point à recevoir la prêtrise. Il est prêt à le jurer et à s'y engager par écrit. »

Contrairement à l'attente d'Augustin, cette nouvelle déclaration fut accueillie avec froideur. La foule était déçue. Avant tout, elle désirait avoir Pinien pour prêtre et probablement aussi — plus tard — pour évêque. Elle en escomptait une foule d'avantages. Tout le monde était mécontent. Comme pis aller, quelqu'un proposa :

« Soit ! Il restera à Hippone, sans être prêtre ! Mais s'il doit, un jour, recevoir la

prêtrise, qu'il s'engage aussi à ne la recevoir que dans cette église ! »

Ainsi, les gens d'Hippone ne lâcheraient pas leur proie. Augustin, consterné, s'en fut retrouver Pinien, et lui rapporta les volontés du peuple. Celui-ci, pour en finir — et parce qu'il était bien décidé à n'accepter jamais le sacerdoce — consentit sans hésiter. Quand l'évêque, redescendu dans l'abside, annonça que Pinien souscrivait à l'amendement, ce fut, d'un bout à l'autre de la basilique, une explosion de joie. Mais des chicaneurs crièrent tout de suite :

« Le serment ! Le serment ! Qu'il vienne jurer et signer ! »

C'était le point le plus délicat. Dans quels termes allait-on rédiger l'engagement que Pinien devait lire devant le peuple ! Augustin trouva son hôte très perplexe et Mélanie indignée d'une pareille violence. Les époux, à leur tour, discutèrent, prévirent des cas d'empêchement et réclamèrent qu'on les insérât dans la formule du serment. Par exemple, si les Barbares assiégeaient Hippone, est-ce qu'on pouvait contraindre Pi-

nien à y rester? Avec une touchante sollicitude pour la santé de son mari, Mélanie ajouta :

« Et s'il prend les fièvres? »

L'évêque leur remontra l'imprudence de ces restrictions. A quoi bon prononcer des paroles de mauvais augure? Si d'ailleurs les Barbares assiégeaient la ville, la population s'en éloignerait et, par conséquent, Pinien avec elle. Et pour ce qui était des fièvres, le peuple verrait là certainement une arrière-pensée de fraude. En dépit de toutes ces raisons, les époux s'obstinèrent à ce qu'on insérât dans la formule du serment: « sauf en cas de nécessité. »

Ce qu'Augustin avait prévu arriva. Lorsque le diacre chargé de lire l'engagement de Pinien, articula ces mots malencontreux: « sauf en cas de nécessité », ce fut dans toute l'église un redoublement de fureur. Le peuple criait qu'on voulait le tromper avec cette formule ambiguë. Le tumulte recommença plus menaçant. Alors Pinien, voyant que les choses prenaient une mauvaise tournure, ordonna de rayer les mots

suspects. Et comme par enchantement, l'allégresse renaquit dans la basilique.

L'évêque était excédé de cette scène. Épuisé par les émotions, il voulait se retirer. Mais Pinien le pria de l'accompagner devant le peuple, dans l'abside où, après le diacre, il devait répéter son serment. Il lut donc cette formule, enfin définitive :

« Je m'engage à rester à Hippone, mais à condition qu'on ne m'oblige point à recevoir malgré moi la prêtrise. Si pourtant je m'y décide, je m'engage, en outre, à n'être ordonné que dans cette église. »

« *Deo gratias !* » répondit le peuple.

Et, incontinent, il exigea que Pinien mît sa signature au bas de la formule. On renvoya les catéchumènes. En même temps, des notables, interprètes des désirs de la foule, s'approchèrent d'Augustin et lui demandèrent de signer aussi. L'évêque prit la plume des mains de Pinien et commença à tracer son nom. Mais Mélanie, qui contenait à peine son ressentiment, l'arrêta :

« C'est assez, dit-elle sèchement. Le nom de Pinien suffit ! »

Le peuple, satisfait des concessions qu'il avait obtenues, eut la bonne grâce de ne point protester. La signature d'Augustin resta donc inachevée.

Et c'est ainsi que le Romain Pinien, de l'illustre famille des *Valerii,* devint, malgré lui, citoyen d'Hippone.

*
* *

On s'étonnera peut-être qu'en cette affaire l'évêque n'ait pas imposé sa volonté au peuple, comme il le fit en d'autres circonstances. A l'occasion, Augustin savait se montrer héroïque. Mais, cette fois, les circonstances l'en empêchèrent.

Pour peu qu'on y réfléchisse, en effet, on s'apercevra tout de suite combien la situation était, pour lui, délicate. S'il avait adopté, dès le début, une attitude cassante et intransigeante, il risquait d'irriter davantage le peuple ; il exposait à un grand danger, très probablement à la mort, son ami Alypius, ses hôtes, Pinien et Mélanie, et peut-être lui-même. Sa vie, il en faisait bon marché ; mais celle d'autrui, celle d'amis très chers, il ne se sentait pas le droit de la sacrifier à ses scrupules de conscience.

Heureusement, tout parut s'arranger, grâce à la bonne volonté de Pinien : le péril immédiat était écarté. Mais, à peine délivré du peuple, Augustin eut à compter avec les récriminations et, finalement, la résistance des deux époux, victimes de cet arrangement forcé.

Alypius persévérait dans son parti pris de silence. En revanche, Pinien et Mélanie affirmaient bien haut qu'un serment extorqué par la violence n'avait aucune valeur. En conséquence, ils allaient s'en retourner à Thagaste, avec Alypius : « Évidemment, disait Augustin, Pinien est libre d'aller et venir : comme tout habitant d'Hippone, il n'y est point prisonnier. Mais ayant juré qu'il y resterait, il doit y revenir. »

Les voyageurs partirent, on ne sait trop dans quelles conditions. Il est certain que leur départ inquiéta vivement le peuple et souleva ses protestations. Mais Augustin ayant donné l'assurance que Pinien reviendrait, le mécontentement public se calma pour un temps.

Quand on apprit à Thagaste ce qui venait

de se passer, l'émotion y fut grande. Les habitants de la petite ville étaient furieux contre leurs voisins d'Hippone, qui prétendaient s'emparer de leurs bienfaiteurs. Non moins indignée était « la sainte dame » Albina, la belle-mère de Pinien. Elle ne se résignait point à l'idée de se séparer de son gendre, et, probablement aussi, de sa fille, car Mélanie voudrait suivre son mari dans son exil. Et la pieuse dame était une des plus ardentes à crier que les gens d'Hippone et leur évêque, de connivence avec eux, voulaient séquestrer Pinien pour lui arracher des donations. Au fond, ce désir d'avoir Pinien pour prêtre cachait, disait-elle, la plus basse cupidité.

Ces bruits se propagèrent dans tout le pays. Les donatistes, ennemis des catholiques, les colportèrent avec empressement, en les exagérant encore. Les adversaires d'Augustin exultaient. On le représentait comme un avare, uniquement préoccupé de remplir les coffres de son église. Au plus tôt, il importait de couper court à ces calomnies.

Sans doute, la conscience de l'évêque était tranquille. Mais ces bruits n'atteignaient pas seulement sa réputation, ils nuisaient à l'Église et jetaient dans les esprits des fidèles de mauvais soupçons. Il l'écrivait à son ami Alypius : « Nous devons nous appliquer à faire ce qui est bien, non seulement devant Dieu, mais encore aux yeux des hommes, de peur que, quand notre conscience se désaltère en paix à une source pure et limpide, on ne nous accuse d'avoir, par nos pieds imprudents, troublé l'eau où s'abreuvent les brebis du Seigneur. »

D'autre part, ses paroissiens commençaient à se fâcher de ce que Pinien, parti pour Thagaste, ne se hâtait nullement de revenir. Il fallait lui rappeler son serment et son engagement écrit de s'établir à Hippone. Que c'était difficile! Augustin, comme évêque, ne pouvait trahir les intérêts de ses diocésains. Et, cependant, en réclamant le retour de Pinien, il avait l'air de s'associer à une machination frauduleuse contre un hôte et un ami. Il était fort embarrassé.

Il commença par envoyer à la belle-mère le procès-verbal pur et simple des événements afin d'éclairer sa religion. Puis, comme il devinait qu'elle était l'âme de la résistance, qu'elle pensait mal de lui, et comme le scandale augmentait dans l'Église, il lui écrivit, pour se disculper, une longue lettre, où il mit toute la chaleur de sa charité, où il déploya toute son éloquence, et, il faut bien le reconnaître aussi, toutes les ressources de sa rhétorique.

Non, dit-il, les gens d'Hippone n'ont point violenté Pinien. C'est spontanément qu'il a promis d'habiter chez eux. Et quand bien même il aurait été contraint de jurer sous peine de mort, il n'en serait pas moins obligé de tenir un serment prononcé devant Dieu. Régulus, un païen, a tenu son serment, sachant qu'il s'exposait aux pires supplices, et un chrétien n'aurait pas le courage de l'imiter, quand il ne s'agit, pour lui, que de vivre tranquillement — et librement — en citoyen d'Hippone! D'ailleurs, lorsque Pinien a juré, il n'était nullement en danger de mort. Il a pu le

croire sur le moment. Mais c'étaient là des craintes chimériques, comme l'événement l'a prouvé !

Augustin, en bon avocat de ses ouailles, n'avoue pas qu'il a eu peur, lui aussi. Quant au reproche de cupidité, ceux qui le connaissent savent combien il est détaché des biens de ce monde et avec quel bonheur il rejetterait le fardeau de son administration temporelle. Pour ce qui est de ses paroissiens, ils n'ont point obéi, en cette affaire, à des mobiles intéressés. Ils n'ignorent pas, en effet, qu'à Thagaste, ce sont les couvents qui, seuls, ont profité des libéralités de Pinien, et qu'à Hippone il en eût été de même. A part quelques indigents, aucun d'eux n'aurait touché une obole sur la vente des propriétés de Pinien.

Donc, on ne peut suspecter leur désintéressement. S'ils désirent avoir Pinien pour prêtre, c'est qu'ils admirent ses hautes vertus. Un tel homme serait l'honneur de leur église. Ils ont peut-être manifesté un peu indiscrètement cette ambition si légitime. Mais peut-être aussi que leurs cla-

meurs inconsidérées expriment, à leur insu, la volonté de Dieu...

On ne sait quel effet cette lettre si habile produisit sur Albina et ses enfants. Il est probable que Pinien, en chrétien scrupuleux, s'inclina devant les remontrances d'Augustin, qui le rappelait à la religion du serment. Selon sa promesse, il revint habiter Hippone avec Mélanie. Mais il s'obstinait à ne pas recevoir la prêtrise. Son entêtement finit par lasser le peuple. Ensuite, on s'aperçut sans doute qu'il était beaucoup moins riche qu'on ne l'avait cru, soit qu'il eût tout donné ou presque tout, ou que le reste de ses domaines eût été envahi par les Barbares. De moins en moins, on s'intéressait à cet exilé, devenu presque un pauvre. Aussi, lorsque, plus tard, il demanda qu'on le relevât de son serment, cette formalité dut s'accomplir au milieu de la plus entière indifférence.

Pinien, enfin libre, put partir pour la Palestine, avec Albine et Mélanie.

VII

RÉPONSE
A QUELQUES OBJECTIONS

Une critique générale qu'on a plusieurs fois répétée (1), c'est que, dans mon *Saint Augustin,* je n'ai apporté aucun document nouveau. Suivant un vieux préjugé, toujours fort répandu, notamment dans les milieux universitaires, il n'y a d'ouvrages sérieux que sur des documents fraîchement découverts. On veut des faits nouveaux. Une interprétation nouvelle de faits anciens n'est, aux yeux de bien des gens, que de la « littérature ».

Lorsque j'annonçai mon projet d'écrire

---

(1) Ce chapitre, qui forme en quelque sorte la conclusion de toutes mes études sur saint Augustin, figure presque tout entier en tête de mon recueil : *Les plus belles pages de Saint Augustin.* Il vient ici à sa place naturelle. Aussi ai-je cru devoir le reproduire pour la commodité du lecteur.

sur saint Augustin, des personnes naïves me dirent : « Sans doute, vous avez trouvé des textes inédits ? » — Plût à Dieu ! Nous n'en saurions trop avoir ! Mais si nous commencions par lire ce qui est édité !... Ce n'est pas une petite affaire. Dans l'œuvre si étendue de ce docteur, de ce polémiste et de ce sermonnaire qui, pendant quarante ans et plus, a disserté, réfuté et prêché avec une ardeur infatigable, les lecteurs choisissent d'ordinaire un domaine où ils se cantonnent, chacun selon sa spécialité. Il est rare qu'ils s'aventurent en dehors du cercle de leurs études particulières. Pour moi, qui, volontairement, ai restreint ma tâche à la peinture de l'homme que fut Augustin, j'ai dû cependant pousser ma pointe dans tous les sens, parcourant l'œuvre d'un bout à l'autre, arrêtant au passage tel mot ou tel chapitre particulièrement révélateur et laissant tomber tout ce qui n'intéressait pas directement mon sujet.

Non certes, je n'ai point apporté de faits nouveaux. Mais, peut-être, ai-je éclairé, çà et là, d'une lumière nouvelle, des faits an-

ciens, et présenté de l'évêque d'Hippone une image assez différente de celle que le grand nombre des lecteurs se faisait de lui.

Or, cette image, certains ne la veulent point admettre. Ils prétendent ou ils insinuent que j'ai faussé le caractère de mon personnage. Les pages que voici prouveront, je l'espère, qu'il n'en est rien, ou du moins que je ne me suis pas trompé sur l'essentiel.

*
* *

Dans une des toutes premières phrases de mon introduction, j'avais commencé par dire que saint Augustin ressemble très peu aux jansénistes, — et c'est là, je pense, un point essentiel. Mais, à ce sujet, on a forcé ma pensée jusqu'à la dénaturer complètement, et on m'a sommé de démontrer que « le jansénisme n'a rien de commun avec saint Augustin ». Je n'ai jamais entendu avancer une pareille énormité. Il est trop évident qu'il s'agit, pour moi, du *caractère* et non de la *doctrine* de saint Augustin. Pour ce qui est de la doctrine, ce n'est point mon affaire. On a discuté pendant cent ans sur la question de savoir si les cinq propositions censurées par Rome étaient ou non dans le livre de Jansénius. On discute encore sur la question de savoir si Jansénius a été un fidèle interprète des théories augustiniennes touchant la Grâce. Je n'avais pas à m'engager dans cette interminable

controverse, étant donnés mon sujet et les limites que je m'étais assignées. Mais pour ce qui est du caractère d'Augustin, on estimera peut-être, après m'avoir lu, qu'il n'avait rien de commun avec celui des jansénistes.

Notons d'abord que la question de la Grâce n'occupe point, dans l'œuvre d'Augustin, la place prépondérante qu'on lui attribue. Cette œuvre, véritablement encyclopédique, embrasse, avec toutes les parties de la théologie et de l'exégèse, à peu près toute la science du temps. Si Augustin a précisé avec insistance, et peut-être exagéré sa théorie de la Grâce, c'est sous la pression de circonstances historiques qu'il serait trop long de rapporter ici. En tout cas, ce n'est que dans la dernière partie de sa vie, vers 412 ou 413, qu'il donna à cette théorie le développement et l'importance que l'on sait. Pendant vingt-cinq ans, il a écrit, prêché, lutté contre d'autres ennemis que Pélage ou Julien d'Eclane. Ce fut même une circonstance fortuite qui l'amena à écrire contre eux, — des propos entendus à

Carthage, pendant la session d'un concile, — et, lorsqu'il s'attaqua à ces hérésiarques, il n'en oublia pas ses autres adversaires les Ariens, les Manichéens, les Donatistes surtout. On peut dire que la grande préoccupation d'Augustin évêque, ç'a été le donatisme.

Mais, admettons que la Grâce ait tenu dans sa vie la place que l'on croit, est-ce un motif suffisant pour déduire d'une théorie le caractère du théoricien? Depuis quand est-ce qu'une doctrine inflexible suppose, nécessairement, chez son auteur, une âme dure, rigide et sans pitié? C'est même généralement le contraire qui est vrai. Dans la pratique de la vie, le théoricien rigide se fait pardonner la rigueur de ses théories par une douceur souvent paradoxale et inattendue. En revanche, les doux sont terribles et impitoyables sur les principes.

On se retranche derrière les *Confessions,* comme si elles nous manifestaient toute l'âme d'Augustin. Et l'on semble croire que ce livre est l'unique source pour une biographie du saint. Il y en a d'autres, Dieu merci : les Dialogues philosophiques, les

Sermons, les Commentaires sur les Psaumes ou les Évangiles, la Correspondance, et, çà et là, les controverses et les traités théologiques, autant dire toute l'œuvre augustinienne. Quant à moi, c'est surtout dans les premiers de ces livres que j'ai cherché à retrouver ou à surprendre le vrai caractère de mon héros. Assurément, pour les faits matériels, les *Confessions* sont toujours le répertoire le plus abondant et le plus digne de foi. Encore sied-il de remarquer qu'elles s'arrêtent au lendemain de la conversion du saint, et que, pour tout le reste de sa vie, le seul guide que nous ayons, — après le résumé trop succinct de son disciple Possidius, — c'est l'admirable biographie qui figure en tête de l'édition bénédictine. Je m'en suis abondamment servi, si j'ai dû, sur plusieurs points, me séparer de l'opinion de ces savants religieux.

On ne saurait donc contester l'historicité des *Confessions*, en ce qui concerne les faits. Mais le fait brutal n'est rien pour l'intelligence d'un caractère : il faut l'expliquer. Sans doute, Augustin s'est souvent très bien

analysé lui-même. Pourtant, il n'a pas tout dit, il n'a pas pu tout dire. Enfin, quand il commença à écrire ce livre, — quelque temps après son élévation à l'épiscopat, — il était très loin des faits, en tout cas dans un autre état d'esprit que pendant son enfance et sa première jeunesse. Ajoutons qu'il n'a nullement prétendu se raconter et s'étudier lui-même, comme un Jean-Jacques Rousseau. Ce n'est point un livre d'histoire ou d'analyse psychologique qu'il écrit, c'est un livre d'édification. Le mot de « confessions » trompe les modernes : ils s'imaginent que, dans ces pages, Augustin se confesse de ses fautes et de ses vices. Oui, sans doute, incidemment. Mais son unique but est de *confesser* la grandeur et la miséricorde de Dieu, dans le sens où le Psalmiste dit : « *Confitebor Domino secundum justitiam ejus et psallam nomini Domini altissimi,* je confesserai le Seigneur selon sa justice et je chanterai le nom du Très-Haut. » Augustin s'en est très nettement expliqué dans ses *Rétractations* : « Les treize livres de mes *Confessions* louent et de

mes maux et de mes biens le Dieu juste et bon, et portent vers lui l'intelligence et le cœur de l'homme. » Cependant, cette glorification perpétuelle de Dieu ne va pas sans un souci manifeste de défense personnelle. Augustin a composé les premiers livres de ses *Confessions* en partie pour répondre aux abominables calomnies que ses ennemis répandirent contre lui, au lendemain de sa consécration. Comment s'étonner que, dans une apologie de ce genre, il ait forcé la note austère ?

Austère ! Il l'était sans doute, ou plutôt il le devint, — mais non pas chagrin, ni dur à autrui. Il avait bien trop, pour cela, le sens de l'amour et de la charité ! Il était trop d'un pays de joie et de lumière. Il était trop enfin l'élève des rhéteurs de Carthage, le nourrisson de la Muse latine, le commensal des mécènes d'Afrique et d'Italie.

Toute la suite de son œuvre montre en ce grand chrétien « l'âme courtoise », l'âme délicatement humaine que le poète de la *Divine Comédie* salue en Virgile : « *O anima cortese Mantovana!...* »

*
* *

— Cependant, dit-on, ce fut un persécuteur?

Et l'on évoque les Dragonnades et la Saint-Barthélemy. On juge un Africain du IVe siècle avec les idées, les préjugés d'un Français du XXe. On reproche à ce contemporain de Théodose de n'avoir pas conçu la séparation de l'Église et de l'État : idée monstrueuse aux yeux d'un homme de ce temps-là, idée qu'un païen surtout n'aurait jamais pu admettre. En réalité ce sont les chrétiens qui, au temps des persécutions, ont les premiers envisagé la possibilité de cette séparation.

Mais, si Augustin ne pouvait raisonner comme nous en matière de tolérance religieuse, ce serait se tromper grandement que de se représenter son attitude vis-à-vis

des Donatistes d'après celle d'un Bossuet vis-à-vis des Protestants. Elle est bien différente. Derrière Bossuet, il y a une majorité imposante et terriblement armée. Derrière Augustin, une minorité débile et à peu près réduite à l'impuissance. Les Donatistes sont les agresseurs et les persécuteurs. Quand Augustin, avec ses collègues, se décide à demander au pouvoir central des mesures coercitives contre ces fanatiques et ces barbares (se rappeler les sinistres exploits des Circoncellions), il est en état de légitime défense. Puis, lorsque l'autorité impériale se sent assez forte pour faire appliquer ces mesures, — et ce n'était pas toujours le cas, — immédiatement les évêques catholiques, Augustin en tête, intercèdent en faveur des coupables. Les hauts fonctionnaires romains finissaient par n'y plus rien comprendre. Cette mansuétude des évêques n'aboutissait, après une apparence de triomphe, qu'à tout remettre en question.

Plus tard, sans doute, on a pu tirer des écrits d'Augustin contre les Donatistes des

arguments pour justifier les abus de l'Inquisition. Mais un auteur est-il responsable de conséquences plus ou moins forcées qu'on déduit de ses théories, et cela sans tenir compte des circonstances très particulières où elles ont été formulées?

*
* *

J'ai confiance que des traductions bien faites contribueront à dissiper dans le public tous ces préjugés en contradiction avec le caractère d'Augustin, et j'ai confiance aussi qu'elles aideront à préciser, pour ceux qui la connaissent mal, la physionomie du docteur, du sermonnaire et du saint.

Physionomie presque moderne par certains côtés! Après lui, pendant des siècles et jusqu'à nos jours, un pareil type de sainteté ne se retrouvera plus. Les saints du Moyen âge et même ceux de l'âge classique furent des hommes de foi entière, qui, en dehors des vérités de la foi, ne concevaient rien. Augustin, lui, pendant de longues années, se mit volontairement hors de l'Église. Ce n'est pas un païen qui s'est

converti, comme Tertullien, Cyprien ou Arnobe. C'est un chrétien qui a perdu la foi et qui l'a retrouvée, qui a subi la torture du doute jusqu'à en crier de désespoir et jusqu'au dégoût de la vie. Il est revenu à la religion maternelle après avoir traversé la doctrine des Manichéens qui, dans sa tendance essentielle, était une sorte de rationalisme et qui, par son exégèse symboliste et aventureuse des Écritures, ressemblait fort à notre modernisme. Il se laissa même aller, quelque temps, au dilettantisme de la Nouvelle Académie. Et ainsi, à cause de ce long retour, à cause de ses doutes et de sa souffrance, il mérite d'être le patron de tous ceux qui ont douté et qui ont cherché Dieu en gémissant. Il doit être le Saint intellectuel de ce siècle qui commence, et qui, comme lui, s'en revient d'une longue erreur.

Car personne, plus qu'Augustin, n'a défendu la raison et ne lui a fait honneur. Il avait la passion des idées et, avec cela, une propension, qu'il a dû combattre de toutes ses forces, à ne tenir compte que des idées,

à ne point sortir de la vie spéculative et à se cloîtrer hors du monde. Ce fut un intellectuel dans toute la force du terme.

On dit : c'est une forme arriérée, dépassée à jamais de l'intellectualisme. Ce dogmatisme métaphysique a fait son temps! Il est certain que la méthode intellectuelle d'Augustin ne ressemble guère à celle d'un Taine, d'un Renan ou d'un Nietzsche et qu'il n'a point ce qu'on appelle « l'esprit critique ». Mais c'est une faiblesse de notre raison de considérer les systèmes de nos contemporains comme le dernier mot de la vérité et de tenir pour acquis des résultats dont on recommencera bientôt à disputer comme de tout le reste. C'en est une aussi que de ne pouvoir associer deux méthodes en apparence contradictoires, et de condamner une forme de la pensée, au nom d'une autre, qui se ruinera précisément par cette condamnation même. L'ère des recherches métaphysiques est-elle close pour toujours? L'orientation de la pensée contemporaine tendrait à prouver le contraire. Il semble même qu'en ces derniers temps

des philosophes aient rouvert, ou du moins entre-bâillé, cette porte sur l'au-delà, qui momentanément avait été interdite à la philosophie. D'ailleurs, la métaphysique d'Augustin est, la plupart du temps, une théologie, et la théologie est soustraite aux fluctuations de la mode qu'elle ignore.

Quoi qu'il en soit, à la mode d'hier ou d'aujourd'hui, Augustin fut foncièrement un intellectuel, un dialecticien et un intuitif, avide de comprendre, de construire et de déduire. En quels termes il a célébré la recherche passionnée de la raison, la joie de la découverte, les délices de la contemplation intellectuelle, et ce qu'il nomme « le silence harmonieux de la vérité » ! Qu'il eut de peine à quitter ces hauteurs, pour descendre aux plus humbles soins de son ministère épiscopal et pastoral ! Il y descendit pourtant, il s'en imposa l'obligation. Mais, quand il faisait le catéchisme à des paysans, il se disait : « Si c'est une délectation pour nous que de penser, dans le secret de notre intelligence, éprouvons-la, cette délectation, à comprendre ceci en-

core : plus la charité a de zèle pour descendre vers les petits, plus elle a de force pour remonter vers nos cœurs, grâce à la bonne conscience que nous avons de ne rien chercher que le salut éternel de ceux vers qui nous nous abaissons. » Dans sa basilique d'Hippone, où il s'astreignait à prêcher presque tous les jours, il avait un auditoire très mêlé. A côté des premiers de la ville, se pressaient des cordonniers, des boulangers, des matelots, de petits boutiquiers, que l'évêque soulevait d'enthousiasme par sa parole, au point qu'ils l'acclamaient et battaient des mains dans l'église. Les ennemis d'Augustin l'accusaient de flatter le populaire. Il suffit de lire ses homélies pour se convaincre qu'ils le calomniaient. S'il savait mettre la doctrine à la portée des intelligences les plus incultes, il ne la diminuait jamais. Le caractère élevé, hautement intellectuel de ces sermons est une chose qui étonne. Où trouver aujourd'hui un public mondain capable de suivre ces instructions familières où des matelots et des cordonniers prenaient leur

part? Quand l'évêque avait fini de parler, il s'agenouillait, face à la foule qu'il dominait du haut des degrés de l'abside, et il prononçait une prière toujours la même. Or, que demandait-il dans cette prière, à laquelle il associait tout son peuple? — « Mon Dieu, disait Augustin, accordez-nous des *pensées spirituelles.* »

*
* *

Cet homme de prière demeura donc, toute sa vie, un homme de pensée. S'il parvint à dominer l'anarchie intellectuelle de son temps, l'activité de son intelligence n'en fut pas amoindrie, au contraire. Et, de même, il sut résister à l'anarchie morale d'alors. Après avoir fléchi un instant, sa volonté se redressa plus forte sous l'action de la Grâce.

Augustin n'était pas né païen, mais il se mêla avec volupté à la vie païenne. Cela vaut qu'on y réfléchisse. Le paganisme vivait encore, quand Augustin était écolier : il avait même paru, sous Julien, se relever victorieusement. Et il survécut, près d'un demi-siècle, à l'auteur de la *Cité de Dieu*. Augustin, chez les rhéteurs de Carthage, avait des païens pour camarades, non pas des païens de tête, des païens littéraires,

comme nous pouvons l'être aujourd'hui, mais de braves garçons de païens, qui vivaient tout simplement leur vie païenne comme avaient fait leurs pères. Nous n'avons plus idée de ce qu'était moralement le paganisme, surtout le paganisme latin de cette basse époque : mélange de barbarie et d'extrêmes raffinements matériels, de sensualisme opaque et de grossière superstition. Avec cela, que de grâces et d'élégances encore, héritage du passé! S'arracher à ce matérialisme des mœurs, à cette corruption à la fois très subtile et très brutale, combien ce devait être pénible! On comprend les hésitations, les luttes, l'agonie morale d'Augustin à la veille de se convertir. Mais c'était peu que de rompre, il fallait encore se purifier l'âme de tout ce que la corruption ancienne y avait laissé de mauvais ferments. Il s'agissait vraiment pour lui d'une seconde naissance, de créer en lui de toutes pièces l'homme nouveau de l'Écriture. Pour nous autres qui vivons dans un milieu à demi imprégné d'idées chrétiennes, où les mœurs ont été châtiées par dix-neuf

siècles de Christianisme, la conversion ne réclame pas un effort aussi radical.

Le miracle de sainteté, c'est que cet homme si profondément corrompu dans son intelligence et dans sa volonté, ce païen et cet intellectuel devint en son âme un foyer extraordinaire de charité et de foi. Je ne connais pas de plus haut exemple de cette alliance de la foi et de l'amour divin avec la raison. A côté d'Augustin, les autres semblent trop calmes, trop froids, trop abstraits dans l'exposé des vérités chrétiennes. Lui, il y met toute sa fougue, toute son ardeur d'Africain, son âme tout entière. En repassant par sa bouche, ces vérités prennent un tel accent, qu'elles sonnent presque à nos oreilles comme une nouvelle révélation. Elles emportent l'adhésion, tant la dialectique d'Augustin les fait resplendir d'évidence, tant l'effusion de sa charité les rend aimables. Il n'est personne à qui l'on puisse appliquer plus véritablement qu'à lui la parole de l'Apôtre : *Credidi, propter quod locutus sum*, j'ai cru, c'est pourquoi j'ai parlé. »

*
* *

Docteur, apôtre, administrateur prudent des biens de son diocèse, pasteur charitable et empressé pour le service de ses ouailles, Augustin a été tout cela. Il ne dédaignait aucune des fonctions de son ministère. L'homme qui se préoccupait de fournir à ses frères des arguments contre Arius et Pélage se préoccupait aussi de rhabiller ses pauvres, à l'approche de l'hiver. Ce grand orateur, au verbe inspiré, ne négligeait point de faire sténographier ses sermons et recopier ses traités ou ses lettres. Lui-même revoyait et corrigeait ses manuscrits, avant de les envoyer dans les églises et les monastères.

Malgré ses sarcasmes si durs contre les lettres profanes, il a pris très au sérieux son

métier d'écrivain. Du moment qu'elle devient l'organe de la vérité, il respecte infiniment la langue écrite ou parlée. Souvent, il a défendu la rhétorique contre ses adversaires, qui lui reprochaient d'user et d'abuser des artifices de la parole. Et, si cet homme qui a tant écrit, ne saurait être considéré comme un styliste, il s'est appliqué du moins à bien écrire, et il est certainement un très original et très grand écrivain.

Toutes les manières lui sont bonnes, pour persuader ce qu'il veut. Il n'a pas qu'une manière, il les a toutes ou presque toutes. Il prend celle qu'il juge efficace pour convaincre tel auditoire ou tel public. S'agit-il d'écrire une lettre d'apparat à quelque grande dame, ou à quelque haut fonctionnaire de l'Empire, il calligraphie en style académique. S'adresse-t-il à des gens du monde ayant des prétentions littéraires, ou à ce qu'il appelle « le peuple bruyant des écoles », il ne rebute aucune des recherches ni même des préciosités d'un Apulée. Suivant le précepte évangélique, il se fait tout

à tous, il parle à chacun sa langue. Doit-il au contraire prêcher devant ses paroissiens, gens simples et sans grande culture, ou écrire à des chrétiens, hommes de foi austère et profonde, son style se dépouille et se simplifie, il devient direct, brusque, rapide, concis. Il s'efforce de reproduire la couleur, l'allure et les tours de la langue populaire.

C'est là surtout qu'Augustin est un écrivain original, dans ses entretiens familiers avec son peuple et avec ses amis. Là, vraiment, il a inventé son style et sa langue. Encore une fois, même dans ces morceaux, il n'a rien d'un styliste. Il n'a pas assez, pour cela, le souci du fini, de la forme arrêtée et définitive. Sa pensée bouillonnante déborde le moule de l'expression. On dirait qu'il désespère toujours de rendre la beauté, ou la vérité de Dieu. Mais la couleur éclatante, la floraison touffue des images, l'intensité, la profondeur de la sensation et du sentiment, les correspondances mystérieuses suggérées par le seul son des mots, le jet continu du lyrisme et l'élan de la pensée métaphysique donnent à ces pages un carac-

tère de richesse et de complexité extrêmes. Il y a un Oriental chez Augustin, en tous cas un génie tout de suite familier avec le génie sémitique. Cet Africain est proche parent des prophètes hébreux. La poésie de la Bible semble l'expression naturelle de sa pensée. Et, de même qu'il y a en lui un décadent latin, un dilettante de la fioriture italienne, il y a encore en lui un amateur inconscient de la poésie orientale dans ce qu'elle a de plus extérieur et de plus artificiel : l'arabesque verbale, les jeux de mots, les allitérations, les assonances, les figures symétriques.

En revanche, ce qui est bien à lui, ce qui communique à ses phrases un accent inimitable, c'est le réalisme robuste et solide, réalisme vraiment africain, qui affleure partout, chez lui, sous le foisonnement des images. Si Augustin, comme je le crois, est un lyrique, nul lyrisme plus exact que le sien. Ses comparaisons et ses métaphores sont nourries des aspects des choses et des êtres, de l'atmosphère de son pays. Quand il emprunte des allégories à la vigne, au

blé, ou à l'olivier, on sent que c'est le propriétaire qui parle, l'administrateur du domaine épiscopal : il sait ce qu'il dit, il a bien vu ce qu'il a vu. Ainsi, le symbolisme biblique se vivifie chez lui par l'apport continuel de l'expérience. Chez Bossuet, la métaphore est très souvent de seconde main, elle procède de la Bible. Quand l'Aigle de Meaux voit se lever la lune, c'est par les yeux de David et dans le silence du cabinet. Augustin, lui, l'a vue avec les yeux de sa chair, du haut de l'acropole de Carthage.

*
* *

Enfin, il a vu de très près la dévastation barbare, — et c'est encore un point par où il se rapproche de nous. Comme aujourd'hui, le Teuton s'avançait en fléau de Dieu, sous le masque d'un christianisme hérétique, qui cachait mal, chez lui, la persistance de la brutalité primitive. Nietzsche a très bien indiqué cela. Pour imposer le christianisme aux Germains d'alors, aux farouches sectateurs des dieux du Walhall, il a fallu le déchristianiser : les barbares ariens n'admettaient pas la divinité du Christ. Au fond, le piétisme allemand d'aujourd'hui qui feint d'y croire, répond aux mêmes instincts simplistes et grossiers que l'arianisme vandale du temps d'Augustin.

Or, les Barbares se répandaient à travers

l'Afrique, pillant et saccageant les villes, incendiant les églises, torturant et massacrant les prêtres. Ils s'acharnaient principalement contre les clercs et les évêques, car ils considéraient le clergé comme l'âme de la résistance. Augustin ressentait cruellement ces maux. Mais, lui, qui avait combattu, toute sa vie, pour l'unité catholique, il déplorait davantage la perte des âmes que la destruction des villes et des basiliques. C'était la séparation d'avec Rome, qui recommençait, et aussi tous les désordres et tous les désastres, qui sont la conséquence du schisme et de l'hérésie. Cette invasion des Barbares, surtout le siège de sa ville épiscopale furent les dernières et les pires douleurs que le vieil évêque ait subies au cours de sa longue existence.

Et pourtant ce vieillard de soixante-seize ans fut admirable, non seulement de résignation, mais de vaillance et d'espérance dans le malheur. A la veille des effroyables catastrophes qui allaient ensanglanter le monde occidental et le replonger dans la barbarie, il apprit aux chrétiens à espé-

rer quand même. Les Vandales pouvaient bien brûler les jeunes basiliques africaines, lui, il élevait dans la *Cité de Dieu* une cathédrale d'idées qui défiait la destruction des hommes, et qui, pendant des siècles de ténèbres et d'horreurs, allait être le refuge et l'unique foyer lumineux des âmes. Il enseignait que les Barbares ne peuvent rien contre nos biens et même contre nos vies, que si Dieu le permet. En tout cas ils ne peuvent rien contre nos âmes, devenues, entre les mains du Christ, des trésors de charité : « *Quod custodit Christus, non tollit Gothus,* le Goth n'enlève pas ce que garde le Christ. » (1).

Il ne faut donc point, dit Augustin, vous laisser abattre. Qui sait même si ces catastrophes sont irrémédiables et définitives ? A voir tous les signes de colère qui épouvantent le monde, nous pouvons croire que

(1) Dans le dernier chapitre de mon *Saint Augustin*, j'ai cité de mémoire, — et inexactement, — cette phrase. Quelques personnes ont reproduit d'après moi cette citation fautive. La phrase, telle que je la rétablis ici, se trouve dans le deuxième sermon pour la Fête des Apôtres Pierre et Paul, *Sermon* CCXCVI, chap. VIII.

sa fin est proche. Mais, en réalité, personne ne connaît ni le jour ni l'heure où viendra le Juge. Rome peut se relever de ses ruines pour tomber encore une fois. Car les guerres, comme les calamités, — l'Écriture l'a prédit, — dureront jusqu'au jour suprême. Ce serait une erreur de croire que Rome échappera à la loi commune, et c'en serait une autre de penser que, si la Cité terrestre s'écroule, tous seront sauvés dans la Cité céleste. Le salut est purement individuel. Beaucoup sont appelés, mais tous ne sont point élus.

gustin
ujour-
re les
l'hu-
Mal-
enou-
ébiles
uence
er en
a na-
ierre,
orte !
eu de
ment
iom-
ison-
ogrès

sa fin est proche. Mais, en réalité, personne ne connaît ni le jour ni l'heure où viendra le Juge. Rome peut se relever de ses ruine
les g
critu
suprê
que I
c'en
Cité
dans
indiv
tous

*
* *

Jamais ces enseignements d'Augustin n'ont été plus utiles à méditer qu'aujourd'hui. C'est le topique souverain contre les inextirpables sottises du pacifisme, de l'humanitarisme et du progrès universel. Malgré les leçons atroces et sans cesse renouvelées de l'expérience, les esprits débiles s'obstinent à nier ce qui est la conséquence de la loi de la chute, ou, pour parler en laïc, ce qui est la réalité même de la nature humaine. A chaque nouvelle guerre, ils se réconfortent en disant : « Qu'importe ! celle-ci est la dernière ! encore un peu de sang répandu, et le progrès, si chèrement acheté, va reprendre sa marche triomphale ! » Il faut ignorer l'homme pour raisonner ainsi. On n'a jamais constaté de progrès

collectif : il n'y a de progrès qu'individuel, et il s'appelle alors le salut d'une âme. L'humanité, dit justement Augustin, n'est qu'une « masse de péché, *massa peccati* », où la miséricorde divine choisit les élus. Notre éternelle erreur est de ne pas voir l'homme véritable, l'homme de chair et de sang, qui ne peut rien par ses propres forces, pour lequel enfin il a fallu un Sauveur, et de lui substituer un fantôme idéologique que le moindre souffle fait évanouir en fumée. Augustin nous ramène à la considération de l'homme réel, de sa nature et des ses limites. Et il ne nous laisse d'autre espérance que dans le trésor invisible, amassé par nous dans le lieu où les voleurs ne sont point à craindre. Mais cette espérance est si belle et si grande qu'elle console de tout : « *Quod custodit Christus, non tollit Gothus* ».

29 Octobre 1914.

VIII

LA FEMME QUI ÉTAIT RETOURNÉE EN AFRIQUE...

Bertrand aurait dû lire Batifol sur l'union de St Augustin. "Revue des Jeunes" Juillet 1921, je crois.

« ... Et elle était retournée en Afrique, en faisant vœu de ne connaître aucun autre homme et en me laissant le fils naturel qu'elle avait eu de moi. »

SAINT AUGUSTIN,
Les Confessions, VI, 15.

Les pluies hivernales ayant grossi les eaux torrentueuses du fleuve Bagradas, le gué, que traversait la grande voie romaine de Thagaste à Théveste, n'était plus praticable ni aux piétons ni aux bêtes de somme.

C'est pourquoi les voyageurs durent rebrousser chemin et remonter pendant plusieurs milles jusqu'à un petit pont de pierre qui enjambait le torrent, resserré, à cet endroit, entre des berges rocheuses aussi étroites que des gorges. Il faisait déjà nuit lorsqu'ils y parvinrent, de sorte qu'ils n'espéraient plus arriver que très tard à l'auberge des « Centurions », la dernière étape,

où ils devaient coucher. Augustin, très contrarié de ce retard, donna l'ordre aux gens de son escorte d'accélérer leur marche. Mais les mulets, déjà recrus de fatigue, et surtout les petits ânes qui portaient les bagages, refusaient d'allonger le pas, malgré les coups de trique qui sonnaient sur leurs maigres échines. Résigné à cette allure somnolente, le cavalier ramena son cheval près de la litière close où reposait son fils, toujours malade, et, de temps en temps, du haut de sa monture, il lançait des regards inquiets vers les rideaux de cuir soigneusement tirés, qui protégeaient mal contre le froid noctune le débile adolescent.

Lui-même grelottait, quoique chaudement vêtu, botté jusqu'aux genoux et enveloppé d'une lacerne de laine très épaisse. Frissonnant dans l'air glacé, il serra plus hermétiquement contre son corps les plis flottants de son manteau et il en rabattit le capuchon qui lui descendait jusqu'aux yeux. De l'autre main, il pesait sur le mors, essayant de modérer le fringant cheval nu-

mide sur lequel il était monté. Mais l'animal, aiguillonné par le froid, piétinait d'impatience, encensait entre les rênes. Augustin finit par lui laisser prendre le galop.

A toute vitesse, il se lança sur la piste, qui côtoyait la voie militaire. La lune était dans son plein, la lune d'or des nuits africaines. On y voyait si clair, qu'on pouvait aller droit devant soi, à perte de vue. Après avoir monté pendant des heures à travers une région montagneuse et accidentée, coupée par des forêts de pins et de chênes verts, on atteignait enfin les steppes des hauts plateaux, à l'aspect déjà désertique, où les arbres et même les touffes d'herbe devenaient rares. Mais, bleuie par la lune, l'immense plaine dévastée qui fuyait devant Augustin se revêtait, en cette minute, d'une splendeur fantastique. Sur ces hauteurs, l'atmosphère est très pure. Les moindres accidents de terrain et jusqu'à la forme d'une pierre plate ou d'un caillou bizarre s'apercevaient avec une acuité étrange. Le sable de la piste, entremêlé de mica, scintillait comme une poussière de diamant.

Cependant, le voyageur ne percevait rien de ces magnificences nocturnes. Il était inquiet, en proie à une foule d'angoisses ou de malaises plus ou moins obscurs. D'abord il s'irritait de ce retard qui dérangeait ses plans, qui pouvait être funeste au malade. On ne serait aux « Centurions » qu'après minuit. On allait trouver l'auberge toutes portes closes. Et comment Adéodat supporterait-il ces longues heures de route, ainsi exposé au froid vif qui suit le crépuscule?... Mais tout cela s'agitait seulement à la surface de sa conscience. Au fond, il était mécontent de lui-même. Depuis longtemps, il aspirait au repos, à la paix de la solitude et de la contemplation. Et il était sans cesse sur les chemins du monde. Ce matin encore, il avait pris la route de Théveste. Encore une fois, il s'en allait vers de l'inconnu... Et il songeait mélancoliquement à toutes les grandes étapes de sa vie : Madaure, Carthage, Rome, Milan, Ostie... L'année d'avant, las de tant d'erreurs et de courses incertaines, il avait fini par revenir à sa ville natale. Oui, il était revenu dans

la petite et très chère Thagaste, après s'être converti à la religion du Christ et avoir reçu le baptême, dans la basilique de Milan, des mains de l'évêque Ambroise... Soudain, il revit le sévère visage d'Ambroise penché sur ses livres, dans son cabinet d'étude... Et le recueillement de cette figure, le calme qui environnait le saint, lui fit sentir, tout à coup, le calme profond de la nuit radieuse dont il était lui-même environné.

Son cheval, encore haletant de la course, s'était mis à l'amble, puis avait pris le pas. Dans ce silence, cette clarté douce de la lune, le souvenir de l'évêque Ambroise se précisait pour Augustin, se teignait de couleurs de plus en plus vivantes. Et, à mesure que l'image devenait plus nette, qu'il lui semblait entendre jusqu'au son de la voix autoritaire, il éprouvait comme un remords, il se reprochait presque d'avoir trompé l'attente du grand évêque.

Il n'était pas encore prêtre, et il n'était pas moine non plus, puisqu'il n'avait pas prononcé de vœux et ne suivait aucune règle. Il n'était pas davantage un solitaire,

à la façon des ermites égyptiens, puisqu'il vivait en compagnie de son fils Adéodat et d'un petit groupe d'amis : Évode, Sévère, Alypius et quelques autres. Il vivait dans une ancienne maison des champs qui avait autrefois appartenu à son père, aux portes de la ville, en face de la forêt pleine de rossignols. Et voici que, dans cette retraite si douce à son cœur, après les grands élans de sa conversion, il éprouvait comme une fatigue d'âme, il sentait en lui une tiédeur de foi qui contrastait avec sa ferveur passée. Étaient-ce les souvenirs ravivés de sa folle jeunesse qui l'amollissaient? Dans cette maison où il avait joué tout enfant, ces jardins qu'il avait pillés avec ses turbulents compagnons d'adolescence, il se laissait reprendre insensiblement aux vanités du monde. Il écrivait des dialogues sur la musique. Le rhéteur qui sommeillait en lui se passionnait de nouveau pour des vétilles littéraires ou grammaticales. L'autre jour, avec son fils, en lisant dans Virgile l'épisode de Didon, il avait pleuré, comme à quinze ans, sur les infortunes de la grande

amoureuse. De tels sentiments étaient-ils bien convenables pour un chrétien qui veut se détacher de toutes les affections terrestres? Comme autrefois, au temps de ses erreurs, voici que les séductions charnelles venaient frapper à la porte de ses sens...

Mais, aussi, pourquoi le monde était-il si beau?... Il regardait, dans l'enchantement lunaire, l'immense plaine toute bleue et toute d'or. Le sol, friable, où le vent avait tracé les lignes les plus délicates, représentait des ondulations pareilles à celles des vagues, des volutes au déroulement sans fin, de grandes roses qui semblaient tournoyer et grandir autour d'un axe invisible. Plus loin, c'étaient comme des traces de pas légers, la giration éperdue d'une danseuse dans ses voiles tourbillonnants. Et la nappe vermeille des sables s'enfonçait dans les lointains de l'horizon sidéral, où s'ébauchaient confusément des formes de montagnes fantômes, d'une transparence presque cristalline. Le ciel, clair et froid, scintillait de toutes ses constellations, et, autour des grandes figures célestes, les pe-

tites étoiles, fourmillantes, innombrables, dardaient des lueurs si vives qu'à de certains moments, dans ce silence infini de la steppe, Augustin croyait entendre crépiter des lampes sur un candélabre géant...

Pourtant, une amertume se mêlait à sa contemplation. Invinciblement, sa pensée revenait vers son fils Adéodat, qui gisait là-bas, dans la litière mal close. Ce frêle adolescent, qu'il chérissait, dont il admirait l'intelligence, souffrait, au dire des médecins, d'une maladie de langueur, où Augustin reconnaissait la maladie de poitrine dont lui-même avait failli mourir. L'enfant semblait parvenu au dernier degré de la consomption. Et, néanmoins, il avait voulu faire ce voyage fatigant, en plein hiver, accompagner son père qui se rendait à Théveste pour les fêtes de Noël. Lucius, l'évêque de cette ville, priait Augustin de venir prêcher les catéchumènes, qui allaient recevoir le baptême en la vigile de cette fête solennelle.

Or, parmi ces postulants, se trouvait un tout jeune homme, nommé Januarius, dont

Adéodat avait demandé la faveur d'être le parrain. Ce jeune homme était le fils de cet ami, mort prématurément, qui, autrefois, à Carthage et à Thagaste, avait partagé la vie d'Augustin et que celui-ci avait tant pleuré. Comme leurs pères, les deux fils s'aimaient avec exaltation.

A cette pensée, le voyageur se revit un instant tel qu'il était lui-même à l'âge d'Adéodat, lorsqu'aux environs de sa quinzième année, il étudiait à Madaure. En vérité, il se retrouvait tout entier dans cet enfant de son péché, comme il l'appelait quelquefois, lorsqu'il s'excitait à la contrition pénitentielle. Même sensibilité exaltée, mêmes crises de tendresse coupées par les brusques retours d'une intelligence dominatrice...

Tout à coup, le cheval d'Augustin fit un écart qui manqua de le projeter sur le sol. Une roche colossale découpait devant lui, dans le sable tout brillant de mica, une ombre bizarre et vaguement effrayante. Au loin, les montagnes fantômes semblaient des êtres formidables en marche à travers

les espaces stellaires... Un coup de vent subitement tiède passa au ras du sol, y éparpilla un grésillement de petites pierres, se propagea comme une menace obscure, un chuchotement de l'ombre. Augustin pensait toujours à son fils malade. Si seulement il pouvait guérir! L'enfant avait manifesté l'intention d'aller prier à Théveste sur le tombeau du martyr Maximilien, qui avait sa *memoria* dans la basilique... Ce Maximilien était un fils de centurion, un conscrit de dix-huit ans, presque un adolescent de l'âge d'Adéodat!... Si, par l'intercession de ce jeune héros qui avait donné son sang pour le Christ, l'autre jeune homme, celui qui allait mourir, pouvait se lever de son lit et vivre!...

Un souffle plus âpre et déjà brûlant souleva la poussière de la piste. Un long murmure se déchaîna à travers l'étendue. Augustin, pris d'une inquiétude instinctive, rebroussa chemin et piqua des deux vers l'escorte qu'il avait momentanément quittée.

*
* *

De loin, à travers la pénombre pleine de formes douteuses, la litière qui transportait Adéodat avait l'air d'un brancard funéraire oscillant sur les épaules des porteurs. A cette vue, le cœur d'Augustin se serra. Sous ses courtines de cuir, la litière allait lentement, secouée par le trot sec des deux mules qui, l'une devant et l'autre derrière, étaient attelées au lourd véhicule. Des serviteurs armés la suivaient, poussant des ânes chargés de corbeilles et de coffres en bois peint. En tête de l'escorte, allait un jeune coureur gétule, pieds nus, avec une courte blouse serrée aux reins par une courroie, les deux bras levés et suspendus à une matraque qu'il tenait posée en travers de sa nuque.

Ayant interrogé le coureur, au passage, Augustin s'approcha de la litière. Les ri-

deaux, tirés, découvraient l'adolescent enseveli sous ses couvertures. Au fond du capuchon baissé, on distinguait mal son visage. On n'apercevait que deux yeux extraordinairement brillants. Mais la voix, très pure, très fine, à l'accent musical, dessinait dans l'ombre comme une figure angélique. Augustin reprochait au jeune homme son imprudence.

Et, saisissant le bras qui pendait hors de la litière, il constata que la main tiède était moite de sueur.

— Père, dit l'enfant, j'ai voulu voir cette belle nuit.

Puis, aussitôt, avec une intonation singulière, à la fois implorante et douloureuse :

— Je t'en prie ! Laisse-moi : j'ai besoin de paix !

Souffrait-il davantage ? Voulait-il lui cacher sa souffrance ? Pourtant, l'inflexion de sa voix semblait indiquer une peine d'esprit plutôt que de corps.

En ce moment, le vent chaud du désert, qui s'était levé avec sa soudaineté habituelle, répandait dans tout l'espace un air

tiède d'étuve. L'adolescent, reposant sa tête sur l'oreiller, parut s'assoupir. Cette douce chaleur qui se diffusait insensiblement, rendait superflues toutes les précautions contre le froid. Jugeant inutile de refermer la courtine, Augustin se borna à surveiller de plus près le malade. Il se mit à suivre pas à pas la litière, modérant l'allure de son cheval, ne quittant pas des yeux la face blême qui oscillait au fond du capuchon.

Ainsi, pensait-il, son enfant était condamné. Il allait mourir, bientôt, peut-être!... Et l'ancien rhéteur, qui avait été un connaisseur d'âmes et d'intelligences, supputait la grandeur d'une telle perte... Il songeait : un esprit de poète et de métaphysicien! Plus qu'aucun familier des voies spirituelles, il avait le sens du mystère et des choses divines. Sans que son père l'en eût instruit, par une intuition quasi miraculeuse, il recréait en sa pensée des systèmes entiers, découvrait les lois des nombres, inventait presque la géométrie. Cette précocité extraordinaire avait quelque chose d'effrayant.

Augustin en était à la fois ravi et épouvanté. Dans la générosité de son amour paternel, il s'humiliait devant son fils. Il était convaincu qu'Adéodat avait du génie, qu'il serait une lumière éclatante pour l'Église. Que d'efforts n'avait-il pas faits pour préparer, pour bien conduire ce génie! Et voilà que cette magnifique espérance allait s'évanouir!...

Tout à coup, une pensée atroce lui déchira le cœur. Cette mort, n'était-elle pas la rançon, le châtiment de ses fautes passées?... Oui, Adéodat était le fils de son péché. Il l'avait eu d'une femme illégitime. Leur excuse, peut-être, à lui et à cette malheureuse, c'est que tous deux étaient si jeunes alors, presque deux enfants! Il avait dix-huit ans, elle en avait seize à peine!... Et le nom de la femme oubliée surgit brusquement de sa mémoire, et, dans son esprit, il le prononça sans répugnance, presque avec douceur : Modesta!... C'était une jeune fille de Carthage, une chrétienne, la fille du gardien de la grande basilique consacrée à saint Cyprien. Un soir de Noël, comme celui-ci, il l'avait rencontrée à l'office nocturne,

à la lueur des cires, au son des hymnes, dans les vapeurs de l'encens... Tout cela était si lointain, maintenant, pour lui, que cette rencontre lui apparaissait comme un mirage, une chose irréelle et impossible... Et pourtant, cette femme n'avait pas été qu'une passante dans sa vie. Pendant quatorze ans, ils avaient vécu ensemble!... Et Augustin se rappelait leur chambre de Carthage, au flanc de l'Acropole, au-dessus du Forum, en face de la mer... Et leur maison de Milan, où elle était venue le rejoindre, le jardin, le banc sous les figuiers, le mur qui touchait à la porte du Tessin...

Modesta! Il avait cru l'aimer pour sa beauté, sa faiblesse, son innocence, son ignorance de tout. Et puis, un beau jour, après tant d'années de vie commune, ils s'étaient quittés sans regrets. Peut-être qu'elle même ne l'avait jamais aimé!... A la suite d'une dispute violente, elle s'en était allée, ne voulant rien accepter de lui. C'était en hiver. Malgré la pluie et la neige, elle était partie avec tout son bagage roulé dans un morceau d'étoffe, comme une pauvre

petite négresse d'Afrique. Un instant, elle s'était retournée vers la maison, à cause de l'enfant, sans doute, et elle avait disparu dans le brouillard, le long des canaux glacés... Comment avait-il eu le cœur de la laisser partir ainsi !... Et ce qui augmentait le reproche de sa conscience, c'est qu'il avait fait cela — il s'en souvenait avec confusion — pour épouser une jeune fille riche, en ce temps où il croyait encore à la richesse et aux honneurs ! Sûrement, c'était cette mauvaise action qu'il allait expier par la mort de son fils... Mais cette femme, après tout, n'était qu'une concubine ! Trop longtemps, elle avait enchaîné ses sens, elle l'avait arrêté sur le chemin du retour ! Cette rupture avait été la délivrance de son âme !...

Les pensées d'Augustin se confondaient. Il ne savait plus comment juger sa conduite : « Mon Dieu, prononça-t-il, éclaire-moi ! Que mes ténèbres deviennent comme un plein midi devant ta Face ! » Et, soudain, ses regards étant tombés sur la pâle figure d'Adéodat : « Prends ma vie, Seigneur,

prends ma vie et que cet enfant vive pour ta gloire!... »

La pâleur, l'immobilité du malade, l'inquiétaient. Il lui sembla que l'adolescent ne bougeait plus, ne respirait plus. Épouvanté, il fit arrêter la litière, descendit de cheval, et, posant doucement sa main sur le front d'Adéodat :

— Mon enfant, murmura-t-il, m'entends-tu?

Les yeux brûlants de fièvre s'ouvrirent sous le capuchon rabattu.

— Oui, père!

Se soulevant à demi sur le coude, le jeune homme ajouta avec un indéfinissable accent, où tremblait une émotion :

— Je pensais à toi.

Mais Augustin, lui, ne pensait qu'à son fils bien-aimé :

— Courage! Nous allons arriver aux « Centurions ». Tu vas te reposer, enfin!

Cependant, le malade s'agitait sous ses couvertures, faisait effort pour se dégager. Il pencha sa tête hors de la litière, et, d'un air égaré :

— Père, où sommes-nous?

En ce moment, la lune triomphale éclairait un étrange pays, un pays désolé et suave, qui ne ressemblait à rien et qui, par cette apparence extra-terrestre, évoquait l'idée d'une région mystérieuse, inaccessible aux sens, située au delà de la vie. Du sable à l'infini, une vaste houle de sable qui déferlait jusqu'au bord de l'horizon constellé, un immense linceul couleur d'or, plissé d'ondulations immobiles, comme si le flux du temps s'était figé, arrêté là pour l'éternité. Rien que ce sable, marqué d'un signe de mort, dans ce silence effrayant des espaces, sous la lumière spectrale de l'éther inhabité. Puis, bientôt, au bas d'une faible pente, dans un creux en entonnoir, une blancheur confuse s'ébaucha, sembla surgir de la houle vermeille. On aurait dit une barque perdue en mer, une carène sans voiles et sans mâts, sur le point d'être submergée, retournée par les vagues, petit îlot de vie égaré au milieu de cette mort implacable et qui, à chaque minute, disputait une existence précaire contre l'en-

vahissement de ce linceul de silence et de stérilité...

— Où sommes-nous, père ? répéta le moribond, avec une terreur soudaine.

— Nous sommes à l'auberge des « Centurions !... » Tu vois les murailles sans ouvertures, à demi ensevelies dans le sable... là-bas, sous cette grande étoile toute blanche ?...

— Je vois les murs, je vois l'étoile !

Et, comme en proie à une hallucination, d'une voix altérée par la terreur grandissante, il répétait :

— Père, père !... Où sommes-nous ?...

*
* *

Les voyageurs passèrent la nuit dans cette auberge perdue.

Le lendemain, un peu après la neuvième heure, ils arrivèrent enfin à Théveste. Adéodat était si accablé par la fatigue du voyage qu'il ne prêta aucune attention à cette ville militaire, régulière comme un échiquier, avec son enceinte carrée et ses rues qui se coupaient à angle droit.

On le transporta tout de suite chez l'hôte de son père, Quodvultdeus, notaire de l'église de Théveste, propriétaire et curiale du municipe. Lui et sa femme Priscilla étaient de bonnes gens de l'ancien temps, fort dévots et sans enfants, uniquement occupés d'exercices de piété et de pieuses fondations. Ils habitaient une vieille maison à la mode punique, très haute et entièrement enduite de bitume, dont les étages inférieurs étaient loués à des gens de négoce.

Leur premier aspect n'offrait rien de plaisant. Avec son épaisse barbe noire, ses gros yeux ronds et ombragés de cils touffus, sa tunique noire, sans autre ornement que des applications de broderies blanches aux épaules, son écharpe de laine bourrue autour du cou, Quodvultdeus avait tout à fait l'extérieur d'un croque-mort ou d'un clerc préposé aux enterrements. Sa femme, Priscilla, non moins funèbre, paraissait encore plus revêche sous les boudins de sa coiffure qui formait autour de ses tempes et de ses joues comme un bonnet empesé, muni de ses deux rubans. Une guimpe à larges plis enveloppait chastement sa taille et ses épaules. Un trousseau de clés, pendu à une chaîne, cliquetait contre sa jupe tout unie. Mais ce couple austère se dérida soudain à la vue de l'adolescent malade. Ils accueillirent le père et le fils avec une extrême bénignité et des bénédictions sans fin.

Priscilla elle-même les installa dans deux chambres hautes donnant sur une terrasse d'où l'on dominait toute la ville.

On apercevait de là le petit temple carré

consacré autrefois à Minerve, et, plus loin, diminué par la distance, délicat et précieux comme un coffret d'ivoire ciselé, l'arc de triomphe élevé en l'honneur de Caracalla et de Julia Domna, « la mère des camps ». Tout au fond, par delà les remparts, on distinguait l'ensemble monumental de la grande basilique, ses colonnades, ses tours et ses murailles crénelées, les pièces d'eau de ses cours, les tuiles dorées de sa toiture.

Adéodat était si faible qu'il ne donna qu'un regard languissant à ce spectacle. Néanmoins, quelle que fût sa fatigue, il ne laissa point de remarquer, au-dessus de son lit, un bas-relief de stuc, encastré dans le mur, et qui représentait l'Annonciation de l'Ange aux Bergers. En marge du bas-relief, une inscription en lettres capitales, peintes au minium, reproduisait le texte évangélique : *Puer natus est vobis.*

Ce n'était pas seulement l'accablement du voyage qui se trahissait dans la physionomie et toute l'attitude du malade. En même temps qu'il était agité de mouvements fébriles, son esprit paraissait absorbé

et troublé, comme si un combat intérieur se livrait en lui. Il ne dormit pas jusqu'à l'aube. Augustin passa la nuit à son chevet, dans un demi-sommeil. Le matin, quand il vit les traits de l'adolescent si douloureusement contractés et la lividité presque mortuaire de son visage, il le prit dans ses bras, en le couvrant de baisers :

— Qu'as-tu, enfant chéri ?... Veux-tu que je fasse venir le médecin ?

— Non, père, ce n'est pas le médecin qu'il faut faire venir...

Adéodat se redressa avec effort, se mit instinctivement dans une attitude défensive et, après avoir hésité quelques instants, il murmura d'une voix si ténue que les paroles semblaient expirer sur ses lèvres :

— Père, ce n'est pas le médecin qu'il faut faire venir... C'est ma mère !

Augustin, à ces mots, éprouva comme un coup en plein cœur. « Ainsi, ses remords de la veille n'étaient que l'écho des pensées de son enfant !... N'y avait-il pas là une indication, peut-être un ordre d'en Haut ? » Mais, aussitôt, il se raidit contre cette sug-

gestion : la demande d'Adéodat, cette tentative à la fois débile et toute-puissante d'un moribond pour ébranler une décision qu'il voulait irrévocable, le blessa comme une sorte d'attentat contre son autorité paternelle. Il affecta de ne voir dans la prière du jeune homme qu'une divagation de fiévreux :

— Ne pense pas à ces choses, mon enfant, je t'en prie !

Et, doucement, il ramena les couvertures sur le corps du malade qui s'était laissé retomber, les yeux clos, le visage contre l'oreiller.

*
* *

Ce matin-là, veille de la Nativité, il devait prêcher les catéchumènes de Théveste, inscrits pour recevoir le baptême, le soir même, dans la basilique.

Cédant à une inspiration trop compréhensible, il changea le thème de son sermon et il leur parla sur l'amour coupable des créatures, la nécessité de se détacher de toutes affections terrestres, enfin, sur le repos de l'âme qui ne se trouve qu'en Dieu. Mais la sienne était plus troublée que jamais. Il avait beau s'exciter au détachement, la voix suppliante d'Adéodat chuchotait toujours à son oreille : « Père, ce n'est pas le médecin qu'il faut faire venir !... » Serait-il impitoyable à ce point ? Allait-il rejeter la prière d'un mourant qui était l'enfant de sa chair, et qui était devenu aussi l'enfant de son cœur et de son esprit ?...

Il roulait ces pensées, en rentrant à la maison de ses hôtes.

Depuis son retour à Thagaste, il traversait une véritable crise. En ce moment où il reprenait goût aux lettres profanes, où, dans la maison paternelle, il s'abandonnait de nouveau au charme de ses souvenirs juvéniles, n'était-il pas imprudent de réveiller le plus doux et le plus dangereux de tous, celui de son ancienne maîtresse?... Modesta! Il se l'imaginait à seize ans, sur la terrasse de sa petite maison de Carthage, contiguë au sanctuaire du bienheureux Cyprien! Elle arrosait, sur le rebord du mur, les pots de basilic, la poitrine bruissante de colliers et de médailles, le cou nu sous le cordon de son scapulaire... Ou bien, assise devant la porte, elle cousait des tuniques pour les diacres, elle brodait des manipules avec des soies multicolores, tenant, entre ses doigts fins et durs, l'aiguille industrieuse. D'autres fois, elle était accroupie sur une natte, le dévidoir posé à ses pieds, et elle avait aux mains comme des reflets d'arc-en-ciel. Derrière sa tête éclatait la fleur d'un grenadier...

Et voici que l'incantation du souvenir opérait sur la volonté d'Augustin. Il se disait : « Quel âge a-t-elle aujourd'hui? Trente ans au plus!... Elle était encore une jeune femme! S'il la revoyait, peut-être qu'il se laisserait reprendre par elle! » Contre cette idée sa conscience de chrétien s'insurgeait. Non, à aucun prix! Il ne fallait pas que cette chose advînt!

Pourtant, il se sentait coupable envers elle. Il avait été cruel pour cette femme qui, après tout, était la mère de cet admirable enfant. Alors quoi? Recommencer leur vie commune? Faire régulariser par le mariage cette union boiteuse? Non, ce n'était plus possible! Adéodat lui-même était déjà un moine qui n'aspirait à vivre qu'en Dieu... Malgré tout, Augustin se disait que la réparation d'une faute s'imposait à lui. N'avait-il pas chassé cette misérable avec l'intention de faire un mariage avantageux? Peut-être devait-il lui demander pardon, pour l'avoir ainsi abandonnée, et, ce qui était le plus dur, le plus inhumain, l'avoir privée de son enfant?... Mais

ce serait s'humilier devant cette créature! Un reste d'orgueil et aussi le mépris du païen, de l'Africain pour la femme, luttait contre son repentir... Et puis, si Adéodat guérissait! Si, reconquis par les caresses maternelles, il réclamait à ses côtés la présence de Modesta, alors c'en était fait de leur rêve monastique!... Sûrement, Dieu ne voulait pas une telle chose!

*
* *

Rentré chez Quodvultdeus, il trouva l'adolescent levé de son lit, assis sur une chaise, en face de la fenêtre ouverte, car, à de certains moments, il avait des spasmes de suffocation. Sous les couvertures, les étoffes transparentes qui l'enveloppaient, il paraissait encore plus fragile que de coutume. Dans les chairs consumées de son visage, ses yeux luisaient d'un éclat toujours plus perçant. Il était d'une maigreur effrayante et, à travers le rose flamboiement de la fièvre, ses os, déjà visibles, semblaient des débris de sarments incandescents sur lesquels rôde encore une flamme.

Aux questions de son père, il ne répondit que par des hochements de tête désespérés. Il se bornait à le regarder, en fixant sur les siens ses yeux extraordinaires et en posant sur la sienne sa main brûlante. Et cette étreinte, et ces yeux, comme

agrandis par une vision surnaturelle, disaient clairement : « Père, je t'en supplie ! Tu vois bien que je vais mourir ! Accorde-moi au moins cette consolation suprême ! »

La volonté de cet être faible pesait d'un poids terrible sur celle d'Augustin. Bouleversé, ne sachant plus que résoudre, il sortit précipitamment pour aller consulter Lucius, l'évêque de Théveste, qui, lui, devait savoir où se trouvait cette femme...

L'évêque habitait, avec ses clercs et quelques laïques voués à la vie religieuse, une petite maison enclavée dans les dépendances de la basilique et divisée en une série de cellules qui s'ouvraient sur une cour intérieure. Augustin le trouva dans la cour, sous le portique, occupé à lire et à méditer l'Écriture, comme il avait vu autrefois Ambroise, dans son cabinet de Milan. La journée était radieuse, l'air d'une douceur printanière. Le soleil entrait à flots sous les arcades du portique où Lucius méditait, accroupi sur une natte, devant un pupitre chargé d'un gros livre. A côté de lui, des roses, dans un vase, dres-

saient leurs tiges, et, au milieu de la cour, d'autres roses, en guirlandes, surchargeaient une pergola, autour d'un bassin de marbre blanc.

Lucius de Théveste était un homme mûr, d'une cinquantaine d'années environ, ancien propriétaire, éleveur de chevaux, cavalier et chasseur infatigable, habitué à l'existence fastueuse et violente des grands seigneurs du Sud. Mais, depuis sa conversion, il avait donné tous ses biens aux pauvres et il vivait là, dans l'ombre du sanctuaire, suivant une règle ascétique. Sa barbe, épaisse et crépue, son nez fortement aquilin, son teint basané décelaient un homme de vieille race libyque, un vrai fils de la terre. Auprès de lui, Augustin, avec son visage glabre, à la romaine, ses traits fins, ses yeux à l'éclat trop aigu et presque douloureux, formait un contraste saisissant. Il y avait tout un monde d'idées et de sentiments entre ces deux hommes. Mais, au moins, l'être énergique et simple qu'était ce Lucius ignorait les subtilités de casuistique, les raffinements et les tortuosités de

pensée où se laissait glisser quelquefois Augustin. C'est pourquoi l'ancien rhéteur, dans le désarroi de sa conscience, se réfugiait d'instinct auprès de cet homme rude, dans l'espoir d'un bon conseil.

Il fut accueilli paternellement par l'évêque qui l'embrassa et lui baisa l'épaule, en mettant dans ces démonstrations quelque chose de plus affectueux que ne l'exigeait la stricte étiquette. Lorsque, après bien des détours, Augustin eut avoué à Lucius le motif de sa visite, d'abord ce dur Africain fronça les sourcils : « Une femme ! Qu'est-ce que c'était que cela ! Valait-il la peine seulement d'y penser ? » Puis le chrétien se ressaisit bien vite. Il jugea qu'Augustin avait commis une faute en n'épousant pas la mère de son enfant et surtout en la renvoyant, d'un cœur aussi léger ! Ayant réfléchi quelques instants, il déclara :

— Tu dois la faire venir !... Oui, tu le dois, pour qu'il ne subsiste rien de mauvais entre vous. Rappelle-toi l'Écriture : celui qui a dit : « raca ! » à son frère, doit se réconcilier avec lui avant d'aller porter

au temple son offrande. Tous deux, vous voulez vous donner à Dieu. Eh bien! avant de consommer cette offrande de vos cœurs, réconciliez-vous devant Lui. Je n'ai aucune crainte ni pour toi, ni pour elle. Je sais que, déjà, tu appartiens au Seigneur. Quant à elle, je la connais. Elle demeure ici, dans une communauté. Ce sont presque toutes des veuves, réunies par Faustina, la femme d'un de nos sénateurs... Oui, elle vit là chastement, depuis qu'elle t'a quitté. Elle travaille, elle prie, elle paraît heureuse...

« Elle paraît heureuse! » Ces derniers mots furent pénibles à Augustin. L'évêque s'en aperçut. Un imperceptible sourire passa sur ses lèvres. Puis, il reprit :

— Ce sera le salut peut-être pour ton fils. Je vais prier pour lui sur la tombe du bienheureux martyr Maximilien, et je t'amènerai ensuite notre sœur Modesta... Pour toi, retourne vers la maison de ton hôte et porte la nouvelle à l'enfant!...

*
* *

Adéodat avait dû se recoucher, tellement sa faiblesse augmentait. Priscilla, la bonne hôtesse, se tenait à son chevet avec le médecin qu'on était allé quérir. A tout instant, des étouffements convulsaient le malade. Il fallait tenir la fenêtre toute grande ouverte, malgré l'air qui fraîchissait. La gloire d'une belle journée finissante baignait les montagnes cristallines qui, dans le lointain de l'horizon, profilaient leurs cônes bleuâtres. Au-dessus du lit, dans le cadre du bas-relief, l'Ange annonciateur de la Nativité, battait des ailes devant les Bergers éblouis.

Après de mortelles heures d'attente, enfin on entendit sonner sur les marches, qui menaient à la chambre haute, les pas de l'évêque Lucius. Avant tous ceux qui étaient là, le moribond avait perçu le bruit. Soudain, il tressaillit, rejeta ses couvertures, se dressa sur ses deux mains. Lucius pa-

rut, traînant derrière lui une femme enveloppée de la tête aux pieds dans un grand voile gris.

Elle s'arrêta sur le seuil de la chambre, se dévoila d'un geste brusque. Dans les plis de l'étoffe sombre, un visage flétri apparut, aux carnations lourdes et comme terreuses, si dénué d'expression que, tout d'abord, Augustin ne la reconnut pas. Pourtant, c'était bien elle, Modesta, la femme qui, pendant quatorze ans avait été sa compagne. Il y en avait six à peine qu'ils s'étaient séparés, et voici qu'elle était devenue pour lui comme une étrangère, un être inconnu, qui ne lui rappelait rien de celle qu'il avait aimée. Jalousement, son Afrique natale avait repris cette abandonnée. L'usure précoce du climat défaisait son corps. Elle était déjà une vieille femme, pareille à celles qui vivent sous les tentes des nomades, ayant oublié les élégances latines, tout ce qu'elle avait appris là-bas, à Carthage, à Rome, à Milan.

Augustin était frappé d'une telle stupeur qu'il ne proféra pas un cri. Un silence

accablant tombait sur tous ceux qui étaient là et qui semblaient ne pouvoir en soulever le poids. Adéodat lui-même hésitait à reconnaître sa mère sous ces vêtements de pauvresse. Froide et presque hostile, elle détourna son regard de celui d'Augustin et, marchant vers Priscilla et le médecin qui lui masquaient le lit, elle dit, d'un ton mal assuré, qu'elle voulait voir l'enfant. Elle s'exprimait en punique, ne sachant plus le latin, et sa voix, habituée maintenant aux dures syllabes africaines, avait des inflexions rauques, comme celle des esclaves et des gens du peuple. Mais cette langue, c'était celle des cantilènes dont elle avait bercé le sommeil de son fils. En l'entendant, le moribond ne douta plus. Il tendit les bras à cette pauvresse qui s'avançait timidement vers lui :

— Mère, mère, c'est toi ?...

A ces mots, qui sonnèrent comme un appel de détresse, elle se précipita sur son enfant, et tandis qu'elle l'étreignait sous ses baisers, de grosses larmes jaillissaient de ses paupières. Elle sanglotait éperdu-

ment, tellement oppressée par l'émotion qu'elle ne pouvait articuler une parole.

— Laissons-les un instant, dit l'évêque Lucius : maintenant, le fils appartient à sa mère.

Et, avec les assistants, il emmena Augustin qui, exclu de ces effusions et de ces embrassements, se sentait comme frappé de déchéance paternelle. Cette exclusion momentanée, en de telles circonstances, l'humiliait et l'accablait de honte.

Cependant, Modesta considérait avec douleur les ravages de la maladie sur la figure de l'adolescent. Dès qu'ils furent seuls, elle rejeta tout à fait son voile, s'assit sur le bord du lit, et, serrant entre ses doigts les doigts fluets et brûlants du malade, elle sentait un grand déchirement de cœur et elle retenait les mots qui lui venaient aux lèvres : « Enfant chéri, ils t'ont tué!... ou ils t'ont laissé mourir! »

Puis, brusquement, elle se pencha sur lui, approcha sa bouche de son oreille en murmurant :

— N'aie pas peur! Moi, je te guérirai.

Je savais, par Lucius, l'évêque, que tu étais malade. C'est pourquoi je t'ai envoyé cette vieille qui est plus savante que tous les médecins, qui connaît des herbes puissantes... Tu l'as vue, n'est-ce pas?

— Oui, mère, elle m'a dit que tu étais ici. Depuis ce temps, mon cœur n'a cessé de voler vers toi!

Ces paroles d'amour firent que la malheureuse éclata de nouveau en sanglots.

— Aie pitié de moi, mon enfant! suppliait-elle. Je ne suis qu'une pauvre bonne femme. Je n'aurais jamais dû te quitter. Mais j'étais irritée contre ton père. La colère m'a égarée. J'ai été punie de t'avoir ainsi abandonné. Pendant ces six ans qu'a duré notre séparation, je n'ai pas passé un seul jour sans pleurer, en pensant à toi. Et pourtant, ici, tous me croient heureuse. Ils me voient si tranquille, si insouciante en apparence : je brode, je file, je cultive les laitues du jardin. Je vais à la basilique. Nous chantons des hymnes, nous prions toutes ensemble : c'est une vie sainte et pleine de délices. Et ainsi ils s'imaginent que je

ne regrette rien, que je ne pense à rien. Mais, dans le secret de mon cœur, ton souvenir me ronge et je me consume de chagrin. C'est pourquoi tu me vois si vieille, si flétrie de visage... Mais je vais t'emmener dans notre maison, fils bien-aimé! Je demanderai la permission à la pieuse dame Faustina, notre mère. Il y a là une infirmerie, un hôpital. Je te soignerai, je ne te quitterai plus, tu seras à moi pour toujours!...

Et elle se suspendait à son cou, le pressait contre sa poitrine et son visage devenait radieux, ses yeux pleuraient d'orgueil comme si, d'avoir donné le jour à ce faible enfant, c'était une gloire, une auréole visible qui l'environnait. Et lui, sevré de caresses depuis si longtemps, s'abandonnait doucement à cette tendresse humaine. Encore tout frissonnant des régions sublimes et glacées où l'entraînait son père, il se réchauffait contre le sein maternel. Ces baisers faisaient du bien à son pauvre corps. On aurait dit qu'il se retrempait à la source de sa vie charnelle et qu'il renaissait...

Lorsque son père rentra dans la chambre avec l'évêque et la bonne Priscilla et le sombre Quodvultdeus, Adéodat leur apparut transfiguré. Maintenant, prétendait-il, il se sentait fort. Il voulut se lever. Ensuite, il dit qu'il avait faim et qu'on lui donnât à manger. Modesta, rayonnante, le voyait déjà guéri : cette guérison serait son œuvre ! Tandis qu'il mangeait, elle le considérait avec fierté et attendrissement. Et, quand il eut fini, il déclara qu'il désirait assister, le soir même, avec ses parents, au baptême des catéchumènes. Il serait le parrain de son petit ami Januarius, comme il le lui avait promis...

Augustin et l'évêque s'opposèrent d'abord à ce désir imprudent. Mais Modesta joignit ses instances à celles de l'adolescent. On n'eut pas le courage de leur refuser ce bonheur.

*
* *

Quand l'heure de la vigile fut venue, ils se rendirent à la basilique, en compagnie de leurs hôtes.

L'air nocturne était tiède comme la veille, le ciel clair, éblouissant de constellations. Ils allaient à pied, mêlés à la foule des fidèles et aussi des pèlerins qui étaient venus des contrées voisines, et même des oasis du désert, pour prier, en ce soir de la Nativité, sur la tombe du bienheureux martyr Maximilien. Toutes les maisons étaient illuminées avec de petites bougies de cire et des lampes d'argile. Des guirlandes de chêne vert, nouées de bandelettes, des branches de palmes entrecroisées décoraient les portes et les façades. Au bout d'une perche, des hommes du peuple brandissaient des pots-à-feu, où brûlaient des étoupes trempant dans de la résine. La plupart tenaient dans la main de gros cierges coloriés et bosselés d'ornements en relief, dont la flamme était protégée par un cylindre de corne.

Au milieu de la foule, entre son père et sa mère qui surveillaient ses pas toujours un peu chancelants, Adéodat montait à la basilique. Modesta ne se lassait pas de le contempler et, dans le débordement de sa joie, ses yeux se rencontraient maintenant sans déplaisir avec ceux d'Augustin. Jusque-là, ils n'avaient pas échangé une parole. C'est à peine si leurs regards s'étaient heurtés un instant. Et voici que, maintenant, ils se confondaient sur la tête de leur fils ressuscité. Et, tout en marchant, cette simple femme se laissait aller à un rêve : si l'enfant guérissait, c'était peut-être leur foyer restauré, un foyer où elle rentrerait en maîtresse honorée, incontestée, avec tous les droits de l'épouse ! Peut-être que des jours heureux étaient encore possibles !...

Mais Adéodat semblait étranger à ces préoccupations de sa mère, et de son père aussi sans doute. Sur le seuil de l'enceinte consacrée, il paraissait absorbé par un autre rêve que le leur. Il était déjà sur un autre seuil, celui qu'on ne franchit pas deux fois. Après le gage de tendresse filiale qu'il ve-

nait de leur donner, il était quitte envers eux. Les pensées qui les agitaient en cette minute ne pouvaient plus être les siennes. *Cela* ne le regardait plus. Comme un symbole lumineux des magnificences spirituelles, la basilique, embrasée de mille feux, fascinait sa vue.

C'était tout un monde que cette grande église de Théveste. Le pieux adolescent n'avait rien vu de pareil dans ses voyages, ni à Rome, ni à Milan, ni à Ostie.

Par un portail flanqué de pilastres, au cintre élancé et hardi comme l'arche d'un pont, les voyageurs pénétrèrent dans une grande avenue pavée de dalles polies qui miroitaient sous les lueurs des petites lampes d'argile, innombrables, posées partout, dans tous les angles, sur toutes les saillies, dans toutes les anfractuosités des murailles, des colonnes et des architectures. Une foule dense et bigarrée encombrait cette allée principale, où les nègres, venus des palmeraies prochaines, coudoyaient les pasteurs des Hauts-Plateaux. Parmi toute une cohue de litières, de mulets et de petits chevaux

numides, des chameaux, balançant sur leur dos les tentes enveloppées de voiles multicolores, s'acheminaient majestueusement vers l'extrémité de l'allée, où s'ouvrait la cour des écuries. Mais l'affluence était particulièrement pressée et bruyante sous les portiques de l'esplanade, qui se déployait en face de la basilique. Un grand nombre de gens qui, faute de place, ne pouvaient pas entrer dans l'église et qui attendaient les fêtes du lendemain, s'étaient installés là pour passer la nuit sur les terrasses à balustrades et sous la colonnade du portique, en face des bassins quadrangulaires où les reflets d'étoiles se confondaient avec ceux des cierges et des lampes.

La plupart avaient étendu, pour dormir, des tapis et des coussins sur les pavés des promenoirs. Des vendeurs ambulants augmentaient encore la confusion, soulevant au-dessus des têtes des corbeilles pleines de grenades, de figues sèches, de cédrats, de poires d'arrière-saison. D'autres découpaient avec un couteau, sur une planche ronde, des galettes sans levain, où du miel coloré en rouge des-

sinait grossièrement une croix, et qui ressemblaient à des hosties éclaboussées de sang.

Au milieu de ce pullulement et de ce piétinement humain, il fallait protéger la faiblesse d'Adéodat. Augustin, qui ne le quittait pas des yeux, se demandait avec angoisse s'il pourrait se soutenir jusqu'à la fin de cette longue cérémonie. Quodvultdeus et lui aidèrent le malade à monter les degrés un peu roides de la basilique.

Ils franchirent la rangée de colonnes corinthiennes du péristyle, traversèrent l'atrium, où, entre des vases de fleurs, se découpait, en forme de trèfle, la vasque des ablutions. Ils y trempèrent leurs mains, et, par le portail du milieu, pénétrèrent dans la grande nef. Des lustres chargés de lampes de verre colorié faisaient chatoyer les revêtements précieux des murs, les colonnes en marbre de Numidie ou de Maurétanie, dont les fûts rouges et jaunes s'entre-croisaient et se prolongeaient en files profondes comme des pins dans une forêt. Dans le fond, au-dessus de l'autel, que dominaient trois gros cierges de cire allumés, les mosaïques de

l'abside formaient une scintillation continue, où se dessinaient, en figures mouvantes et fantastiques, le Christ et les douze apôtres assis sur la montagne qui donne naissance aux quatre fleuves célestes. Et, autour d'eux, s'étendait un jardin émaillé de pavots et de roses sauvages, une prairie où, parmi l'herbe drue et les asphodèles, s'ébattaient des canards, picoraient des faisans et des perdrix, où des paons, revêtus de pierreries, faisaient la roue. Pour les yeux émerveillés d'Adéodat, c'était la vision paradisiaque qui commençait...

Des chants litaniques s'élevaient de l'abside : « *Ut cervus desiderat ad fontes,* comme le cerf qui brame après l'eau des sources... » L'assistance y répondait en chœur. Les trois nefs et les tribunes étaient combles.

Tandis que Modesta gagnait sa place, près du chancel, à côté des veuves et des vierges consacrées, Augustin et son fils descendirent les marches de l'escalier qui, sur le flanc droit de la basilique, conduisait à la chapelle du bienheureux Maximilien. Les mosaïques, qui recouvraient le

sol tout entier, resplendissaient sous leurs pas comme un grand tapis oriental peint de fleurs champêtres et d'attributs eucharistiques. Les bras écartés, les paumes ouvertes, ils se tinrent un instant, pour prier, devant l'autel au treillage doré qui abritait le tombeau du martyr. Puis, entraînés, poussés par la foule, ils s'engagèrent dans un dédale de corridors et de petites chapelles par où l'on accédait au baptistère. Dans ces couloirs resserrés, ces réduits étroits et très bas de plafond, la fumée des cierges et des lampes, les haleines et les exhalaisons humaines composaient une atmosphère irrespirable. Adéodat suffoquait. Ses traits s'altéraient, son teint devenait livide. Il changeait de visage à vue d'œil. Augustin, effrayé, lui demanda :

— Est-ce que tu souffres, mon enfant ?

— Non, père, ce n'est rien, dit le mourant, avec un sourire très doux.

Enfin ils atteignirent, non sans peine, la grande salle voûtée du baptistère. Au centre, au niveau du sol, brillait la vasque tréflée, sous des colonnes en rotonde, que

reliaient entre elles des arcades inégales et que recouvrait un toit conique. Au milieu du bassin, comme une plante aquatique qui sort de l'eau, s'érigeait une colonnette de porphyre portant, à son sommet, un vaisseau d'or où brûlait une mèche d'amiante dans un mélange parfumé d'huile et de baume. L'eau de la cuve baptismale était chauffée, et, sous le pavement de la salle, par des bouches invisibles, un hypocauste, semblable à ceux des thermes, dégageait des bouffées d'air chaud. Adéodat, les membres ruisselants de sueur dans cette humidité tiède, se sentait défaillir. Son père et Quodvultdeus, passant leurs mains sous ses bras, lui proposèrent de le ramener à la maison. Mais il s'en défendit vivement, répétant que ce n'était rien et qu'il voulait rester jusqu'au bout. Augustin, à le voir ainsi expirant et pourtant si résolu, n'avait plus d'espoir que dans un miracle, le miracle que, de toute son âme, il venait de solliciter par l'intercession du bienheureux Maximilien, le soldat martyr.

Cependant, Lucius, l'évêque, s'était

avancé, avec son clergé, entre les luminaires et les encensoirs. Il bénit l'eau, prononça l'invocation, à la suite de laquelle il répandit sur le bassin le chrême vivifiant, de manière à former une croix à la surface de l'eau. Puis, les diacres y plongèrent les cierges qu'ils tenaient à la main, et la cérémonie interminable commença.

L'un après l'autre, les catéchumènes, complètement nus, sortaient du vestiaire que fermait un simple rideau glissant sur une tringle, et, accompagnés de leurs parrains, ils descendaient les degrés de la piscine, entraient dans l'eau tiède jusqu'à la ceinture. Après qu'ils avaient répondu aux trois questions essentielles où se résume tout le symbole, Lucius, debout sur une des pointes du trèfle que figurait la piscine, comme sur une proue de navire, répandait l'eau avec une coquille sur la tête du néophyte. Une fois sortis du bain régénérateur, les catéchumènes rentraient au vestiaire, se revêtaient d'une tunique de laine blanche et, se formant en procession, ils s'acheminaient, à travers les chapelles et les cou-

loirs, vers la basilique, où ils allaient se joindre à la foule des fidèles.

Quand ce fut le tour de l'enfant Januarius, dont il était le parrain, Adéodat ferma les yeux, vaincu par la violence de l'émotion, mais il les rouvrit aussitôt par un effort de volonté. Son père et Quodvultdeus ne le soutenaient plus, le laissaient s'approcher seul de la piscine. Ses genoux fléchissaient sous lui. Il dut s'appuyer contre une des colonnes du baptistère. L'enfant était là, frissonnant dans l'eau, montrant encore sur la peau brune de ses omoplates et de ses petites côtes saillantes, la trace de l'huile sainte qui avait fait de lui un athlète du Christ... Fut-ce le contraste entre la faiblesse de ce frêle corps d'enfant et la toute-puissance du sacrement, fut-ce cette idée qui terrassa le moribond, ou bien la crise finale de la maladie, hâtée par les fatigues du voyage, rendue inévitable dans cette atmosphère asphyxiante et surchauffée ?... Au moment même où Januarius prononçait le *credo* rituel, Adéodat tomba à la renverse en vomissant à pleine bouche des flots de sang.

*
* *

On l'avait ramené chez Quodvultdeus, dans la chambre haute. Tous étaient là, autour de lui. Augustin, le médecin, le bon notaire ecclésiastique, Priscilla sa femme, et Modesta qu'on était allé avertir en hâte, à la place qu'elle n'avait pas quittée pendant tout l'office, la place des veuves, derrière le chancel du chœur. L'adolescent, toujours sans connaissance, gisait immobile sur le lit. Modesta, qui se tordait les bras, qui poussait des cris, implorait du médecin des remèdes impossibles et, se taisant tout à coup, elle épiait le moribond d'un air farouche : c'était son rêve de maternité

retrouvée, de foyer reconstruit, qui s'évanouissait pour toujours !... Cependant, elle le dévorait des yeux, comme si, par la force de son regard, elle voulait le retenir, le rattacher à la vie. Il fit encore quelques mouvements convulsifs et ténus, comme ceux d'un oiselet captif qui cherche à déployer ses ailes. Puis, ce fut l'expiration, la rigidité suprême... L'irréparable était accompli.

A cette vue, Augustin et Modesta, avec une expression de douleur infinie sur leurs deux visages, s'entre-regardèrent et, d'un même mouvement, ils tombèrent à genoux devant le cadavre.

Au-dessus du lit, comme une ironie atroce, l'inscription peinte au minium brillait sous le petit bas-relief en stuc qui représentait l'Annonciation de l'Ange aux Bergers : « *Puer natus est nobis,* un enfant nous est né ! » Entre elle et lui, c'était le dernier lien qui se brisait. Quant à Augustin, le père venait de mourir en lui avec l'époux. Toutes les affections charnelles étaient dissoutes. Plus rien ne contraignait

le grand élan qui l'emportait vers Dieu. Il se sentait déjà hors de ce monde, par le renoncement à toutes les choses terrestres, mais, sur le point de franchir, après son fils, le seuil redoutable, il était pris d'effroi. Il était la pauvre créature faible et nue qu'aucune tendresse humaine ne soutiendra plus et qui tremble et qui s'épouvante d'être seule en face de l'Immuable et de l'Éternel...

Soudain, il se retourna vers Modesta, et, à voix haute, de façon à être entendu de tous :

— Femme, lui dit-il, pardonne-moi !

Et il offrit à « celle qui avait dormi avec lui » le baiser de réconciliation. Devant le cadavre de leur enfant, l'homme et la femme misérables s'embrassèrent. C'était le moment, où, dans la basilique, les catéchumènes, après leur première communion, ayant bu le breuvage de lait et de miel, échangeaient le baiser de paix...

Tous pleuraient à la pensée de l'enfant mort, de la pure lumière qui venait de s'éteindre. Au dehors, par la fenêtre ouverte,

on entendait les pèlerins qui commençaient à rentrer de la vigile, en chantant l'hymne de la Nativité : *Puer natus est nobis*... Alors, le bon Quodvultdeus, comprenant la pensée déchirante qui torturait ce père et cette mère, et comme mû d'un pressentiment prophétique, prit le bras d'Augustin et lui montra la foule des catéchumènes, ses disciples, qui s'en revenaient en agitant des palmes et des couronnes :

— Pourquoi pleurer ? lui dit-il. Si l'enfant de ta chair est mort, d'autres sont nés de ton esprit et de ton cœur... Augustin de Thagaste, réjouis-toi : tu seras le père d'une race innombrable !

Et d'un geste large, qui enveloppait la terre et le ciel, il semblait désigner la postérité d'un patriarche...

En ce moment, l'aube naissait derrière les crêtes noires des montagnes. Autour de la basilique et sur tous les chemins qui conduisaient à la ville, le fourmillement des cierges et des lampes pâlissait avec les scintillations des étoiles. La respiration tiède du désert tout proche s'élevait insen-

siblement. Et, sur les frontons des temples consacrés aux anciens dieux, sur les pinacles des arcs de triomphe dédiés aux Césars vaincus, une pâle clarté montait, une clarté d'argent, pareille à celle de la lune nouvelle.

FIN

TABLE DES CHAPITRES

		Pages
Avant-Propos		5
I.	Au Pays de saint Augustin	9
II.	Sainte Monique et le projet de mariage de saint Augustin	23
III.	Cassiciacum a-t-il disparu ?	35
IV.	Le Travail manuel des moines et la Question sociale à la veille des invasions barbares	71
V.	Les Devoirs du clergé en temps d'invasion	111
VI.	Une élection sacerdotale dans la cathédrale d'Hippone	153
VII.	Réponse à quelques objections	195
VIII.	La Femme qui était retournée en Afrique	229

PARIS. — IMP. MICHELS FILS, 6, 8 ET 10 RUE D'ALEXANDRIE.

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance

The Libra
University of
Date Due

AUG 19 '82

a39003 000152917b

BQ 5739 .B47A8 1921
BERTRAND, LOUIS.
AUTOUR DE SAINT AUGUS

CE BQ 5739
.B47A8 1921
COO BERTRAND, LC AUTOUR DE SA
ACC# 1027137

U D' / OF OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 02 12 01 03 16 4